સાધારણ
બાઇન્ડીંગ

00083471

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-1.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016

VOYAGE AUX INDES ORIENTALES ET A LA CHINE.

Fait par ordre du Roi, depuis 1774 jusqu'en 1781:

DANS lequel on traite des Mœurs, de la Religion, des Sciences & des Arts des Indiens, des Chinois, des Pégouins & des Madégasses; suivi d'Observations sur le Cap de Bonne-Espérance, les Isles de France & de Bourbon, les Maldives, Ceylan, Malacca, les Philippines & les Moluques, & de Recherches sur l'Histoire Naturelle de ces Pays.

83471

Par M. SONNERAT, Commissaire de la Marine, Naturaliste Pensionnaire du Roi, Correspondant de son Cabinet & de l'Académie Royale des Sciences de Paris, Membre de celle de Lyon.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez
- l'Auteur, rue S. André-des-Arts, vis-à-vis la rue de l'Éperon, maison de M. Ménissier, Marchand d'étoffes de soie.
- FROULÉ, Libraire, pont Notre-Dame.
- NYON, rue du Jardinet.
- BARROIS, le jeune, rue du Hurepoix.

M. DCC. LXXXII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

3 Vols
Vol I
W. 6-19

ref 915-1
Fr 915-4
Son/Voy
83471

00083471

A MONSIEUR

LE COMTE D'ANGIVILLIER,

CONSEILLER DU ROI EN SES CONSEILS, Meſtre-de-Camp de Cavalerie, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, Chevalier - Commandeur des Ordres Royaux, Militaires & Hoſpitaliers de S. Lazare, de Jéruſalem, de Notre-Dame du Mont-Carmel; Intendant du Jardin Royal des Plantes; Penſionnaire-Vétéran de l'Académie Royale des Sciences; Directeur & Ordonnateur Général des Bâtimens du Roi, Jardins, Arts, Académies & Manufactures Royales; Grand-Voyer de la Ville de Verſailles.

MONSIEUR,

LE principal but de mes recherches ſur un Peuple célèbre, a été de juſti-

fier la protection que Vous m'avez accordée dans tous les tems. Permettez-moi de les publier sous vos auspices : Votre amour pour les Arts & les Sciences me décideroit à Vous en faire hommage, si la reconnoissance ne m'en imposoit le devoir.

Je suis avec un profond respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble
& très-obéissant serviteur,
SONNERAT.

Extrait des Registres de l'Académie Royale des Sciences.

Du 23 Janvier 1782.

MEssieurs DE FOUGEROUX & DE LA LANDE ayant rendu compte à l'Académie d'un Ouvrage intitulé: *Voyage aux Indes Orientales & à la Chine, fait par ordre du Roi, depuis l'année* 1774 *jusqu'en* 1781, *par M.* SONNERAT, *Commissaire de la Marine & Correspondant de l'Académie*; elle a jugé cet Ouvrage digne de son Approbation & d'être imprimé sous son Privilége. En foi de quoi j'ai signé le présent Certificat. A Paris, le 5 Février 1782.

LE MARQUIS DE CONDORCET,
Secrétaire Perpét. de l'Acad. Roy. des Sciences.

Extrait du Rapport fait par MM. de la Lande & de Fougeroux.

L'ACADÉMIE nous a chargés de lui rendre compte d'un Ouvrage qui lui a été présenté par M. Sonnerat, Commissaire de la Marine & Cor-

reſpondant de cette Académie, deſirant avoir ſon Approbation pour que cet Ouvrage ſoit imprimé ſous ſon Privilége.

M. Sonnerat, ayant des connoiſſances dans l'Hiſtoire Naturelle, le zèle & le goût des Obſervations, partit de Paris en 1768, & pour lors, diſciple de M. Commerſon, il parcourut avec lui, l'eſpace de trois ans, les Iſles de France & de Bourbon, Madagaſcar, &c. M. Sonnerat s'étant inſtruit ſous cet habile Obſervateur, fit enſuite les voyages de l'Inde, des Philippines, des Moluques & de la Nouvelle-Guinée : il revint en France en 1773, rapporta une collection conſidérable en différens genres d'Hiſtoire-Naturelle, qu'il dépoſa au Cabinet du Roi, & donna en même tems au Public l'Hiſtoire de ſes Voyages, dans laquelle ſe trouve la deſcription d'arbres précieux des Indes, l'Arbre-à-pain, le Muſcadier, le Géroflier, &c. ainſi que celle de pluſieurs oiſeaux, parmi leſquels ſe trouvent quatre eſpéces nouvelles d'Oiſeaux de Paradis.

Il repartit pour l'Inde en 1774, étant chargé par le Gouvernement de continuer ſes Recherches dans les Pays qu'il alloit viſiter de nouveau. Il

paſſa à Ceylan, de-là fut à la Côte de Malabar, ſéjourna à Mahé, &, après avoir parcouru les Gates, il remonta la Côte juſqu'à Surate & dans le Golphe de Cambaye : il paſſa enſuite à la Côte de Coromandel, où il ſéjourna; puis ſucceſſivement à la Côte de l'Eſt, à la Preſqu'île Malaye & en Chine.

Mais M. Sonnerat, jugeant qu'il pouvoit encore porter plus loin ſes Obſervations dans l'Inde, & ſuivre le travail qu'il y avoit commencé, repaſſa à la Côte de Coromandel, &, pendant deux ans, parcourut les Provinces du Carnate, du Tanjaour & du Maduré.

La guerre, peu de tems après, interrompit ſes Recherches. Se trouvant chargé de l'inſpection & du détail des Hôpitaux, des Magazins du Roi & du Port pendant le ſiége de Pondichéry, il fut obligé, après la Capitulation que firent les Français dans cette Place, de repaſſer en Europe : mais avant de rentrer dans ſa Patrie, M. Sonnerat ſéjourna quelque tems à l'Iſle de France, à Madagaſcar & au Cap de Bonne-Eſpérance.

M. Sonnerat parcouroit tous ces Pays en Ob-

ſervateur éclairé, & raſſembloit une collection des objets qui pouvoient lui rappeller & confirmer ſes Obſervations : il nous en rendoit ainſi les témoins & les juges. Auſſi a-t-il rapporté avec lui la collection la plus intéreſſante, parce qu'elle renferme quantité d'objets inconnus encore dans le régne animal & le régne végétal. Il vient de dépoſer au Cabinet du Roi plus de trois cents oiſeaux d'eſpéces différentes, cinquante quadrupédes, une ſuite de papillons & d'inſectes, un herbier conſidérable, des poiſſons, des reptiles, & des échantillons de différens bois.

Avec de pareils matériaux, il ſeroit difficile, lorſqu'on ſait les décrire avec ordre & préciſion, de ne pas donner au Public un Ouvrage curieux & inſtructif, ſur-tout lorſqu'on peut y joindre, comme M. Sonnérat, des Obſervations ſur les Peuples chez leſquels on a voyagé, & avec leſquels on a vécu.

Entrons dans quelques détails, qui ne peuvent cependant donner qu'une légère idée de l'Ouvrage de M. Sonnerat.

Le premier volume comprend tout ce qui a rapport à la Preſqu'île de l'Inde, l'hiſtoire de ſes

révolutions, ſa topographie, ſon commerce; les mœurs, les coutumes, les langues, les arts des Indiens, l'état où ils ont porté les ſciences, leur ſyſtême d'Aſtronomie, leur Mythologie & leur Religion.

M. Sonnerat traite dans le ſecond volume de l'état des ſciences & des arts chez les Chinois, des mœurs des Pégouins & de leur commerce avec les Nations européennes.

Il donne enſuite des Obſervations particulières ſur Madagaſcar, ſur le Cap de Bonne-Eſpérance, ſur les Iſles de France & de Bourbon, des Maldives, de Ceylan, ſur Malacca, & ſur les Archipels des Philippines & des Moluques. Enfin, dans chacune de ces Contrées, il réunit toutes les Obſervations d'Hiſtoire Naturelle qui peuvent y avoir rapport; par exemple, les quadrupédes qui leur ſont particuliers, entre autres de celui appellé *Aye-aye*, animal ſingulier, & qui, par ſes caractères, doit former un genre nouveau.

Il décrit auſſi pluſieurs eſpéces d'oiſeaux, dont pluſieurs forment des genres nouveaux. Un entre autres paroît très-intéreſſant; c'eſt celui que M. Sonnerat a trouvé dans les Gates, qu'il a préſenté à l'Académie, & décrit, avec tant de pro-

babilité, comme la ſouche primitive du Coq & de la Poule.

L'Ouvrage eſt terminé par la deſcription de pluſieurs plantes, dont quelques-unes, quoique déja décrites, méritoient de nouvelles Obſervations pour les pouvoir bien caractériſer.

M. Sonnerat a ajouté à ſon Ouvrage beaucoup de Planches, pour rendre ſes deſcriptions plus intelligibles.

Comme cet Ouvrage ne peut que nous faire mieux connoître des Pays très-intéreſſans par eux-mêmes, & qu'il contribuera à enrichir nos connoiſſances dans différentes branches de l'Hiſtoire Naturelle, nous penſons que l'Académie peut, en lui donnant ſon Approbation, permettre à l'Auteur de le faire imprimer ſous ſon Privilége.

Signés DE LA LANDE & FOUGEROUX DE BONDAROY.

Je certifie cet Extrait conforme au Rapport de MM. les Commiſſaires & au jugement de l'Académie. A Paris, le 5 Février 1782.

Signé *Le Marquis* DE CONDORCET.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Volume.

LIVRE PREMIER. *De l'Inde.*

INTRODUCTION. Page 1

CHAP. I. *Tableau des Révolutions arrivées dans l'Inde, depuis 1763 jusqu'à la prise de Pondichéry.* 12

CHAP. II. *De la Côte de Coromandel.* 37

CHAP. III. *De la Côte de Malabar.* 59

CHAP. IV. *De Surate.* 68

CHAP. V. *De la Division des Castes.* 74

CHAP. VI. *De l'Initiation des Indiens.* 112

CHAP. VII. *Mariage des Indiens.* 117

CHAP. VIII. *Des Funérailles.* 150

CHAP. IX. *Des Arts & Métiers des Indiens; de quelques Machines*

ſimples & utiles, employées par ces Peuples. . 174

CHAP. X. *De la Médecine.* 194

CHAP. XI. *De l'Aſtronomie.* 216

CHAP. XII. *Des Langues & de l'Ecriture des Indiens, & de celles des Tamouls en particulier.* 222

CHAP. XIII. *Apologues des Indiens.* 243

CHAP. XIV. *Des Monnoies.* 256

LIVRE SECOND. *Introduction à la Religion des Indiens,* ou *Abrégé de leur Mythologie.* . 264

Fin de la Table des Chapitres.

AVANT-PROPOS.

JE n'avois pas l'intention de publier en ce moment cet Ouvrage, d'autres occupations indiſpenſables exigeant la plus grande partie de mon tems : obligé d'ailleurs par état de parcourir dans peu de nouveaux pays, je craignois de ne pouvoir y donner tous mes ſoins ; mais le deſir de communiquer mes obſervations à mes Compatriotes m'a ſéduit, & s'ils peuvent en retirer quelque avantage, mon but ſera rempli, ayant voyagé moins pour ſatisfaire ma curioſité que pour m'inſtruire & me rendre utile.

Dans ce premier volume, je fais connoître un Peuple célèbre par ſa modé-

ration & ſon antiquité, & dans le ſecond, des Nations qui, par la ſituation des pays qu'elles habitent, ont des rapports néceſſaires avec le commerce & les établiſſemens des Français en Aſie.

On verra par l'hiſtoire de l'Inde que le deſpotiſme & l'oppreſſion aviliſſent bien-tôt les Peuples, énervent les États les plus floriſſans & dégradent le caractère de l'homme; les mœurs douces & ſimples des Indiens méritoient d'être reſpectées : mais plus un Peuple ſera heureux, plus ſes voiſins lui porteront envie, & la cruauté, la tyrannie & l'ignorance écarteront toujours la vertu & le bonheur.

J'ai diviſé ce premier Volume en trois parties. La première comprend

tout ce qui a rapport à la Presqu'île de l'Inde, sa topographie, son commerce, la division des Indiens en Castes ou Tribus, les mœurs de ceux qui composent ces Tribus, leur initiation, les coutumes observées dans les Mariages & les Funérailles, les Arts, les Langues, les Monnoies de la côte de Coromandel, le goût de ses habitans pour l'Apologue, dont je donne une idée, en traduisant quelques piéces de ce genre.

La seconde Partie contient un précis de la Mythologie indienne, & son rapport avec celle des Égyptiens, des Grecs & des Romains.

Après avoir dépeint le caractère des Indiens, j'entre dans des détails sur leur Religion ; je fais voir comment la su-

perſtition a aſſujéti ſous la domination des Prêtres, des millions d'hommes qui paſſoient autrefois pour les plus ſages de la terre, & chez qui toutes les Nations venoient s'inſtruire : cette troiſiéme Partie renferme la Religion ou la croyance des Indiens de la côte de Coromandel, le culte qu'ils rendent aux Dieux, le rapport de ce culte avec la Religion des Chinois, des Siamois & des Pégouins; les fêtes, les cérémonies, les pratiques ſuperſtitieuſes; leur opinion ſur la formation du Monde & ſur ſa durée; la manière dont ils diviſent le tems; ce qu'ils penſent de la Métempſycoſe, du Paradis & de l'Enfer; enfin l'hiſtoire des Cénobites indiens, ſi révérés dans ces contrées qu'ils rempliſſent de leur ſuperſtition & de leur fanatiſme.

La difficulté dans l'ordre & l'arrangement des matières de la fin de cet Ouvrage, m'a déterminé à séparer chaque partie.

La première renferme un Mémoire sur les Arts & les Sciences des Chinois, avec quelques détails relatifs à leurs mœurs.

Je retrace dans le Chapitre suivant les révolutions arrivées depuis un siécle dans les Royaumes du Pégû & d'Ava; les mœurs des Pégouins & leur commerce avec les Nations européennes. Ce Chapitre forme un Mémoire d'autant plus intéressant que ce pays est très-peu connu, & qu'aucun Voyageur ne l'avoit observé.

L'île de Madagascar est trop près des Colonies qui nous restent au-delà

du Cap de Bonne-Eſpérance pour ne pas fixer toute notre attention : ce Chapitre comprend les mœurs, les coutumes, les arts des habitans de cette grande Iſle, & une deſcription des Provinces de la partie du Sud.

Les détails que je donne ſur le Cap de Bonne-Eſpérance, les îles de France & de Bourbon, les Maldives, Ceylan, Malacca, les Philippines & les Moluques ſont peu conſidérables ; mais ils deviennent précieux par la vérité des faits que je rapporte.

J'ai mis à la ſuite une Table des Routes du vaiſſeau ſur lequel je m'étois embarqué, des vents & des obſervations nautiques, &c. J'y ai joint une colonne de Remarques, dans laquelle on trouvera les relévemens des

terres, leur giſſement, les corrections qu'elles doivent ſubir & les obſervations de longitude lorſqu'on a pu les faire.

Enfin je termine cet Ouvrage par des deſcriptions exactes des objets nouveaux relatifs à l'Hiſtoire Naturelle: elles ſont diviſées en trois Articles, & comprennent les quadrupédes, les oiſeaux & les plantes.

Le Lecteur trouvera néceſſairement pluſieurs articles déja rapportés par différens Auteurs, ce qui ſera un concours de preuves à cet égard. Je n'ai point cherché à embellir ce que j'ai vu & examiné; j'ajouterois même qu'un homme qui voyage depuis ſa tendre jeuneſſe, ne doit pas prétendre aux agrémens du ſtyle; l'agréable ne

ſert que trop ſouvent à maſquer le ſaux; & ſi cet Ouvrage n'a pas le brillant de quelques Écrits modernes, il aura du moins le mérite préférable de la vérité.

VOYAGE
AUX INDES ORIENTALES
ET
À LA CHINE.

LIVRE PREMIER.

DE L'INDE.

INTRODUCTION.

Tous les Peuples remontent à une origine vraie ou fabuleuſe : mais celle des Indiens ſe perd dans la nuit des tems ; & ſur cette matière,

ainſi que ſur tant d'autres, on eſt réduit à de ſimples conjectures.

Les Anciens ont regardé les Indiens comme les premiers habitans de la terre. Quoiqu'on ne puiſſe pas démontrer la vérité de cette opinion, elle a du moins tous les caractères de vraiſemblance propres à la faire admettre. On a tout lieu de croire en effet que les premiers enfans de la Nature dûrent être l'objet de ſa complaiſance. Ce n'eſt pas dans les glaces du Nord, ni ſur les ſables brûlans de la Lybie, qu'elle leur choiſit un berceau: le ſol qui les vit naître, dut fournir abondamment & ſans travail à leurs beſoins; & ſans doute ils ne furent pas deſtinés à l'arroſer de leurs ſueurs.

L'Inde ſeule offre les traces de cette fécondité primitive: toutes les autres parties du globe paroiſſent autant de conquêtes faites ſur la ſtérilité.

C'eſt donc aux Indiens qu'il faut accorder un droit d'aîneſſe, qu'ils pourroient encore juſtifier par le témoignage des Livres hé-

braïques, où il eſt dit que le Phiſon, le Tigre, le Gange & l'Euphrate avoient une ſource commune dans le Paradis terreſtre.

Je ſais que des Savans très-diſtingués, tels que MM. Linné & Bailly, ont placé le berceau de l'eſpéce humaine dans la Sibérie, d'où ils ont prétendu que, par des émigrations ſucceſſives, elle s'étoit répandue ſur le reſte de la terre.

Parmi les différentes raiſons dont ils appuient leur ſyſtême, ils diſent que c'eſt la ſeule contrée où le bled, le premier aliment des hommes civiliſés, croiſſe naturellement.

Cette aſſertion ſeroit fondée, ſi le bled pouvoit être regardé comme une nourriture néceſſaire à notre ſubſiſtance; mais il eſt évident que, dans l'état de nature, on n'en a point fait uſage, parce qu'il exige des préparations préliminaires, qu'on ne pouvoit pas lui donner. De nos jours même, la plus grande partie des hommes vit ſans pain; & le riz, qui fait la principale nourriture des Peuples de l'Aſie, paroît bien mieux

convenir à l'eſpéce naiſſante. D'ailleurs, la Sibérie n'eſt pas le ſeul pays où le bled croiſſe ſans culture; la Sicile offre le même phénomène.

La préſence du nitre, d'où M. Bailly prétend tirer une preuve d'habitation, n'eſt pas plus concluante en ſa faveur. Les montagnes de l'Inde & du Pégû, qui, par leur poſition, leur forme & les précipices qu'elles renferment, ſont abſolument inhabitables, en contiennent plus que des lieux agréablement ſitués & fertiles. La terre, en Europe, contient autant de nitre que celle de l'Aſie, parce qu'il eſt naturel à cet élément: mais il ne ſe développe que par une vive & longue fermentation, que la chaleur facilite dans l'Inde, & que nos ſaiſons froides ne permettent pas en Europe.

Sans entreprendre de réſoudre cette queſtion ſavante, il eſt toujours vrai qu'on trouve chez les Indiens les veſtiges de l'antiquité la plus reculée, & que les premières étincelles de la raiſon dûrent briller dans ces climats,

parce que les facultés intellectuelles ne se développent que dans le silence des besoins physiques. On sait, outre cela, que tous les Peuples vinrent y puiser les élémens de leurs connoissances, & que *Pythagore* quitta la Gréce pour étudier sous les *Brachmanes*, regardés alors comme les plus éclairés des hommes. Les Bacchus, les Sémiramis, les Sésostris, les Alexandres, & tant d'autres avant eux, n'auroient pas porté leurs armes dans l'Inde, s'ils n'y avoient été attirés par la célébrité de cette contrée. On ne vole pas à mille lieues de sa patrie, sacrifier deux cent mille hommes, pour s'emparer d'un pays inculte & sauvage. D'ailleurs, dans des tems bien antérieurs aux siécles de ces fameux Conquérans, toutes les Nations alloient déja chez les Indiens s'instruire & s'enrichir.

Avant que *Rama* (*a*) y apportât ses dogmes

(*a*) *Vichenou*, dans sa sixiéme *Incarnation*. Voy. Liv. II de la *Mythologie des Indiens*.

(époque qui remonte à plus de 4800 ans), les Indiens étoient auſſi inſtruits qu'ils le ſont de nos jours : leurs fables, ainſi que leurs livres ſacrés, en fourniſſent la preuve. Si nous obſervons les pagodes de *Salcette* & d'*Ylloura*, les pétrifications de Trévicarré (*a*), nous remonterons à des tems très-éloignés; & ſi nous conſultons les traditions indiennes, qui diſent que la mer baignoit autrefois les Gates (*b*), combien de ſiecles ne ſe ſeront-ils pas écoulés depuis ſa retraite?

Les Indiens cependant prétendent que la montagne *Mérou*, ſituée dans le Nord, étoit la demeure des anciens *Pénitens*; ce qui (comme le dit M. Bailly) ſembleroit indiquer un Peuple venu du Nord pour ſe répandre dans l'Inde : mais à quelle époque eſt-il deſcendu des montagnes du Tibet?

(*a*) *Aldée* à ſept lieues à l'Oueſt de Pondichéry. Voyez Liv. I, Chap. 2, *de la Côte de Coromandel.*

(*b*) Montagnes très-hautes qui ſéparent la Côte de Malabar de celle de Coromandel, & qui s'étendent depuis le Cap Comorin juſqu'à Cachémire.

L'Inde dans sa splendeur donna des religions & des loix à tous les autres Peuples ; l'Égypte & la Gréce lui dûrent à la fois leurs fables & leur sagesse.

On sera sans doute surpris de voir une Nation célébre dans l'antiquité, tomber ensuite dans l'ignorance & l'avilissement : mais pouvoit-elle l'éviter ? & son état actuel n'est-il pas une suite nécessaire de sa position ? Un pays riche, où tout semble contribuer aux desirs de l'homme, ne tarde pas à devenir le théâtre sanglant de la guerre. Tel a été le sort de l'Inde. Ses annales ne pourroient qu'être infiniment intéressantes ; mais dans l'impossibilité de trouver les matériaux nécessaires à un pareil ouvrage, on est presque toujours réduit à conjecturer.

Cependant, pour donner à mes Lecteurs une idée juste d'un Peuple si digne d'être connu, j'ai recueilli fidélement les anecdotes éparses, propres à constater les révolutions qu'il a subies à diverses époques. Je me suis attaché principalement à faire con-

noître ſon culte, ſes uſages, ſes coutumes actuelles & ſes livres ſacrés, parce qu'on a tout lieu de préſumer qu'ils renferment ſon hiſtoire allégorique.

Malgré tout cela, je ſens combien il eſt difficile de donner une connoiſſance exacte & préciſe de ſon culte religieux. Il faudroit décrire les cérémonies & les opinions particulières de chaque Peuple qui habite la preſqu'île en-deçà du Gange : encore ne feroit-on qu'un ouvrage imparfait, parce que dans la même ville, dans la même tribu, les gens ſoumis aux mêmes loix, aux mêmes uſages, & célébrant les mêmes fêtes, ne s'accordent pas ſur la préſéance de leurs Dieux. Autant qu'il m'a été poſſible, j'ai tâché de rapprocher leurs idées, pour en former leur hiſtoire.

Ce qu'ils ont de commun, c'eſt de reconnoître les mêmes Dieux principaux, & ſous les mêmes noms, tels que *Brouma*, *Vichenou* & *Chiven* (a); d'avoir la même

(a) *Brouma* eſt le Dieu créateur; *Vichenou*, le Dieu

opinion ſur l'ame, ſur ſes différentes tranſitions d'un corps dans un autre, & de regarder comme ſacrés les mêmes livres qu'ils diſent contenir tous les principes de leur religion.

Les erreurs de tous les Peuples ſont occaſionnées par l'oubli de leur langue naturelle. Lorſqu'elle eſt tombée en déſuétude, les Gloſſateurs achevent de la rendre inintelligible. Dans les commentaires que les Brames de chaque pays ont faits des premiers livres ſacrés, ils ont gliſſé les fables abſurdes & ridicules qu'ils préſumoient devoir être agréables à ceux auxquels ils les débitoient. De-là cette diverſité d'opinions ſur la naiſſance, les actions, la nomenclature de leurs Dieux, même des principaux; cette différence ſi grande de fêtes & de cérémonies; cette multitude infinie de Dieux inférieurs, de demi-Dieux & de Saints, qui, comme les animaux ſacrés de l'Égypte, ſont célébrés &

---

conſervateur; & *Chiven*, le Dieu deſtructeur. Voy. Liv. II de la *Mythologie des Indiens*.

adorés dans un endroit, tandis qu'ils ſont mépriſés ou méconnus dans un autre.

L'Indien ſage n'eſt cependant pas idolâtre. Il ne fait aucun cas des hiſtoires que débitent les Brames pour entretenir la foibleſſe du peuple : il adore un Être ſuprême & infini, dont tout fait partie; & quand on lui demande comment il ſe le repréſente, il répond ſans héſiter : « Il m'eſt » auſſi difficile de le repréſenter, qu'à vous » de figurer la voix qui ſort de la bouche, » ou les ſons que rend une cloche : nous » les entendons; de même tout m'annonce » un Être ſuprême, ſans que pour cela je » puiſſe le définir, ni le peindre ſous une » forme ſenſible ».

Si, dans mon ouvrage, je n'ai pu remonter à l'origine des Indiens, du moins ces recherches ſerviront-elles à conſtater les premiers progrès des arts & des ſciences, de même que les différentes révolutions qu'ils ont eſſuyées : elles détermineront encore l'influence de ces Peuples anciens ſur leurs

voiſins, & aideront à la déciſion d'un problême regardé comme inſoluble, ſavoir, ſi les Chaldéens, les Égyptiens, &c. ont reçu leurs connoiſſances des Indiens, ou ſi ces derniers tiennent les leurs de ces différentes Nations.

Je dois de la reconnoiſſance à pluſieurs perſonnes inſtruites, qui m'ont aidé dans cette entrepriſe, & m'ont communiqué les recherches qu'elles avoient faites ſur le Peuple chez lequel je voyageois. J'avoue avec plaiſir que ſans celles dont M. *Martin*, ancien Conſeiller des Indes, a bien voulu me faire part, & le travail opiniâtre qu'il a ſuivi pendant mon ſéjour dans l'Inde, je n'aurois pu donner qu'un ouvrage très-imparfait ſur la religion des Indiens. Le haſard ne m'a pas moins favoriſé : j'avois la prétendue traduction de l'*Ezour-Vedam*, qu'on trouve à la Bibliotheque du Roi : je la fis lire à un Brame ſavant, mais fanatique ; & comme cet ouvrage ne rempliſſoit point l'idée qu'il vouloit me donner de ſa religion, il ſe crut obligé de m'en dévoiler les myſtères.

CHAPITRE PREMIER.

Tableau des Révolutions arrivées dans l'Inde ; depuis 1763 jusqu'à la prise de Pondichéry.

L'INDE a subi le sort des grands États : un pays aussi vaste ne pouvoit rester long-tems sous la domination d'un seul homme ; les factions domestiques le divisèrent dans le principe, & les Nations européennes achevèrent de le démembrer : les canons, plutôt que la politique asiatique, ébranlèrent le trône du Mogol ; ils rendirent le Prince esclave de ses sujets rebelles & des Européens qui purent pénétrer dans la capitale de ses vastes États.

Depuis que l'Inde est connue des Européens, elle n'a cessé d'exciter leur insatiable cupidité ; vainqueurs & vaincus tour-à-tour, ils n'ont cherché qu'à s'y nuire mutuellement. Chaque nation a voulu se

fixer d'une manière exclusive sur les bords du Gange. Les Portugais y réussirent les premiers ; mais bientôt ils en furent chassés par les Hollandais, qui s'emparèrent de leurs établissemens & s'élevèrent sur leurs ruines. Les Français prodiguèrent le sang & les richesses pour s'y établir solidement, & peut-être y seroient-ils parvenus, si les divisions qui survinrent entre *Dupleix* & *La Bourdonnais* n'avoient ruiné leur commerce & détruit toutes leurs espérances. Les Anglais, leurs successeurs, firent regretter le joug moins tyrannique des autres Nations : sans paroître souverains, à l'ombre d'un phantôme qu'ils décoroient du titre de *Nabab*, ils exercèrent le despotisme le plus dur, & commirent des concussions abominables. Cet excès de violence, joint aux fléaux de toute espéce qu'éprouvèrent les Indiens, changea leur pays en une vaste solitude, dont la moitié, cultivée jadis par des hommes libres, n'est plus habitée aujourd'hui que par des bêtes féroces.

Plus les Anglais ont fait de dépenses au Bengale & à la côte de Coromandel, plus ils se sont enrichis en multipliant les exactions en proportion de leurs avances. Quand ils exécutèrent à *Madras* tout ce qu'il étoit possible d'inventer pour fortifier cette ville, ils se contentèrent de montrer au Nabab la nécessité d'avoir une place qui les mît à même de le soutenir & de l'affermir sur son trône. Pour reconnoître ce prétendu service, il doubloit les impôts, & si les dépenses alloient à deux millions, il étoit obligé d'en payer quatre. Ce tyran subalterne causa la ruine de son gouvernement; mais il ne le fit pas impunément, car il devint lui-même la victime de ses injustices & l'esclave de la Nation qu'il avoit protégée.

Les Anglais pourroient retirer aujourd'hui des sommes immenses de l'Inde, s'ils avoient eu l'attention de mieux composer le Conseil suprême de *Calicuta* (*a*); mais le plus souvent

(*a*) Capitale des établissemens anglais dans le Bengale. Les Anglais prononcent & écrivent *Golgota*.

les Chefs de ce Conseil ne parviennent à leurs places que par l'intrigue : la plupart ont passé dans les Colonies en qualité d'Employés, & se sont enrichis dans différens grades. Familiarisés avec les injustices, sans connoître les hommes, sans savoir ce qu'ils leur doivent, ils se chargent de les gouverner : par mille bassesses avouées de quatre ou cinq autres Employés qui sont décorés du nom de Conseillers, ils dégradent l'honneur de la Nation qu'ils représentent.

Depuis la dernière guerre, l'Indostan essuyoit de continuelles révolutions. Les peuples du Nord s'étoient égorgés pour de nouveaux tyrans : ceux du Midi avoient été soulevés par quelques brigands ; ils avoient mis à prix la tête de leurs Souverains, & s'étoient emparés de leurs royaumes.

Dans la partie du Sud, *Ader-Ali-Kan* (a), après avoir pris le *Maïssour*, avoit poussé

(a) Prince Maure, qu'on connoît aussi sous les noms d'*Endernek* & d'*Aider*.

ſes conquêtes juſqu'à la côte de Malabar, & s'étoit fait reconnoître Empereur : ſans les Marates qui s'opposèrent à ſes exploits, il auroit ſoumis l'Inde entière. Les Nations européennes même ne lui en impoſoient pas, puiſqu'il vint aux environs de *Goudelour* (*a*) mettre les Anglais à contribution, pendant que ſes troupes ravageoient toute la côte, & portoient le fer & le feu juſques ſous les murs de Madras (*b*).

Le royaume de *Maduré* (*c*) éprouva auſſi toutes les horreurs de la guerre. *Kanſaeb*, Chef de la province, las de vivre ſous une domination tyrannique, ſecoua le joug, & ſe fit déclarer Roi. Le Nabab *Mahamet-Ali*, ſoutenu des Anglais, ayant envoyé, de concert avec eux, une puiſſante armée pour

(*a*) Comptoir anglais, à quatre lieues dans le Sud de Pondichéry.

(*b*) Capitale des établiſſemens anglais à la côte de Coromandel.

(*c*) Le royaume de Maduré s'étend depuis le Tanjaour juſqu'au Cap Comorin.

s'oppoſer à ſes entrepriſes, il fit une vigoureuſe défenſe : les Anglais furent repouſſés trois fois ; mais un des Officiers de Kanſaeb ayant livré une des portes de la ville, cet uſurpateur fut pris & remis à Mahamet-Ali par le Général anglais pour la ſomme de cent mille *Roupies* (a). Le Nabab lui ayant demandé ce qu'il lui auroit fait s'il l'avoit pris : je t'aurois fait pendre, lui répondit-il avec une noble fierté. Ces paroles furent l'arrêt de ſa mort ; il expira ſur un gibet, & ſes conquêtes, devenues la proie du vainqueur, furent réduites à la plus affreuſe misère.

D'un autre côté, les Anglais ſe lièrent avec *Ragouba*, Prince Marate, & voulurent s'emparer du royaume de *Barodra*, que la mort du Roi venoit de laiſſer à un enfant de trois mois ; mais ſa mère lui conſerva la couronne par une action héroïque. Son armée commençoit à plier devant celle de Ragouba ; les dangers ne firent qu'augmenter

(a) Monnoie d'argent, qui vaut 2 liv. 8 ſ. de France.

ſon courage ; elle perça les rangs tenant ſon fils entre ſes bras : c'eſt votre Roi, dit-elle à ſes troupes, le ſeul qui doit vous donner des loix & qui vous tiendra compte un jour de ce que vous aurez fait pour lui. Par ce diſcours elle ranime ſes ſoldats ; tout change de face ; l'armée ennemie eſt vaincue, & Ragouba eſt forcé de ſe retirer ſous les murs de Surate, après avoir perdu quarante mille hommes (*a*).

Les Comptoirs hollandais ſouffrirent de ces différentes révolutions : ils eurent à ſoutenir une guerre ruineuſe à Cochin (*b*) contre quelques Princes du pays & contre Ader-Ali-Kan. Pour conſerver cette place, ils ſe virent obligés de faire venir des troupes de Ceylan & même de Batavia ; tandis que les

---

(*a*) Cette anecdote nous rappelle l'auguſte Impératrice à qui les Français doivent tant de reconnoiſſance, & dont le ſouvenir leur ſera toujours cher. On ſait que dans une circonſtance pareille, elle trouva les mêmes reſſources dans ſa tendreſſe maternelle.

(*b*) Capitale des Hollandais à la côte de Malabar.

Anglais, ſous le nom du Nabab, bloquoient leur capitale à la côte de Coromandel (*a*), & les reſſerroient étroitement.

Les établiſſemens français ne furent point à l'abri des troubles. Le Comte *Duprat*, Commandant de *Mahé* (*b*), s'empara de *Calicut* (*c*) à la demande du *Samorin*, qu'Ader-Ali-Kan alloit attaquer; mais ce Prince ſe vengea peu de tems après, en donnant des ſecours au *Kolaſtri* (*d*), qui mit Mahé à contribution, parce que les Français ſoutenoient le Prince *Coringote-Nair* (*e*) qui refuſoit de lui payer tribut.

(*a*) *Négapatnam.*

(*b*) Comptoir français à la côte de Malabar.

(*c*) Ville indienne, réſidence des *Samorins*, ou Empereurs de la côte de Malabar. Les quatre Nations européennes qui commercent dans l'Inde, y ont chacune une Loge, devant laquelle elles arborent leur pavillon.

(*d*) Il eſt connu des Indiens ſous le nom de Prince de *Chériquel*. Le nom de *Kolaſtri* ſignifie en langue du pays *Grand Patriarche*.

(*e*) Ce Prince gouverne ſouverainement un pays de trois à quatre lieues, qui touche aux limites de Mahé.

A Surate, les Anglais poussèrent la témérité jusqu'à renverser eux-mêmes le mât du pavillon français; au Bengale, ils comblèrent les fossés que ceux-ci avoient creusés à *Chandernagor* (*a*) pour l'écoulement des eaux. Ils les obligèrent encore à rembarquer trente piéces de canon qui étoient dans la place pour les saluts, & ne leur laissèrent qu'une garde de cent Noirs pour la police du Comptoir.

Le *Tanjaour* (*b*) n'avoit pas éprouvé moins

(*a*) Capitale des Français dans le Bengale.

(*b*) Royaume à quarante lieues dans le Sud-ouest de Pondichéry. Le Tanjaour est sans contredit le jardin de l'Inde. Il est arrosé par plusieurs branches du *Colram*, qui prend sa source dans les Gates. Le Roi n'est point de Caste Brame, comme l'a cru M. Le Gentil: un Brame ne peut être Roi; il peut gouverner un État, mais il ne peut commander à des militaires. Celui du Tanjaour est de race Marate. Les Mogols, qui ont donné des fers à presque tous les Peuples de l'Inde, n'avoient point pénétré dans le Tanjaour; & il y a fort peu de tems qu'*Ader-Ali-Kan* s'est emparé du Maduré, qui étoit gouverné par un Roi Gentil. Le *Kolastri*, il est vrai, quoique de Caste Brame, gouverne une partie de la côte de Malabar comme Grand Patriarche; mais il ne commande jamais les armées.

de viciſſitudes. Le Prince de ce royaume, ſeul héritier de la couronne Marate, avoit ſagement préféré ſa petite province, juſqu'alors heureuſe & paiſible, à un pays immenſe & déſolé par des guerres continuelles. Dans les troubles de l'Indoſtan, ſa capitale étoit la ſeule qu'on eût reſpectée; par cette raiſon elle étoit devenue le dépôt des richeſſes de cette vaſte contrée : ces tréſors accumulés réveillèrent la cupidité des Anglais; le Conſeil de Madras voulut ſe les approprier. Les Anglais entreprirent la conquête du Tanjaour au nom du Nabab, firent le ſiége de la capitale, &, profitant d'un jour de fête des Gentils, montèrent à l'aſſaut ſans trouver de réſiſtance. Ils pénétrèrent bientôt juſqu'au *Dorbar* (*a*), où ils trouvèrent le Prince avec ſes femmes. Les richeſſes immenſes dont ils s'emparèrent, furent partagées entre les Employés de la

(*a*) Salle d'audience, où les Rois tiennent leur Conſeil.

Compagnie, chacun à raiſon de ſon grade; & le Nabab, la Compagnie & la Nation anglaiſe ne retirèrent aucun avantage de cette hoſtilité.

Le Lord *Pigot*, le même qui fit ſauter Pondichéry, profita de cette circonſtance pour rétablir une fortune conſidérable qu'il avoit diſſipée à Londres. Il demanda inſtamment à retourner dans l'Inde, pour rendre le Tanjaour à ſon premier maître, attaqué, vaincu & dépouillé contre le droit des gens. La Compagnie ne manqua pas de s'y oppoſer; mais les Royaliſtes l'emportèrent, & le Lord Pigot partit avec ſon ancien titre de Gouverneur de Madras. A ſon arrivée, il communiqua ſes ordres au Conſeil: cette aſſemblée, formée de Marchands qui retiroient des ſommes prodigieuſes du Tanjaour, & dont la cupidité n'étoit pas encore ſatisfaite, ne voulut jamais conſentir à la reſtitution de ce royaume. Le Lord Pigot n'en remplit pas moins ſa miſſion. Il oſa traverſer Pondichéry, & ſe

promener pendant un jour entier dans cette ville renaiſſante, dont il avoit fait un monceau de décombres & ruiné les habitans. Français! vous montrates dans cette occaſion que toute inimitié eſt éteinte dans vos cœurs après la publication de la paix; vous le reçutes à bras ouverts, vous courutes même au-devant de lui pour le voir paſſer & le connoître; vos maiſons, qu'il avoit fait abattre, n'étoient pas cependant encore relevées, & vous n'étiez pas ſortis de la misère où il vous avoit plongés.

Arrivé dans le Tanjaour, ſa fortune fut bientôt rétablie par les riches préſens qu'on lui fit. Il rendit le royaume à ſon maître légitime, ſe réſervant ſeulement la forteresse, dans laquelle il mit une garniſon angloiſe, ſous prétexte de la défendre.

La jalouſie du Conſeil de Madras éclata bien-tôt; il ne voulut pas ratifier les opérations du Lord; ce qui le diviſa en deux partis: celui du Lord fut le plus foible, & ſes ennemis ayant trouvé dans leurs

archives que le Gouverneur ne pouvoit rien entreprendre ſans l'approbation du Conſeil, le déposèrent, interdirent ſes partiſans, & nommèrent le ſieur *Straton* à ſa place. Ce même jour, le Lord Pigot fut trahi par le Général *Stwart* & conduit au *Grand-Mont* (*a*), où l'on eut ſoin de le garder à vue.

On ne tarda pas à s'appercevoir qu'on avoit été trop loin. On reçut des ordres d'Europe qui rappelloient le Conſeil & rétabliſſoient le Lord dans tous ſes droits; mais il étoit mort empoiſonné.

C'eſt à-peu-près dans le même tems, que M. *de Bellecombe* vint remplacer M. *Law de Lauriſton* en qualité de Gouverneur général des établiſſemens français. Juſte ſans foibleſſe, il fut bientôt conſidéré dans l'Inde;

(*a*) Montagne à quatre lieues dans l'Oueſt de Madras, au bas de laquelle la Compagnie & quantité d'habitans de cette ville ont des maiſons de plaiſance : on trouve au ſommet une égliſe romaine, bâtie en l'honneur de S. Thomas, où l'on prétend qu'il a fait quelques miracles.

tous les Princes l'envoyèrent complimenter ſur ſon arrivée, & Mahamet-Ali (*a*), l'ennemi de la Nation françaiſe, ſuivit leur exemple, & lui envoya en préſent une ſomme aſſez conſidérable, qu'il refuſa d'accepter, en lui répondant qu'un Officier français ne pouvoit être enrichi que par ſon maître.

Les premières années de ſon gouvernement furent paiſibles. Reſſerrés dans des bornes très-étroites par les traités de la dernière guerre, les Français s'occupoient à relever les murs de Pondichéry. Les triſtes décombres de cette ville, théâtre autrefois des victoires obtenues par les *Dumas* & les Dupleix, préſentoient encore un ſpectacle affligeant.

Son commerce languiſſoit depuis la diſſolution de la Compagnie. Les Négocians, au nombre de trois ou quatre, n'étoient pas

(*a*) Nabab de la province d'Arcate, de laquelle Pondichéry dépend.

aſſez riches pour charger les vaiſſeaux qui mouilloient à çette côte. Après y avoir pris quelques balles, les Armateurs ſe voyoient obligés d'aller mendier le fret entier de leurs bâtimens dans les Comptoirs voiſins; ce qui facilitoit aux Anglais l'exportation des fortunes brillantes qu'ils y faiſoient en très-peu de tems.

Vainqueurs & maîtres de l'Indoſtan, les Anglais parurent d'abord ne s'occuper que du commerce; &, pour cacher leurs projets d'invaſion & de conquête, ils ſemblèrent dédaigner la royauté : ſous ce voile artificieux ils dictoient des loix à toutes les Nations, commandoient aux Rois, les faiſoient trembler au moindre ſignal, & ſous le nom de Protecteurs, ils jettèrent dans l'eſclavage des Peuples que l'habitude rendit doux & timides. Seuls négocians dans l'Inde, ils jouiſſoient paiſiblement d'un revenu de trois cents millions. Une partie ſervoit au paiement des troupes nombreuſes qu'ils étoient obligés d'entretenir dans leurs places, & l'autre enrichiſſoit les Employés.

Heureux dans toutes leurs entreprises, les Anglais n'avoient qu'à desirer pour réussir ; mais on doit convenir qu'ils ont eu plus de bonheur que de sagesse ; car en portant un œil observateur sur leur Conseil dans l'Inde, on cherche en vain la machine qui fit mouvoir tant de ressorts.

Les Hollandais & les Danois, paisibles spectateurs des troubles de l'Inde, vexés de tems en tems par les Anglais, faisoient tranquillement leur commerce. Concurrens trop foibles pour exciter la jalousie anglaise, cette Nation leur permettoit d'acheter le rebut de toutes les manufactures.

Tout sembloit présager une paix durable, lorsque les Anglais, sans déclarer la guerre aux Français, résolurent de s'emparer de leurs établissemens & de les chasser entiérement de l'Inde. Ils leur prirent successivement Chandernagor, Karikal, firent prisonniers les chefs des Loges de Mazulipatan, d'Yanaon, de Surate (*a*), & commencèrent

(*a*) Quelque odieuse que soit une telle conduite, on en

les hostilités à Pondichéry en Juin 1778.

Une rupture & des hostilités aussi précipitées jettèrent la consternation dans le cœur des habitans. La place étoit ouverte de tous côtés à l'ennemi, dénuée de secours & privée d'argent; le souvenir des anciens malheurs, dont les traces existoient encore, redoubloit la crainte de les voir renouveller.

---

sera moins surpris si l'on examine quelle étoit la position des Anglais en Europe. On conviendra qu'il leur importoit d'en agir de la sorte, pour se maintenir dans un pays qui leur procure des revenus immenses. La guerre n'étoit point déclarée; mais on la leur annonçoit comme prochaine & inévitable, & ils étoient affoiblis par les troubles de la Nouvelle-Angleterre. Leurs Agens dans l'Inde n'espéroient aucun secours d'Europe; ils savoient au contraire que les Français en recevroient de l'Isle de France : le débarquement ne pouvoit s'en faire qu'à Pondichéry; il étoit de leur intérêt de s'emparer de cette place; ils ôtoient par-là presque toute espérance aux Français de pouvoir s'établir dans l'Inde pendant cette guerre. Possesseurs de cette place, il falloit alors des forces considérables pour les repousser; & lorsqu'on a à exécuter un débarquement de troupes & de munitions, on trouve des obstacles inattendus, qui font souvent échouer les projets les mieux combinés.

Plusieurs des Indiens se rappellant l'inhumanité des Nations européennes, sortirent de la ville avèc leurs femmes & leurs enfans. D'autres, fondant leur espoir sur la réputation dont jouissoit le Général Bellecombe, se contentèrent de faire passer leurs biens dans des pays neutres, résolus d'attendre l'issue de ce siége.

Plus les difficultés sont grandes, plus elles font briller l'homme qui leur oppose la prudence & le courage. M. de Bellecombe mit de la sagesse dans ses démarches & de la célérité dans les travaux. La place fut suffisamment pourvue de vivres : cinq mille ouvriers furent employés aux fortifications ; en un mois les fossés furent creusés, les remparts élevés & les bastions en état de défendre la ville. Une pluie extraordinaire inonda les campagnes, & jetta jusqu'à sept à huit pieds d'eau dans les fossés ; les vaisseaux enfin qui se trouvèrent en rade furent armés pour faire face à l'escadre ennemie.

Le 8 Août, l'armée anglaiſe, compoſée de vingt-quatre mille hommes, & commandée par le Général *Munro*, vint camper ſur *le Côteau* (*a*) à une lieue de Pondichéry. L'eſcadre, compoſée de cinq vaiſſeaux, parut en même tems par le travers de la rade. L'eſcadre françaiſe, d'égale force (*b*), mit à la voile le lendemain pour l'aller combattre. Elles ſe joignirent bien-tôt, & ſe trouvèrent en préſence aſſez près de la rade pour engager le combat. On ſe canonna vivement pendant

---

(*a*) On appelle *le Côteau*, une petite chaîne de montagnes qui a une lieue de longueur, & au bas de laquelle les habitans de Pondichéry ont bâti des maiſons de plaiſance. Elle ſert de renſeignement aux vaiſſeaux qui viennent à la côte.

(*b*) *Le Brillant*, de 64 canons; la frégate *la Pourvoyeuſe*, de 40 canons; la frégate *le Sartine*, de 24 canons; *le Lauriſton*, vaiſſeau particulier de 28 piéces de canon; *le Briſſon*, de 26 piéces de canon.

L'eſcadre anglaiſe étoit compoſée du *Ripon*, de 60 canons, commandé par le Commodore Vernon; du *Coventry*, frégate de 28 piéces de canon; du *Cormoran*, frégate de 14 piéces de canon; du *Sixhorſe* & du *Valentin*, vaiſſeaux de la Compagnie armés en guerre, de 28 piéces de canon.

une heure : le Commodore fut ſi maltraité, qu'il ſe vit obligé de prendre la fuite. Le Commandant de la diviſion françaiſe ſe ſeroit couvert de gloire, s'il n'eût pas borné ſon ambition à reſter maître du champ de bataille ; car il auroit immanquablement pris ſon ennemi, s'il l'eût ſuivi dans ſa retraite. Par cette action mémorable, la France ſe trouvoit dans le cas de diſputer aux Anglais l'empire de l'Inde : mais ſe bornant à ce foible avantage, il ſe rapprocha de la rade pour mettre ſes bleſſés à terre, & l'on chanta un *Te Deum* en actions de graces.

Pendant vingt-quatre heures, les Français eurent l'eſpérance de rentrer dans une partie de leurs anciennes poſſeſſions. Si l'eſcadre anglaiſe eût été défaite ; le Général Munro eût été obligé de lever le ſiége ; les Français auroient mis mille hommes à terre, qui, joints aux ſecours qu'on pouvoit recevoir de l'Iſle de France & à ceux fournis par Ader-Ali-Kan &

Lalé (a), ne pouvoient manquer de produire une grande révolution.

Il étoit facile d'aller brûler les vaisseaux anglais dans la rade de Madras ; mais après ce combat, qu'on prit pour une victoire, la Marine n'osa rien entreprendre. Paisible dans un tems où elle auroit dû être active, elle laissa passer dans la rade deux vaisseaux anglais, qui venoient à petites voiles prendre connoissance de Pondichéry, ne sachant point que les hostilités étoient commencées. Ils se rendirent à Madras, où ils débarquèrent leurs cargaisons, de même que les troupes qu'ils y portoient, & vinrent ensuite se joindre à l'escadre. Quand ils eurent *dépassé* Pondichéry, les deux frégates françaises leur donnèrent la chasse & les poursuivirent jusques par le travers de Sadras : mais la vue de l'escadre anglaise les força à la retraite. La

---

(a) Chef d'un parti de quatre à cinq cents Français, qui sont à la solde de *Mizamali*.

frégate *le Sartine* ſe ſépara enſuite par de mauvaiſes manœuvres de *la Pourvoyeuſe*, & fut priſe par une frégate ennemie.

L'eſcadre anglaiſe reparut le 20 du même mois devant Pondichéry. Les vaiſſeaux français mirent à la voile, & *ſerrèrent* le vent toute la journée pour la rejoindre : mais les courans les firent tomber dans le Nord. L'eſcadre ennemie étoit au vent : en laiſſant *arriver*, elle auroit pu livrer le combat de bonne heure ; elle le refuſa cependant, ſoit qu'elle craignît ſur le ſoir les vents du large, qui commençoient à ſe déclarer, ſoit qu'elle ne voulût point expoſer la priſe du vaiſſeau français *l'Aimable Nanette*, qu'elle avoit faite à la pointe du jour à la vue de l'eſcadre françaiſe, ou qu'elle s'occupât à conſerver les munitions qu'elle avoit à débarquer pour former le ſiége. Par une fatalité déplorable, le Commandant français abandonna la côte dans la nuit, & fit route pour l'Iſle de France. L'eſcadre anglaiſe, maîtreſſe de la rade, vint mouiller & bloqua la place. Elle

débarqua ses munitions, tandis que les troupes de terre formoient leurs batteries. Les Français se défendirent avec courage, & ils détruisoient le jour ce que les ennemis faisoient pendant la nuit. Malgré la foiblesse de la garnison, plusieurs sorties ordonnées à-propos par le Général Bellecombe, firent perdre beaucoup de monde aux Anglais : on leur enleva des batteries, on encloua plusieurs canons & mortiers, & l'on ramena dans la place une piéce de fonte de six livres de balles.

Le 25 Septembre, les ennemis se trouvèrent sur la crête des glacis, & commencèrent à battre en brêche, dans la partie du Sud, le bastion de l'Hôpital, & dans le Nord, le bastion Nord-ouest.

Le 13 Octobre, ils saignèrent les fossés & se préparèrent à donner l'assaut. La brêche étoit praticable, ou plutôt toute la ville ne formoit qu'une brêche : la garnison, réduite à quatre cents hommes, ne pouvoit opposer qu'une foible résistance à une armée aussi

considérable. Le Général Bellecombe comptoit encore sur les secours qui devoient arriver de l'Isle de France : il attendoit aussi le retour de l'escadre, ne pouvant croire qu'elle eût abandonné la côte ; mais il fut détrompé par une lettre du Capitaine de *la Pourvoyeuse*, qui, n'ayant pas voulu suivre le Commandant français, étoit resté à *Négapatnam*. N'ayant plus de munitions, se voyant abandonné de tous côtés, ce brave Général ne songea plus qu'à faire une belle capitulation pour sauver la fortune de ses concitoyens, & rendit Pondichéry le 18 Octobre.

Les Anglais n'en furent les maîtres qu'après avoir perdu cinq mille hommes, dont quatre cents Européens & cinquante-quatre Officiers : leur dépense s'est montée à onze lacs de *Pagodes*, qui font à-peu-près dix millions de notre monnoie.

La défense de cette ville fait le plus grand honneur à M. de Bellecombe : il n'a jamais démenti le caractère d'un bon Officier, pa-

roiſſant toujours ſans inquiétude, ſe montrant ſouvent ſur les baſtions, encourageant les ſoldats, conſolant & faiſant ſoigner attentivement ceux qui étoient dans les hôpitaux. C'eſt par une conduite auſſi ſage & une vigilance toujours ſoutenue, qu'il a acquis & mérité ſa réputation, & la reconnoiſſance des habitans de Pondichéry.

CHAPITRE II.

De la Côte de Coromandel.

CETTE côte, ainsi que celle de Malabar, a essuyé de grandes révolutions. Les Chefs les plus adroits y ont érigé des souverainetés, & les ont formées aux dépens de ceux qui l'étoient moins. C'est ainsi que nous avons vu, il n'y a pas long-tems, le Gouverneur français maître d'une partie de l'Indostan prendre le titre de Nabab & s'en faire rendre les honneurs.

Les principaux Comptoirs des Européens sur cette côte, sont, Pondichéry & Karikal aux Français; les Anglais possédent Madras & Goudelour; les Hollandais Négapatnam, Sadras, Paliacate; & les Danois Trinquebar. Il y a aussi quelques *Aldées* considérables, telles que Naour & Portenove, qui appartiennent aux Princes du pays.

Pondichéry, la capitale des Français, le disputoit autrefois aux plus belles villes de l'Inde ; rasée entiérement par les Anglais, on l'a rétablie depuis avec plus de goût ; des maisons superbes s'élevèrent sur ses ruines, les rues furent alignées & plantées d'arbres, un magnifique palais bâti pour le Gouverneur commandoit à une grande place d'armes entourée d'un double rang d'arbres ; les fortifications n'étoient pas encore achevées quand les Anglais les démolirent.

Karikal, par sa position, est susceptible de devenir un chef-lieu. Les maisons indiennes y sont plus propres & mieux bâties que dans aucun autre endroit ; des arbres plantés de chaque côté des rues les couvrent de leur ombrage, & la ville est tirée au cordeau. Voisine du Tanjaour, elle pourroit devenir le grenier de l'Inde : plusieurs Aldées considérables en dépendent & lui paient tribut ; en un mot, cet établissement français, dont les limites s'étendent jusqu'à la rivière de Naour, est le seul qui couvre ses dépenses.

La population en augmentera dans la ſuite, parce qu'il eſt très-sûr que les Négocians & les Banians de Naour ſe mettront de préférence à l'abri de nos forts, où ils jouiront de la liberté du commerce & de l'aſſurance de leur fortune. Il ſeroit facile de creuſer un port dans la rivière & de conduire ſes eaux juſqu'aux murs de la ville. Dans les Aldées voiſines, on fabrique des toiles inférieures à celles du Nord, des mouchoirs, des guingans & de groſſes chittes, que les Hollandais viennent enlever pour les porter à la côte de l'Eſt.

Madras, ou fort Saint-George, eſt très-bien fortifié; ce n'eſt qu'avec des forces majeures qu'on pourroit venir à bout de s'en rendre maître. Il n'en eſt pas de même de *Goudelour* : cette place eſt hors d'état de ſoutenir une attaque; ſes portes ne ſont défendues par aucun ouvrage; ſes murs bâtis en briques & ſans foſſés, offrent une vaſte enceinte, où l'on ne voit que quelques baſtions abſolument dépourvus de canon.

Négapatnam eſt la capitale des Hollandais. Cette ville eſt fort grande : privée de foſſés comme Goudelour, elle n'eſt entourée que d'un mauvais mur; les bords de la mer ſont o verts. La citadelle eſt dans le Sud ; quoique petite, elle paroît forte; mais elle eſt trop près de la ville. Toutes les marchandiſes que la Compagnie fait fabriquer dans l'Inde, ſe rendent dans cette place ; c'eſt de-là que les vaiſſeaux chargés partent pour leur deſtination. Elle eſt arroſée par une rivière très-agréable ; les bâtimens de deux à trois cents tonneaux peuvent y entrer & s'y trouvent à l'abri dans tous les tems; ſes eaux ont la propriété de pétrifier les crabes ; on en voit ſouvent qui ont ſubi cette transformation ; mais il eſt difficile de s'en procurer d'entiers. Les habitans les ramaſſent & s'en ſervent en Médecine : pulvériſés & mis dans une boiſſon quelconque, ils leur attribuent le pouvoir de guérir de la pierre; ils prétendent auſſi qu'ils clarifient & rafraîchiſſent l'eau, quand on les y laiſſe ſéjourner.

Le jardin de la Compagnie eſt hors de la ville : on y voit une tour quarrée qui tombe en ruines, & qui devoit être extrêmement haute ; elle conſerve encore le nom de *Pagode de Chine*, parce qu'elle fut bâtie par les Chinois, lorſqu'ils faiſoient eux-mêmes le commerce de l'Inde.

Sadras eſt renommé par ſes guingans, ſes toiles peintes ; & *Paliacate* par ſes mouchoirs.

La plupart des villes de l'intérieur ne ſont que des ruines éparſes ; rien ne retrace l'antique célébrité de ſes habitans. A côté des temples, ces vaſtes monumens de la magnificence religieuſe, on ne voit que des maſures & des chaumières qui ſervent d'aſyle au riche comme au pauvre.

L'Inde ne rentrera jamais dans ſon premier état ; les guerres l'ont dépeuplée, les étrangers en ont emporté les richeſſes : celui qui poſſéde encore quelque argent, le porte dans les bois ou l'enſevelit dans la terre, pour le dérober aux mains avides de l'uſurpateur ;

& ce malheureux peuple n'a que le ſouvenir d'avoir été libre & riche en même tems.

Les fortunes ſont employées à bâtir des *Chauderies* (*a*) ſur les chemins pour la commodité des voyageurs, qui y trouvent un abri contre les injures de l'air. Les Indiens regardent cette action comme très-agréable aux Dieux. Ces chauderies ſont d'une conſtruction gothique; dans la plupart on n'y emploie pas un morceau de bois : elles ſont compoſées pour l'ordinaire d'un grand appartement, quelquefois diviſé en deux, ſans portes ni fenêtres; mais entiérement ouvert du côté du Sud, il règne tout autour une galerie voûtée; à côté de l'édifice, qui eſt toujours placé auprès d'un bois, on voit conſtamment un étang & un pagotin dédié à *Polléar*, afin que le voyageur puiſſe faire ſes ablutions & ſes prières avant de ſe

(*a*) Les chauderies ſont dans l'Inde ce que les caravanſéras ſont en Perſe : elles ſont fort multipliées.

mettre en route. Dans quelques-unes même on pouſſe l'hoſpitalité juſqu'à lui donner du *Cange* (*a*) pour ſe rafraîchir.

Dans les villages éloignés des villes européennes & du ſéjour des Nababs, le peuple conſerve encore un reſte de l'antique ſimplicité. Le Chef eſt regardé comme le père de tous ; on n'eſt point obligé de lui faire la cour ; il n'eſt diſtingué des autres, que parce qu'il termine les différends. Des terres communes, dont les revenus ſont deſtinés aux dépenſes de l'Aldée, fourniſſent au paiement des ouvriers publics, de même qu'à l'entretien des pauvres & des comédiens qui paſſent. Le laboureur qui a briſé ſa charrue, n'a qu'à fournir les matériaux néceſſaires, & le forgeron la raccommode ſans qu'il lui en coûte rien. Quand le Roi de France ſe chargea de l'adminiſtration de l'Inde, l'Intendant de Pondichéry voulut abolir cet

(*a*) Eau de riz.

uſage pour que la ferme des terres montât plus haut ; mais il n'en put jamais venir à bout.

Les vents du Nord commencent à ſouffler à la côte de Coromandel dans le mois de Septembre ; le mois d'Octobre eſt ordinairement pluvieux : celui de Décembre ramène les vents de Nord-eſt, dont la violence enfle la mer, & rend la *barre* très-mauvaiſe. Ceux de Sud commencent à reparoître au mois d'Avril ; enfin ceux de terre règnent dans les mois de Mai & de Juin, & ſont toujours chargés de *grains* & d'orages qui viennent des Gates. Sur le ſoir, la briſe du large rafraîchit l'atmoſphère : par un effet ſingulier, l'eau eſt auſſi froide que la glace pendant les vents de terre, qui ſont d'une chaleur inſupportable, tandis qu'elle eſt preſque tiéde quand la fraîcheur du large ſe fait ſentir.

La chaîne de montagnes qui paſſe par *Gingi*, de même que les pétrifications qu'on y trouve, atteſtent que cette partie du globe

a essuyé de grandes révolutions. Celles de Trévicarré, Aldée à sept lieues de Pondichéry, ne méritent pas moins l'attention de l'Observateur : les montagnes ne sont pas absolument hautes, & sont formées d'un mélange de quartz de feld-spath décomposé, & de matières ferrugineuses. Les eaux ont creusé plusieurs grottes très-profondes dans le bas. Les Indiens en ont facilité la formation en pratiquant des colonnes d'espace en espace; elles leurs servent aujourd'hui de Pagodes. Il est bien singulier qu'on trouve des arbres très-gros, pétrifiés à l'air libre sur ces montagnes arides, où jamais un brin d'herbe n'a pu prendre *racine*, tant elles sont dépourvues de terre. La plupart de ces arbres sont venus en travers le long des ravines; ce mélange décomposé de quartz & de feld-spath, accumulé sur les deux extrémités, s'est durci au point de ne plus former qu'une même masse de pierre avec les bouts de l'arbre; le milieu, suspendu en l'air, sert de pont pour traverser les

ravines. Ce phénomène semble annoncer que la terre couvroit autrefois ces montagnes & les vivifioit par la végétation. Un bouleversement terrible les dépouilla de cette parure, & ne respecta que les rochers arides qui s'opposèrent à ses efforts. Devenues stériles par cette catastrophe, elles ne se sont plus couronnées de verdure; les arbres qui les décoroient, privés de l'élément qui leur donnoit la vie, se desséchèrent : mais la nature les a conservés pour nous offrir des monumens de cette grande époque.

Les montagnes de Gingi ne sont pas moins remarquables : elles sont composées d'une chaîne de gros rochers détachés, presque ronds & posés les uns sur les autres; ils semblent avoir été arrangés par la main des hommes; l'herbe & quelques petits arbrisseaux n'y croissent que dans des trous où le vent a déposé de la terre. Ces montagnes sont encore renommées par les forts qui les commandent : il n'y a pas long-tems qu'ils appartenoient à la France; mais elle fut forcée

de les abandonner dans la dernière guerre.

Les habitans de la côte de Coromandel sont appellés *Tamouls ;* les Européens les nomment improprement *Malabars :* ils sont noirs, assez grands & bien faits, mais mous, lâches & efféminés ; les Mogols les tiennent assujétis avec une facilité qui prouve leur peu de courage.

L'humeur de ces Peuples est portée à la joie & à la gaieté : ils aiment les jeux, la danse, les spectacles & la musique. Il n'est point de Nation plus sobre ; du riz cuit à l'eau, des herbages, des légumes, du laitage & quelques fruits ; voilà sa nourriture ordinaire. Les Tamouls ne font que deux repas par jour ; ce qu'on peut appeller leur déjeûné, n'est autre chose que de l'eau de riz ou du riz fort clair, gardé de la veille. Il y a cependant des Castes qui mangent du poisson & du mouton, mais elles n'en font pas leur nourriture habituelle ; ce n'est que dans les festins qu'ils s'écartent de la loi générale de s'abstenir de tout ce qui a reçu vie. Les

Parias ſeuls, réputés infâmes, mangent du bœuf, de la vache ou du buffle : c'eſt une abomination qu'on regarde comme le plus grand des crimes; quiconque s'en rend coupable, eſt déchu de ſa Caſte.

Les Indiens ont en horreur toute liqueur ou boiſſon forte, capable d'enivrer; il n'y a que les Caſtes les plus viles qui en boivent; & ſi les autres en font uſage, c'eſt dans le plus grand ſecret : ces Peuples déteſtent l'ivrognerie, à cauſe de l'état honteux où elle réduit ceux qui s'y livrent (*a*). Leurs feſtins reſpirent la frugalité, la tempérance & la ſimplicité des hommes du premier âge: du biſcuit au lait ſaupoudré de ſucre, & des gâteaux cuits dans le beurre ou dans l'huile, ſont pour eux des mets délicieux : le plus ſouvent ils ne boivent que de l'eau pure; mais

(*a*) *Strabon* témoigne que de tout tems l'averſion des Indiens pour l'ivrognerie a été ſi grande, qu'une femme trouvant un Roi dans l'ivreſſe pouvoit le tuer, & que, pour récompenſe, celui qui ſuccédoit à la couronne étoit obligé de l'épouſer.

mais lorſqu'ils veulent ſe régaler, ils compoſent une boiſſon faite avec du poivre, du tamarin & des oignons, qu'ils avalent à longs traits. Des feuilles d'arbres artiſtement couſues avec des brins d'herbes, leur ſervent de plats & d'aſſiettes. Leur coutume eſt de manger en ſilence, couchés ſur des nattes de palmiers ou ſur quelque morceau de toile, en obſervant de ne pas toucher de leur ſalive les alimens qu'ils portent à la bouche; ce qui produiroit une ſouillure dont ils ont une horreur inexprimable.

Les habits des Indiens ſont faits pour le pays qu'ils habitent: ils conſiſtent en une piéce de toile dont ils ſe ceignent les reins, & qui les couvre juſqu'aux genoux. Une autre piéce de ſept à huit coudées de long, leur entoure le corps en différentes manières, ſans avoir rien de déterminé: un linge fin comme de la mouſſeline leur enveloppe la tête: un grand nombre, ſur-tout les habitans de la Côte, portent une grande culotte ou caleçon très-large qui deſcend preſque à la

cheville, & une longue robe (à la Mauresque) de toile blanche qui ſe croiſe ſur la poitrine : les riches la portent ſouvent en mouſſeline, & quelquefois brodée à fleurs d'or. Une écharpe la retient & la ſerre ſur les hanches ; ils ont la tête couverte d'une *toque*, eſpéce de turban : cette parure, qui eſt contre l'ancien uſage, ne s'eſt introduite que depuis la conquête des Mogols ; mais les Indiens ſont aiſément diſtingués des Mogols, parce que les robes des premiers ſe croiſent ſur la poitrine du côté gauche, tandis qu'elle ſe croiſe du côté droit dans l'habillement des Mogols.

La plupart vont nuds pieds ; pluſieurs portent des ſandales ; d'autres des pantoufles de maroquin de différentes couleurs, ou d'étoffes brodées en or & en argent, terminées par une pointe longue & recourbée. Leurs oreilles ſont extrêmement alongées par les énormes boucles d'or dont ils les décorent ; ces boucles ſont de forme ovale, & ornées dans le milieu d'une perle ou d'un diamant.

Quelquefois leur habillement eſt encore plus ſimple; il n'eſt pas rare de voir des Indiens dont tout le vêtement n'eſt qu'un morceau de toile qui ſert à cacher les parties naturelles.

Leurs femmes ſont preſque toutes de petite taille, communément laides, mal-propres & dégoûtantes, excepté celles de quelques Caſtes, dont le viſage eſt moins déſagréable, & qui ne ſont pas auſſi ennemies de la propreté : les maris ne leur permettent pas de manger avec eux; ce ſont d'honnêtes eſclaves, pour leſquelles ils ont cependant des attentions. L'uſage commun & général eſt de n'en avoir qu'une; mais dans certaines Caſtes on en a pluſieurs, & la polygamie n'eſt pas rare chez les *Rajas*, qui ne ſe gênent point à cet égard.

Une ſimple piéce de toile, qu'on appelle *pagne*, fait l'habillement des femmes, en les couvrant par deux ou trois tours depuis la ceinture juſqu'aux pieds; un bout de cette même toile, après avoir paſſé ſur les épaules

& ſur la tête, vient tomber ſur la gorge; mais ſouvent elles vont nues depuis la ceinture juſqu'à la tête. A la côte d'Orixa, elles portent de plus un petit corſet dont les manches n'excédent pas le coude; il s'attache par derrière & prend le contour de la gorge, de manière qu'il la ſoutient ſans la gêner; le reſte du corps eſt nud depuis le deſſous de la gorge juſqu'au nombril. Quelques-unes portent des pagnes en toile peinte, & les plus riches en étoffes faites avec la laine des moutons du Tibet; ces étoffes, qu'on appelle *Challes*, ſurpaſſent nos plus belles ſoieries en fineſſe: il y en a qui valent juſqu'à mille livres de notre monnoie.

La plupart des femmes portent à chaque bras, de même qu'au-deſſus de la cheville du pied, dix à douze anneaux d'or, d'argent, d'ivoire ou de corail: ils jouent ſur la jambe, & font, quand elles marchent, un bruit qui leur plaît beaucoup; leurs doigts des mains & des pieds ſont pour l'ordinaire garnis de groſſes bagues; elles teignent

en rouge avec l'infusion des feuilles de *Mindi* la paume de la main, & la pante des pieds; elles teignent aussi en noir le tour des yeux, pour leur donner plus de vivacité. Dans certaines Castes, elles se frottent le corps & le visage avec du safran; des colliers d'or & d'argent leur pendent sur l'estomac; leurs oreilles sont percées en plusieurs endroits & remplies de joyaux; enfin elles poussent l'amour* de ces riches bagatelles au point d'en attacher aux narines. Elles oignent leurs cheveux d'huile de coco; quelques-unes les portent en tresse, d'autres en forment derrière la tête plusieurs contours fixés par des aiguilles d'or ou d'argent, à la manière des Chinois.

Les veuves quittent leurs joyaux, & ne portent qu'une seule toile blanche qui fait le tour du corps, & dont l'un des bouts passant de droite à gauche, leur couvre le sein & revient sur l'épaule droite, après avoir passé sur la tête.

Cette manière de s'habiller doit nécessai-

rement produire des déréglemens, qui ſont d'ailleurs très-communs chez des Peuples mous & efféminés : ils ſont de plus accoutumés dès leur enfance à mépriſer la décence & la pudeur; car les enfans de l'un & de l'autre ſexe ne portent aucune eſpéce d'habillemens juſqu'à l'âge de puberté.

Dans le tems de l'infirmité ordinaire à leur ſexe, les femmes ſont obligées de vivre quatre ou cinq jours ſéparées de la ſociété, comme impures & ſouillées : tout ce qu'elles touchent dans cet état, eſt regardé de même; c'eſt une obligation légale pour elles de ſe purifier par des bains & des breuvages.

Les maiſons des Indiens n'ont rien de la grandeur orientale : bornées à un ſeul étage, elles ſont preſque toutes bâties de terre ou de briques, recouvertes de chaux; elles n'ont point de fenêtres, ou du moins n'en ont que de très-petites : la porte eſt toujours étroite & baſſe. On met ſur le devant une petite galerie appellée *Varangue*, & formée par le toît, qui déborde le mur; on l'étaie de

plusieurs colonnes de bois mince, d'une grosseur égale dans toute leur longueur, pour l'ordinaire sans ornemens, & portées sur un banc de terre battue qu'on recouvre de chaux. L'intérieur est presque toujours de forme quarrée; dans le milieu on trouve une cour, autour de laquelle règne une galerie pareille à celle qui domine sur la rue.

Les Bramés & les gens pieux enduisent le pavé de bouze de vache, & quelquefois même les murs; quoiqu'ils ne le fassent que par esprit de religion, ils en tirent l'avantage d'éloigner les insectes, qui sont en grande quantité dans l'Inde, & qu'on chasse par ce moyen. Les pratiques de religion n'ont-elles donc eu pour fondement chez tous les Peuples que des préservatifs contre les maux physiques?

Les meubles sont aussi simples que les maisons: ils consistent en une natte ou un tapis étendu par terre, une ou deux figures ou tableaux des Dieux & quelques vases de terre entassés les uns sur les autres, dont

ils ſe ſervent pour renfermer les inſtrumens du ménage. Cependant à la Côte, le commerce leur donne l'aiſance d'avoir des maiſons plus grandes & plus propres, recouvertes en argamaſſe, eſpéce de ſtuc ſur lequel l'eau ne peut mordre : alors les toîts forment une galerie où ils vont jouir de la fraîcheur du ſoir ; mais ce n'eſt que dans les Colonies européennes où ils peuvent en jouir ſans craindre la tyrannie du Gouvernement.

A l'exception de quelques carroſſes venus d'Europe, on ne voit dans l'Inde d'autre voiture que le *Gari* & le *Palanquin* ; le premier eſt une eſpéce de belvéder, garni tout autour de rideaux, porté ſur un petit chariot à deux roues, & traîné par des bœufs à loupe (*a*). Ces animaux ſuivent un cheval au galop, & font juſqu'à vingt lieues par jour : quand ils ſont jeunes, on leur plie les cornes pour les rendre uniformes, & leur

(*a*) C'eſt le *Biſon* blanc de M. de Buffon.

donner un contour agréable ; on les garnit de cercles d'or : on peint auſſi de diverſes couleurs les jambes & la poitrine de l'animal juſqu'à la moitié du corps.

Le palanquin eſt une voiture aſſez commode & très-douce ; c'eſt une eſpéce de petit lit recouvert d'un *tandelet*, & garni d'un matelas & de couſſins plus ou moins précieux ; il eſt traverſé par un bambou (*a*) arqué

(*a*) « Le bambou eſt une eſpéce de roſeau, qui pouſſe » une multitude de rameaux, d'un bois noueux, très-dur & » creux en-dedans, recouvert d'un enduit qui reſſemble au » plus beau vernis. Il eſt verd, tant que l'arbre eſt ſur pied, » & blanchit en ſéchant. Ses feuilles ſont rares, étroites, & » de la longueur de trois à quatre pouces. Lorſque les tiges » ſortent de terre, elles reſſemblent à des aſperges : alors on » les confit au vinaigre. C'eſt un des arbres les plus utiles » que l'Inde ait produit. Il a parfaitement réuſſi dans les Antilles, où il a été porté par les Anglais. Plus le bambou » ſéche, plus il acquiert de conſiſtance & de dureté. Le » rapprochement de ſes nœuds lui donne une force prodigieuſe ; &, quoique plus léger que ne le ſeroit un roſeau » de la même groſſeur, il ſupporte les fardeaux les plus » peſans ſans plier ni ſe rompre. Deux morceaux de bambou » de dix pieds de longueur ſur trois pouces de diamètre, » peuvent porter quinze cents livres ».

dans le milieu, qui tient au palanquin, & ſur les bouts duquel ſe mettent cinq à ſix porteurs qu'on appelle *Boués*. Ces porteurs vont très-vîte, ils font juſqu'à deux lieues par heure, & s'excitent dans leur marche par des chants dont ils répètent enſemble les refrains avec un accord & une juſteſſe ſurprenante.

CHAPITRE III.

De la Côte de Malabar.

LA côte de Malabar eſt ſituée depuis le cap Comorin juſqu'au cap Saint-Jean, au Nord-nord-oueſt; & en remontant du côté de Guzurate, elle court Nord-nord-eſt. Juſqu'à Mahé, la partie du Sud ne forme qu'une plaine couverte de bois. Celle du Nord, plus aride, eſt dominée par les Gates, les plus hautes montagnes de l'Inde, qui s'étendent depuis le cap Comorin juſqu'à cinq cents lieues dans les terres vers Cachemire : elles ſéparent le Malabar du Coromandel. Elles diviſent auſſi les ſaiſons; quand l'hiver eſt d'un côté, l'été règne de l'autre : ce qui prouve l'influence des montagnes ſur les vents.

C'eſt improprement qu'on appelle ce pays *Malabar*; il ſe nomme *Maléalon*, & l'habitant

au ſingulier *Maléatan*, qui fait au plurier *Maléatar*. Les Portugais en firent par corruption le nom de *Malabar*; & dans la ſuite, quand ils abordèrent à la côte de Coromandel, trouvant que le Peuple reſſembloit par la figure, & même un peu par le langage, à celui qu'ils venoient de quitter, ils l'appellèrent auſſi Malabar.

La côte de Malabar eſt diviſée en onze royaumes : le *Travancourt*, dont les états commencent au cap *Comorin*, le royaume de Cochin & de Calicut, le Cartnate, le Cananor, le Kolaſtri, le Canara, la Sonde, le Bonzolo, les Marates & les Mogols (*a*).

(*a*) C'eſt improprement que tous les Hiſtoriens ont donné le nom de *Maures* aux Mogols qui ont conquis toute la preſqu'île de l'Inde en-deçà du Gange. Ce nom leur fut donné par les Portugais, parce qu'ils étoient Mahométans. Ils ſont Tartares. Les Européens appellent même *Maures* tous les habitans qui ne ſont pas Gentils. On a confondu auſſi avec les Mogols la Caſte des Tailleurs. Ces derniers ſont bien Mahométans, comme les Mogols; mais ils n'ont pas la même origine, & deſcendent des Arabes qui ſe ſont alliés avec des femmes du pays.

C'eſt la partie du globe où les révolutions ſe ſuccédent le plus promptement. Avec de la politique & du courage, un brigand donne en peu de tems des loix à toute la côte, mais il ne tarde pas à devenir le tributaire de quelqu'autre audacieux qui marche ſur ſes traces, & ſubit bientôt le même ſort.

Quant aux principaux établiſſemens des Européens ſur cette côte, les Hollandais y poſſédent Cochin, les Français Mahé, les Portugais Goa, les Anglais Bombaye & Talichery : on voit encore pluſieurs villes indiennes où chaque Nation a une Loge, comme à Surate & à Calicut.

Bombaye jouit d'un excellent port, d'autant plus précieux qu'il eſt le ſeul de la côte. La ville eſt bien fortifiée.

Les murs de *Goa* ſont baignés par une rivière conſidérable, mais les vaiſſeaux de guerre n'y peuvent hiverner; *Cochin* eſt dans une ſituation agréable; *Mahé* dans une poſition unique pour être fortifié. Quand M. de la Bourdonnais l'eut conquis, il y bâtit des

forts qui pouvoient nous y faire reſpecter; mais les Anglais s'emparèrent de cette place, & rasèrent les fortifications : nous commencions à les rétablir lorſqu'ils les ont encore détruites dans la guerre préſente.

Le commerce excluſif du poivre le plus eſtimé, que le Roi de Cartnate nous permet dans ſes États, joint à celui qu'on peut faire du *cardamone*, du *ſandal* (*a*), du gingembre & de la canelle, mériteroit qu'on s'occupât de cette place : la rivière eſt agréable & profonde; en creuſant un peu la *barre*, on pourroit y faire un port qui recevroit les vaiſſeaux de cinq & ſix cents tonneaux. L'intérieur du pays eſt bien cultivé; les montagnes ſont taillées en amphithéâtre pour être ſemées de riz. Chaque habitant a ſon quarré de terre bordé d'un mur de ſix pieds de haut & planté de cocotiers, de jacquiers, de mourouq & de houette, ſur leſquels

(*a*) Bois odoriférant, très-précieux & très-recherché des Chinois.

grimpent le poivre & le bétel : rien n'eſt plus agréable que ces habitations. Les champs de riz ſont diviſés en pluſieurs parties de cinquante à ſoixante pieds, & bordés d'une élévation de terre d'un pied & demi de hauteur, aſſez large pour qu'un homme puiſſe y paſſer ; de cette manière, ces quarrés forment autant de réſervoirs qui retiennent les eaux dans les rizières.

Les habitans de la côte de Malabar ſont induſtrieux ſans être artiſtes, & ſont doux par foibleſſe. Tel eſt le caractère que donne la moleſſe.

Le Samorin régnoit autrefois ſur toute la côte, dont il étoit l'Empereur ; les autres Princes & même le Roi des Maldives lui payoient un tribut. Il réſidoit à Calicut, & cette capitale devint bien-tôt l'entrepôt des marchandiſes de l'Inde ; toutes les Nations venoient y commercer, & leur concours rendoit cette ville une des plus floriſſantes de l'Aſie ; mais le Samorin fut détrôné par un uſurpateur, qui ne put conſerver le royaume

à ses descendans, qu'en permettant une cérémonie qui se pratique au couronnement de tous les Empereurs. La famille du Samorin entretient douze jeunes-gens vigoureux, qui, lors de cette époque, se vouent à la mort; ils s'enivrent d'opium & deviennent furieux. Alors ils se présentent pour assassiner le nouveau Roi qui doit paroître en public, monté sur un trône élevé de plusieurs marches. Si l'un des douze pouvoit le tuer, l'ancienne famille du Samorin rentreroit dans ses droits; mais il est environné de douze mille hommes armés, qui massacrent ces fanatiques.

Les habitans sont divisés en *Castes* (*a*) ou tribus; mais les Brames ne sont pas regardés comme de bonne Caste par ceux de la côte de Coromandel. D'après la tradition de leurs livres sacrés, ils prétendent que Vichenou les maudit, lors de son incarnation, sous

(*a*) Du mot portugais *Casta*, qui signifie *lignée*, *génération*, *famille*.

le nom de *Parassourama*, parce qu'ils lui refusèrent l'emplacement d'une cabane, après en avoir reçu des royaumes (*a*); aussi ces Brames ne se marient point, mais ils ont le privilége de jouir de toutes les Naïresses; c'est un avantage que les Portugais, regardés comme de très-grande Caste, obtinrent & conservèrent jusqu'à ce qu'ils se fussent trahis par l'ivrognerie & le libertinage avec toute espéce de femme. Ce droit tient aux usages du pays; une femme peut s'abandonner sans honte à tous les hommes qui ne sont point d'une Caste inférieure à la sienne, parce que les enfans, quoi qu'en dise M. *de Voltaire*, n'appartiennent point à celui qui les a faits, mais au frère de la mère; en naissant ils deviennent les héritiers légitimes de tous ses biens, même de la couronne, s'il est roi.

Les *Nairs* sont les militaires; ils ont aussi le droit de jouir de toutes les femmes de

(*a*) Voyez Liv. II *de la Mythologie des Indiens*.

leur Caste. Leurs armes, qu'ils portent toujours, les distinguent des autres tribus. On les reconnoît encore à leur insolente fierté. Quand ils apperçoivent des *Parias*, ils crient de loin pour les avertir de ne pas se trouver sur leur passage. Si quelqu'un de ces malheureux s'approchoit trop d'un Naïr & le touchoit par mégarde, le Naïr a le droit de le tuer, action qu'ils regardent comme très-innocente, & dont on ne se plaint jamais. Il est vrai que les Parias ont un jour de l'année où les Naïrs qu'ils peuvent toucher deviennent leurs esclaves; mais cela n'arrive jamais, par l'attention que portent ces derniers à se bien cacher ce jour-là (*a*).

(*a*) C'est ainsi qu'à Rome, pendant les Saturnales, les maîtres devenoient les valets de leurs esclaves; coutume qui prouve que si, dans tous les tems, on a violé les loix de la nature, elles n'ont jamais été entiérement méconnues. Attentive à ne pas laisser prescrire ses droits, elle ne cesse de les revendiquer. La philosophie s'arrête avec complaisance sur ces faits isolés, qui portent son empreinte & disposent fortement pour elle.

Les filles ont la gorge nue jusqu'à l'âge de puberté, alors elles la couvrent; mais quand elles passent devant un Européen ou une personne d'une Caste supérieure, elles la dévoilent par honnêteté: les femmes mariées l'ont toujours découverte.

Les habitans vivent misérablement : ils enfouissent tout l'argent qu'ils peuvent amasser, persuadés que plus ils sont riches quand ils meurent, plus ils sont heureux dans l'autre monde.

CHAPITRE IV.

De Surate.

CETTE ville, ſituée à l'entrée du golphe Cambaye ſur la rive Sud du Taphi, fut jadis belle & célébre; mais pluſieurs fois détruite & pluſieurs fois rebâtie, elle n'offre aujourd'hui qu'un amas de maſures, où rien ne retrace les brillantes deſcriptions qu'en ont fait Prévôt, d'Orville & l'Auteur de l'*Hiſtoire philoſophique & politique.* Les grands vaiſſeaux ne peuvent entrer dans la rivière, comme ils l'ont avancé; elle n'offre même qu'un mouillage incommode aux petits bâtimens. Souvent, dans l'impuiſſance d'y manœuvrer, les bateaux ordinaires ſont obligés d'attendre la marée pour en ſortir : quelquefois ceux qui ſont chargés mettent quinze jours pour ſe rendre à bord des vaiſſeaux, qui mouillent à ſept lieues de la ville & à trois de la côte.

S'ils pouvoient mouiller à une lieue de Surate (ce qui demanderoit que cette ville fût placée sur le bord de la mer, à l'entrée de la rivière), il n'est pas douteux que dans peu de tems elle ne devînt la ville la plus peuplée, la plus commerçante & la plus riche de l'univers.

Les Anglais, les Hollandais & les Portugais ont un Comptoir dans cette place. La France y entretenoit un Consul, qui ne put jamais obtenir d'arborer le pavillon français à sa Loge, & qui, dans cette guerre, a été obligé de se retirer. Le Nabab fait sa résidence à une lieue de la ville : tributaire du Mogol, il est esclave des Anglais, qui dirigent toutes ses opérations, & commandent sans paroître souverains. La citadelle leur appartient : ils y placent leur pavillon à côté de celui du Nabab, & leurs troupes gardent l'intérieur, tandis que les siennes occupent le dehors. La ville, autrefois moins peuplée, n'exigeoit qu'une médiocre enceinte : les habitans l'entourèrent d'un mauvais mur de

briques, pour ſe mettre à l'abri des inſultes des Marates; mais quand le commerce y eut attiré de toutes parts les Négocians & les ouvriers, il fallut bâtir des fauxbourgs & les enfermer dans une ſeconde enceinte.

Cet agrandiſſement donne cinq lieues de tour à Surate. Elle contient ſix cents mille habitans : les Anglais gardent la première enceinte, & les troupes du Nabab la ſeconde.

Les hommes de tous les pays & de toutes les religions ont la liberté de s'établir à Surate. On y trouve des Perſans, des Gentils, des Mahométans & des Chrétiens. Les Parſis, ou Guébres, deſcendans des anciens diſciples de Zoroaſtre, qui adorent le feu, y ont un temple, monument de la ſimplicité des mœurs du peuple qui l'a conſtruit. C'eſt une chaumière couverte de paille, qui renferme le feu ſacré, continuellement entretenu par les Prêtres. Vexés par les Tartares, ces Guébres abandonnèrent ſucceſſivement la Perſe, le Koëſtan, Ormus & Diu : pour ſe dérober à leur pourſuite, ils s'embarquèrent

& furent assaillis d'une tempête qui les jetta sur la côte de Guzurate. Quand ils y furent arrivés, leur premier soin fut de remercier Dieu de les avoir sauvés, & d'élever un temple au feu *Behram*. Quoique très-nombreux aujourd'hui, ils semblent ne former qu'une famille.

La classe des Banians a des membres extrêmement riches; mais les révolutions inattendues qui se succédent continuellement, ne leur permettent pas de le paroître.

Surate est renommé par ses *Bayadères*, dont le véritable nom est *Dévédassi* : celui de Bayadères que nous leur donnons, vient du mot *Balladèiras*, qui signifie en Portugais *Danseuses*. Elles se consacrent à honorer les Dieux, qu'elles suivent dans les processions, en dansant & chantant devant leurs images. Un ouvrier destine ordinairement à cet état la plus jeune de ses filles, & l'envoie à la Pagode avant qu'elle soit nubile. On leur donne des maîtres de danse & de musique : les Brames cultivent leur jeunesse, dont ils

dérobent les prémices ; elles finiſſent par devenir femmes publiques. Alors elles forment un corps entre elles, & s'aſſocient avec des muſiciens, pour aller danſer & amuſer ceux qui les font appeller. Elles danſent & chantent au ſon du *tal* (*a*), & du *matalan* (*b*), qui les animent, les mettent en action & réglent leur meſure & leurs pas. Celui qui tient le tal, ſe penche du côté des danſeuſes, & ſemble leur communiquer, par la manière dont il frappe, la paſſion qu'elles mettent dans leurs geſtes & dans leurs poſtures. Le mouvement de leurs yeux, qu'elles ferment à moitié tandis qu'elles penchent négligemment le corps en adouciſſant la voix, an-

---

(*a*) Le *tal* eſt un inſtrument compoſé de deux eſpéces de petits plats, dont l'un eſt d'acier, & l'autre de cuivre. On les fait battre l'un contre l'autre ; ce qui rend un ſon aigre. Les tals qui précèdent la marche des Nababs, ſont de cuivre, & beaucoup plus grands, Voyez *Planche XVI, Figure* 13.

(*b*) Eſpéce de petit tambour, qu'on porte en travers ſur le corps, pour avoir la facilité de frapper avec les mains des deux côtés. Voyez *Pl. XVI, Fig.* 12.

nonce la plus grande volupté. Plusieurs hommes placés derrière, chantent en chœur le refrain de chaque verset. Les Bayadères ont grand soin de se parer quand elles sont appellées ; elles se parfument, se couvrent de bijoux, & mettent des habits tissus d'or & d'argent.

La branche la plus considérable du commerce de Surate est le coton. Cette ville est le dépôt de celui de Daman, de Cambaye & des environs. On en charge plusieurs vaisseaux pour la Chine & le Bengale. Les agates, les pierres précieuses & les perles sont encore un objet essentiel de commerce. On tire des Gates un bois de *tek*, préférable, pour la construction, à celui du Pégû & d'Yanaon. Les vaisseaux construits à Surate durent jusqu'à cent cinquante ans : le bled qu'on récolte dans les environs, est le plus estimé de l'Inde.

CHAPITRE V.

De la Division des Castes.

C'EST à Séſoſtris que les Indiens doivent, à ce qu'on croit, leur état civil & politique. Lorſque ce Roi s'empara de l'Inde, il diviſa le peuple en ſept claſſes, parmi leſquelles les Brachmanes ou Sages tenoient le premier rang. Libres, exempts de travail, ils ne ſervoient perſonne; ils étoient ſeuls chargés de recevoir les offrandes pour les ſacrifices. Le corps de la Nobleſſe formoit la ſeconde, & on ne choiſiſſoit les rois, les miniſtres, les généraux, tous ceux enfin qui gouvernoient ou défendoient l'État, que dans cette claſſe. Les magiſtrats, les laboureurs, les ſoldats & les artiſans formoient les claſſes qui ſuivoient ces deux premières.

Quand les Brames ſe furent élevés ſur la chûte des Brachmanes, ils changèrent les

loix & l'ancien culte, & réduisirent à quatre les sept classes primitives. La leur fut la première, & les mit au-dessus des Rois : c'est cette division qui subsiste encore aujourd'hui.

La première classe comprend donc les Brames, qui sont les ministres de la religion : les *Chatriers*, *Xatriers* ou *Sétréas*, qui sont les *Rajas*, c'est-à-dire, ceux qui descendent des familles royales, composent la seconde. L'obscurité & la fable couvrent l'origine des anciens Rois, dont ils se prétendent issus. La troisiéme classe est composée de *Vassiers*, *Vaniguers* ou *Veinsjas*, qui sont les marchands : la quatriéme est celle des *Choutres* ou *Soudras*; elle renferme tous les Corps de métiers.

L'opinion commune sur l'origine de ces quatre Corps ou Castes, est que les Brames sont sortis de la tête de Brouma : c'est pour cette raison qu'on les regarde comme des hommes privilégiés, à qui cette grande divinité a communiqué son esprit & sa sagesse. On fait naître les Rajas de ses épaules, parce

qu'ils ſoutiennent le poids du gouvernement, & qu'ils portent les armes pour la défenſe de la patrie. Les Vaſſiers doivent leur origine à ſon ventre ; ce qui déſigne l'entretien du corps. Enfin on fait ſortir les Choutres des pieds de ce Dieu, voulant marquer par-là tout ce qu'il y a de pénible dans la vie, parce que leur Caſte eſt compoſée d'artiſans & de mercénaires, qui vaquent aux offices les plus fatigans.

La tribu des Brames ſe ſubdiviſe en trois, & comprend les *Vaïdiguers*, les *Sivebramnals* & les *Strivaichenavals*.

Les Vaïdiguers occupent le premier rang. Ce ſont les *Pandjancarers* (*a*) qui ſont les

(*a*) Ce mot dérive de *Pandjangam*. C'eſt ainſi qu'on appelle un livre aſtronomique, que les Brames du Tanjaour & ceux du temple de *Cangivaron* compoſent tous les ans. On y voit à quelle heure le ſoleil entre dans chaque ſigne du zodiaque, ſes éclipſes, celles de la lune, l'heure du jour à laquelle cette planete entre dans une des vingt-ſept étoiles, qu'ils appellent ſes *maiſons*. On y voit encore le tems où les planetes malfaiſantes paſſent au zénith, & enfin tout ce qui a rapport aux fêtes.

almanachs & tirent les augures : ils font les cérémonies pour les morts, & dirigent les opérations matrimoniales, depuis l'inſtant où l'on demande une fille jusqu'à ce que le mariage ſoit entiérement conclu. Ces Brames ſont tenus de réciter tous les jours les *Vedams*, de faire exactement le *Sandivané* (*a*) matin & ſoir, quand le ſoleil ſe léve & lorſqu'il ſe couche, & de ſe baigner en faiſant cette prière. Chaque jour, ils vont chez les Indiens qui leur font des aumônes, pour leur annoncer les jours heureux ou malheureux. Ils ſont tous de la ſecte de Chiven, & ſe frottent le corps, les bras, les épaules & le front de cendres de bouze de vache.

De grand matin, avant de faire le *ſandivané*, de même qu'à midi, avant leur premier repas, ils mettent ſur leur front deux ou trois lignes de *ſandal* préparé (*b*), qu'ils mêlent

(*a*) Voy. Liv. III, Chap. 6, *des Cérémonies particulières des Indiens.*

(*b*) Cette préparation conſiſte à frotter du *ſandal* avec de l'eau ſur une pierre dure ; ce qui forme une pâte jaune,

avec du ſafran pour le rendre plus jaune. Ils ajoutent dans le milieu une marque ronde, d'un jaune rougeâtre, composé de ſafran mêlé de chaux qui le rougit, & deux ou trois grains de riz entiers. On nomme ce ſigne *Atchadépoton*. Quelquefois ils ne mettent qu'une ligne de ſandal, avec une marque rouge ſang de bœuf dans le milieu: pour lors ils en ajoutent une noire ſous cette dernière, ou bien ils portent, en croiſſant, une ligne de ſafran & de chaux, dans le milieu de laquelle ils mettent une marque noire en forme de larme, & par-deſſous une autre plus petite, ronde & de la même couleur. Ils font ces marques noires avec des charbons provenus des offrandes brûlées devant la figure de Chiven; mais pour l'ordinaire, c'eſt le réſidu de toiles brûlées avec du beurre ſur la montagne de *Tirounamaley*. Les Brames de ce temple en font préſent à

épaiſſe, quoique fluide, dont quelquefois les *Chivéniſtes* ſe peignent auſſi les tempes.

leurs Confrères, de même qu'aux autres Indiens distingués de différentes villes de la côte de Coromandel.

Les Sivebramnals font les cérémonies dans les temples de Chiven, & les colliers de fleurs dont on orne le *Lingam* (*a*). Ils préparent le sandal pour les signes qu'on met à ce dieu, & font cuire les offrandes qui lui sont présentées. Ce sont eux qui par des prières & des cérémonies, font descendre les Dieux dans les temples, & désignent l'endroit où l'on doit les construire. Sectateurs de Chiven, c'est de leur tribu qu'on tire les *Gouroüs*; ils doivent réciter continuellement les Védams, se baigner trois fois par jour, c'est-à-dire, le matin & le soir en faisant le sandivané; de même qu'avant d'aller mettre les signes de sandal au Lingam, ou l'orner de fleurs; ce qui se fait à midi.

(*a*) Le *Lingam* est la représentation des parties naturelles de l'homme & de la femme, réunies. Voy. Liv. II *de la Mythologie des Indiens*.

La même cérémonie se répéte toutes les fois qu'ils veulent toucher à leur Dieu (*a*).

Les Sivebramnals se frottent la poitrine, les épaules, les bras & le front de cendres de bouze de vache. Avant le dîner, ils se mettent sur le front une marque ronde de sandal & de couleur jaune. Quelquefois ils placent au milieu un point noir fait avec le noir de fumée, qu'ils retirent du camphre brûlé devant la figure de Chiven. Comme ils doivent toujours avoir des cendres sur eux, ils en remettent après s'être baignés.

Les Strivaichevanals sont les Brames de Vichenou; ils sont chargés des cérémonies dans ses temples, & ils sont dans leur secte ce que les Sivebramnals sont dans celle de Chiven. C'est de leur tribu que se tirent les Gourous de Vichenou, qu'on appelle *Adjariars* (*b*). Cette tribu se subdivise en deux

(*a*) Les Prêtres des Égyptiens & des Juifs pratiquoient cette même cérémonie avant d'entrer dans leurs temples.

(*b*) Le nom de *Gourou*, quoique collectif, n'est cependant attribué particuliérement qu'aux ministres de Chiven; ceux

autres

autres, dont les opinions ſont différentes ſur la nature de Dieu; l'une ſe nomme *Vadakalers*, & l'autre *Tingalers*; on les diſtingue par le ſigne du front, qui reſſemble à un *upſilon :* celui des Vadakalers deſcend ſur le nez, & ſe termine en pointe; les bords en ſont blancs & la marque du milieu jaune. Le ſigne des Tingalers ſe termine en s'arrondiſſant entre les deux ſourcils; les bords en ſont blancs, & la marque du milieu rouge; il ſe nomme *tirnamon* ou *tirouſſounnam;* nom qui lui vient de ce que l'eſpéce de craie avec laquelle on fait la marque blanche s'appelle *namon* ou *naman;* la marque jaune eſt faite avec du ſafran & de la chaux. La marque blanche repréſente Vichenou, la jaune & la

---

de Vichenou s'appellent *Adjariars.* Le Gourou eſt toujours un Brame qui inſtruit les Indiens de la religion, fait leurs grands ſacrifices, & les initie aux myſtères : c'eſt une eſpéce de charge, qui paſſe de père en fils. Les Indiens ont pour eux le plus grand reſpect : ils ſe précipitent à terre en les abordant, & ne leur parlent que la main ſur la bouche, afin d'empêcher que l'haleine ne ſouille leur corps.

rouge *Latchimi* son épouse. C'est à leur lever & à jeun qu'ils doivent mettre ces signes.

Tous les Brames portent un cordon en écharpe qui va de gauche à droite, placé sur la chair. Il se donne à l'âge de sept à neuf ans avec beaucoup de cérémonies. Ces nouveaux initiés se nomment *Brammassari*, c'est-à-dire, jeunes élèves de la Caste de Brouma, qui étudient les rites, les usages, & tout ce qui concerne l'état sacerdotal. A l'âge de douze ans ils reçoivent le nom de Brames, & on leur confère le pouvoir de faire les fonctions du sacerdoce. Cette dernière cérémonie est toujours suivie du mariage, au moment duquel on leur donne un autre cordon. Dans l'intervalle de ces deux ordinations, les Novices sont obligés de se lever tous les jours de grand matin pour se purifier par le bain & faire la prière ; il faut encore qu'ils emploient la journée à apprendre par cœur des leçons de théologie, & des morceaux tirés des vies de leurs Dieux.

La *Ligne* ou cordon des Brames eſt compoſée d'un nombre déterminé de fils de coton, que l'on obſerve ſcrupuleuſement; elle eſt filée ſans quenouille, par la main des Brames, avec les doigts ſeulement; il faut prendre garde à la qualité du coton, à la manière de le tenir entre les doigts, & au nombre des brins qui doivent entrer dans ſon tiſſu, auquel on fait un nœud, appellé le *nœud de Brouma*, qui eſt un aſſemblage de pluſieurs autres nœuds. La Ligne des Novices n'a que trois brins, compoſés de pluſieurs fils avec un nœud ſeulement; celle qu'on donne à la ſeconde ordination, au moment du mariage, doit avoir ſix brins avec deux nœuds; & à meſure que les Brames ont des enfans, on augmente le nombre des fils & des nœuds, juſqu'au point marqué par les Védams.

La cérémonie de conférer la ligne à un enfant Brame ſe fait avec beaucoup d'appareil; on raſſemble tous les parens & les amis de la famille ſous une tente ou *pendal*,

dreſſée dans la cour de la maiſon paternelle : on commence la fête par ſe frotter d'huile & ſe purifier ; les *homans* ou ſacrifices ſe répètent juſqu'à cent huit fois ; on les croiroit manqués, ſi le feu ſacré qu'on entretient, venoit à s'éteindre. On diſtribue du *bétel* (*a*) & on attache enſuite au bras de l'enfant un préſervatif ou taliſman, qui eſt un petit joyau ſur lequel ſont tracés quelques caractères myſtérieux : tel eſt le cérémonial du premier jour. Le lendemain, le Brammaſſari ou Novice ſe purifie de grand matin par le bain ; les Brames ſe raſſemblent ſous la tente préparée, & après avoir répété les

(*a*) Le *Bétel* eſt la feuille d'une plante du genre du poivre : on la place au pied d'un arbre, ſur lequel elle grimpe ; ſa feuille reſſemble à celle du poivrier. On la prépare avec de la noix d'*Aréque* & un peu de chaux brûlée, faite de coquillages. Les Indiens en mâchent ſans ceſſe, mais ne l'avalent point : leur palais ſe trouve agréablement flatté du jus qu'ils en expriment. Le bétel fait beaucoup ſaliver, conſerve les dents & rend l'haleine agréable. C'eſt un uſage général dans toutes les cérémonies & les viſites, de préſenter le bétel.

mêmes sacrifices que le jour précédent ; le père lui coupe, dans cinq endroits différens, quelque peu de cheveux avec un rasoir, qu'il a eu soin de purifier par une aspersion d'eau lustrale ; il mêle ces cheveux avec du riz cuit, que la mère tient dans les mains ; alors le barbier rase le jeune Brame, & il lui laisse cinq toupets de cheveux aux endroits marqués par le père : le Candidat ayant été souillé par la main du barbier, se purifie en se lavant aussi-tôt qu'il est rasé. Le sacrifice du riz brûlé & les libations se répétent. On frotte ensuite le Brammassari de sandal, & on lui marque le front du signe caractéristique de sa secte ; le petit linge qui doit couvrir sa nudité se place mystérieusement. On attache à sa Ligne, qui fait le principal objet de la fête, un petit morceau de peau de cerf. Des femmes, en faisant le tour de la tente, présentent ce cordon dans un bassin aux Brames de l'assemblée, afin qu'ils le bénissent, en le touchant de la main ; après ce cérémonial, l'Officiant le met au col

du Novice, & il lui donne ſa bénédiction : ils ſe mettent enſuite ſous un voile, & le Miniſtre lui apprend un mot de deux ou trois ſyllabes, qui ne doit être entendu de perſonne. Le jeune Brame reçoit enſuite des inſtructions relatives à ſon miniſtère, & on frotte ſa Ligne de ſafran ; enfin, la dernière cérémonie eſt de tirer l'*œillade* au Brammaſſari.

Pluſieurs Caſtes de la tribu des Choutres, tels que les *Chétis* & les *Cométis*, les Charpentiers, les Forgerons, les Orfévres, & d'autres Caſtes, ont auſſi le droit de porter la Ligne. C'eſt une preuve qu'elle n'eſt pas une marque de diſtinction du ſacerdoce : cependant les Brames ne la leur ſouffrent que parce qu'ils diſent que *c'eſt un beau harnois à un âne*. Les cérémonies qu'on obſerve en la conférant, varient ſelon la différence des Caſtes ; mais parmi les Brames, elles ſe font avec plus de pompe & d'oſtentation (*a*).

(*a*) Des Miſſionnaires ont cru devoir auſſi porter la Ligne,

Les Brames vont presque tous la tête nue; ils se rasent les cheveux, à l'exception d'un petit toupet qu'ils laissent derrière la tête, & qu'on nomme *condoubi*, à-peu-près semblable au *pensé* des Chinois; il pend par derrière avec un nœud, ce qui distingue particulièrement les Brames des autres Castes. Leur habillement est une pagne ou toile qui leur fait le tour du corps au-dessus des hanches, se relève entre les cuisses, & tombe devant par un de ses bouts.

Les Brames Vaïdiguers, Sivebramnals & Strivaïchenavals peuvent se marier; mais ils

---

& ne pas la faire quitter à ceux de leurs Néophytes qui l'avoient reçue selon le rit de leur Caste, afin de ne pas les éloigner, par la privation d'une marque d'honneur à laquelle ils les voyoient fortement attachés. Mais le Concile de *Goa* condamna cette mitigation : l'affaire fut portée au tribunal du Saint Siége; *Grégoire XV* qui l'occupoit, donna une Bulle par laquelle il permit de porter la Ligne dans les Indes, afin d'y propager les conversions; mais sous la restriction que les Néophytes abandonneroient celles qu'ils tenoient de la main des Brames, pour en recevoir une bénite par les Missionnaires selon le rit de l'Église.

ne doivent vivre que d'aumônes, & s'abſtenir, ainſi que les Prêtres égyptiens, de tout ce qui a vie. Il leur eſt défendu d'aſſiſter aux enterremens; & ils ne peuvent entrer dans une maiſon où ſe trouve un cadavre que dix jours après qu'on l'en a retiré. Ils ont ſecoué aujourd'hui ces préjugés, ſuivent les funérailles, & vont conſoler les parens dans les maiſons des morts, afin d'en obtenir quelques aumônes.

Trois autres tribus ſe diſent Brames; mais les premiers ne veulent pas les reconnoître pour tels. Les autres Indiens les regardent comme baſſes Caſtes de Brames; elles comprennent les *Tatouvadiels*, les *Goutcheliers* & les *Moratia-papars*.

Les Tatouvadiels, ſectateurs de Vichenou, ſe frottent de ſandal & portent au front une Ligne noire perpendiculaire, avec une marque ronde de couleur rouge qu'ils mettent dans le milieu.

Les Goutcheliers peuvent être des deux ſectes: quand ils ſont de celle de Chiven,

ils portent les mêmes ſignes que les Sivebramnals, & les mêmes que les Tatouvadiels, s'ils ſont de la ſecte de Vichenou.

Les Moratia-papars, quoique formant entr'eux une tribu différente, ne ſont point diſtingués des Goutchefiers.

Ces trois dernières tribus ne ſont obligées à aucune cérémonie, ne ſervent point dans les temples, & ne vivent pas d'aumônes comme les autres Brames. Ils ſe mettent au ſervice de ceux qui veulent les payer, prennent de l'emploi chez les Mogols, & même chez les Européens; leur habit ne différe pas de celui des autres habitans.

Les Brames, comme ſe prétendant ſortis de la tête de Brouma, ſe ſont arrogés, à l'excluſion de toutes les autres Caſtes, les fonctions du ſacerdoce (*a*) : ils ſont les

(*a*) Parmi les Juifs, le Sacerdoce appartenoit à la ſeule tribu de Lévi : il falloit y être né pour devenir Lévite ou Prêtre. Il faut de même, chez les Indiens, être né Brame pour prétendre aux honneurs du Sacerdoce. Le mérite, les ſervices, rien n'y peut faire admettre un ſujet qui ne ſeroit pas né dans cette Caſte.

gardiens & les interprêtes des livres de la loi; le droit d'instruire & d'enseigner leur appartient, & ils sont juges de tous les différends; ils persuadent au peuple qu'ils tiennent toutes ces prérogatives de Dieu même; & d'après ces idées, qu'ils ont soin d'inculquer, on les regarde comme des hommes célestes (*a*).

Quoique leur Caste soit dépositaire du sacerdoce, tous cependant n'en exercent pas les fonctions dans les Pagodes; le nombre en seroit trop grand : plusieurs font leurs sacrifices & leurs cérémonies dans leurs propres maisons avec leur habillement ordinaire; ce n'est que dans certaines occasions qu'on en convoque une multitude dans les temples : quelques-uns gagnent leur vie

---

(*a*) Chaque Peuple a ses Brames : ils sont regardés chez tous comme des hommes Saints & des Illuminés, qui parlent à la Divinité, la représentent sur la terre, & disposent du ciel en son nom. Tels étoient les Philosophes chez les Grecs, les Mages parmi les Perses, les Caldéens chez les Assyriens, les Druides parmi les Gaulois, & les Tuditanes chez les Espagnols, &c.

à dire la bonne aventure; d'autres vivent en Cénobites dans des Monaſtères, que des Princes & des gens riches leur ont fait bâtir par dévotion : une ou deux familles ſeulement ſont réſervées pour le ſervice des Pagodes; elles ſont rentées & vivent fort à leur aiſe. Les mets qu'on préſente aux idoles leur fourniſſent une abondante nourriture. La vénération qu'on a pour leur perſonne & leur caractère eſt ſi grande, que les Princes & les particuliers opulens donnent tous les jours ou un certain nombre de jours dans l'année, à manger à vingt, trente, cinquante & même cent Brames. Ces Prêtres leur perſuadent que l'œuvre la plus méritoire, eſt de leur faire des largeſſes, de leur bâtir des monaſtères, & de les reſpecter comme des Dieux.

Ces idées prennent aiſément dans l'eſprit d'un peuple crédule & ſuperſtitieux; de-là vient l'uſage de leur faire préſent en certaines occaſions de dix ſortes de choſes, ce qu'on appelle les *dix dons;* cette offrande

ſe pratique ſur-tout à la mort des gens riches; alors on leur donne une ou pluſieurs vaches, quelques piéces de terre, du beurre, de la toile, du ſucre, du ſel, des vaſes de métal, quelques monnoies d'or, & enfin des denrées pour leur nourriture.

Leur perſonne eſt ſi ſacrée, qu'ils ne peuvent être punis de mort pour quelque crime que ce puiſſe être. Si quelqu'un d'eux l'a méritée, on lui créve les yeux; mais on le laiſſe vivre. Tuer un Brame eſt un des cinq grands péchés preſque irrémiſſibles, & les Védams ordonnent à quiconque ſeroit coupable d'un pareil meurtre, de faire un pélérinage de douze ans en demandant l'aumône, ayant à la main le crâne du Brame, dans lequel il eſt obligé de manger & de boire tout ce qu'on lui donne; ce tems expiré, il doit encore faire beaucoup d'aumônes, & bâtir un temple au Dieu de la ſecte du Brame qu'il a tué (*a*).

(*a*) Les Juifs avoient une coutume à-peu-près ſemblable.

Les peines qu'ils infligent à leurs femmes surprises en adultère, est de les renfermer entre quatre murailles ; mais s'ils les aiment, ils leur pardonnent, & la faute est oubliée. Cette réconciliation donne lieu à un grand festin auquel beaucoup de Brames & de Bramines sont invités, & la coupable les sert à table. François Caron, dans son *Histoire indienne*, rapporte qu'un Brame ayant trouvé sa femme couchée avec un autre, la lia & tua l'adultère. Le lendemain il invita tous ses parens & ceux de sa femme à un festin ; quand on fut à table, & au moment où on commençoit à se réjouir, le mari sortit pour aller couper au mort les parties de la gé-

---

Un meurtrier étoit banni pour trois ans, & condamné à parcourir toutes les villes de sa Nation, en criant par les rues qu'il étoit un homicide. Pendant ce tems, il ne pouvoit ni manger de la viande, ni boire du vin. Obligé de laisser croître ses cheveux & sa barbe, sans se laver, il ne lui étoit permis de se couvrir la tête qu'une fois par mois. Le bras avec lequel il avoit commis le meurtre, étoit attaché par une chaîne à son col ; c'est ainsi qu'il expioit son crime.

nération, qu'il mit dans une boëte ornée de fleurs ; après quoi déliant sa femme, & la couvrant d'un suaire, il lui ordonna d'aller porter la boëte aux convives. La malheureuse obéit, & vint se jetter demi-morte aux genoux de l'assemblée ; à l'ouverture de la boëte elle s'évanouit, & le mari lui coupa la tête (*a*).

Revenons à la division des Castes. La seconde tribu composée de *Chatriers* ou *Rajas*, & des Militaires se subdivise en trois, & comprend les *Bondilliers*, les *Rajapoutrers*, & les *Maratiers* : tous les membres de cette tribu ne peuvent prendre que le métier des armes ; ceux qui ne sont pas Rois servent en qualité de soldats. Les Rajas, avant la conquête des Mogols, étoient maîtres du Gouvernement : ils conservent encore quelques petites Souverainetés dans

(*a*) Les Romains avoient aussi le pouvoir de tuer leurs femmes surprises en adultère. Dans le Japon, il n'est pas seulement permis aux maris de les tuer, mais, en leur absence, tous les parens, & même les domestiques peuvent le faire.

les montagnes. La Caſte des Bondilliers eſt preſque éteinte ; on n'en connoît plus qu'une famille à la côte de Coromandel ; c'eſt celle des derniers rois de Gingi. Cette tribu peut être indifféremment de la ſecte de Chiven ou de Vichenou. Ils ne peuvent lire les Védams ; mais ils ont la prérogative d'en entendre la lecture.

La troiſiéme tribu, c'eſt-à-dire celle des Marchands, appellés *Vaſſiers*, eſt preſque éteinte ; il n'en reſte plus que quelques familles dans le royaume de Rameſſourin ; elle n'eſt pas la même que celle des Marchands qui trafiquent aujourd'hui dans toute l'Inde ſous le nom de Chétis & de Cométis.

La tribu des *Choutres*, qui forme la quatriéme, eſt la plus nombreuſe ; elle ſe diviſe en *main droïte* & en *main gauche*.

La *main droite* comprend 1°. les *Vélagers*, qui ſe ſubdiviſent en *Chogia-vélagers*, *Carécatou-vélagers*, *Niroupouchi-vélagers*, & *Doulouva-vélagers*, connus auſſi ſous le nom d'*Aguamoudiers*, que les Européens appellent

Dobachis, nom qui ſignifie *ſerviteurs.* Les Laboureurs occupent le premier rang chez les Vélagers, les autres prennent de l'emploi par-tout où ils en trouvent. 2°. Les *Carayers*, Caſte *talinga* : ce ſont les marchands de *manille de verre.* 3°. Les *Camouvars*, Caſte talinga, qui différe peu de la précédente ; ils font le même commerce. 4°. Les *Coiladiers*, Caſte talinga. 5°. Les *Cométis* ou Marchands; ils étoient autrefois de la main gauche, & ne formoient qu'une claſſe avec les Chétis ; mais depuis qu'ils ont prié les Choutres de la main droite de les recevoir comme leurs enfans, ils ſont entrés dans l'autre rang. 6°. Les *Natamadiers.* 7°. Les *Caquilliers* ou Tiſſerands. 8°. Les *Bainiers*, eſpéce de religieux, que l'on appelle *Poutcharis*, qui vivent d'aumônes & ſe tiennent dans les temples de *Mariatale*, Déeſſe de la petite vérole (*a*). 9°. Les *Amaters* ou Barbiers. 10°. Les *Panichévers*, qui ſont les ſerviteurs

---

(*a*) Voy. Liv. III, Chap. 7, *des Religieux Indiens.*

des

des Vélagers, 11°. *Les Vanars* ou Blanchiſſeurs. 12°. Les *Condoumiers* ou Médecins, qui guériſſent les morſures des ſerpens. 13°. Les *Dévédaſſi-quels* ou *Tévadiaquels*, que nous appellons communément *Bayadères*. Ceux qui compoſent ces cinq dernières Caſtes peuvent être de la main droite ou de la main gauche. Ceux qui ſervent les Choutres de la main droite ſont cenſés être dans ce rang, & ne peuvent point ſervir ceux de la main gauche; & ceux de cette main, à leur tour, ne ſervent pas ceux de l'autre.

14°. Les *Parias* forment la dernière Caſte; ils ſont regardés par les autres Indiens comme des gens infâmes, ſouillés, abominables & réprouvés : dans les actes publics & dans la vie civile, on ne daigne pas les mettre au rang des Caſtes. Proſcrits par cet aviliſſement, ils ont leurs habitations dans des quartiers ſéparés. Ce n'eſt point aſſez qu'ils ſoient éloignés des villes, bourgs ou villages communs aux reſtes de la Nation, il

faut encore qu'il y ait une diſtance aſſez conſidérable pour que le vent ne communique pas des influences impures & contagieuſes, qu'on craindroit de leur trop grande proximité.

Leurs maiſons ſont des cahutes où un homme peut à-peine entrer, & elles forment de petits villages qu'on appelle *Paretcheris.* Il leur eſt défendu de puiſer de l'eau dans les puits des autres Caſtes; ils en ont de particuliers aux environs de leurs demeures, autour deſquels ils ſont obligés de mettre des os d'animaux, afin qu'on les reconnoiſſe & qu'on les évite. En général les fonctions des Parias conſiſtent à rendre les ſervices les plus vils & les plus dégoûtans. Quand un Indien d'une autre Caſte permet à quelqu'un d'entre eux de lui parler, cet infortuné eſt obligé de tenir une main devant ſa bouche, afin d'empêcher ſon haleine de ſe porter vers lui; & s'il le rencontre ſur un grand chemin, il faut qu'il ſe détourne pour le laiſſer paſſer. Si quelque Indien, fût-ce

même un Choutre, touche par mégarde un Paria, il eſt obligé d'aller ſe purifier dans le bain. Les Brames ne peuvent les regarder, & les Parias ſont obligés de fuir dès qu'ils en voient. Ils ne ſont d'aucune ſecte : exclus des aſſemblées du peuple, ils ne peuvent jamais entrer dans les temples, & ſont exempts de prier & de faire des offrandes. Le mépris & l'averſion qu'on a pour eux ſont portés ſi loin, qu'on ſe donne bien de garde de manger quelque choſe qu'ils auroient apprêté, ou de boire dans des vaſes dont ils ſe ſeroient ſervis : ils ne peuvent entrer dans la maiſon d'un Indien d'une autre Caſte, ou s'ils ſont chargés de quelque travail dans une maiſon, on pratique une porte qui ne ſert que pour eux ; mais ils doivent paſſer en baiſſant les yeux ; car ſi l'on s'appercevoit qu'ils euſſent regardé dans la cuiſine, on ſeroit obligé d'en briſer tous les uſtenſiles. Un Indien croira faire une bonne œuvre en ſauvant la vie à des inſectes, des ſerpens & autres animaux, tandis

qu'il laissera périr un Paria plutôt que de lui tendre la main pour le retirer d'un précipice, dans la crainte de se souiller en le touchant.

Les Parias servent chez les Vélagers pour cultiver la terre ou panser les chevaux, & chez les Européens en qualité de cuisiniers & de porte-faix. Ils ne sont tenus à aucun régime, mangent du bœuf & boivent des liqueurs spiritueuses. Cet attentat contre un animal sacré, & l'abrutissement où l'ivrognerie plongeoit les coupables, est, selon quelques Écrivains, l'origine de leur infamie : il est plus probable que c'est à la superstition que ces malheureux doivent l'avilissement dans lequel ils vivent; les Indiens n'ont tant de mépris pour eux, que parce qu'ils pensent que quand on fait beaucoup de mal sur la terre, on renaît Paria. Sans doute, lors de la division des Castes, on conserva *la ligne de démarcation* qui, dans tous les pays, sépare le riche du pauvre; la partie la plus indigente fut rejettée à la dernière classe, & condamnée

à n'en jamais ſortir. La misère & l'opprobre y devinrent héréditaires. Cette première injuſtice fut l'ouvrage de la politique; mais dans la ſuite elle fut aggravée par la religion. Pour ſe décharger du crime de l'avoir commiſe, les Indiens y cherchèrent une cauſe ſurnaturelle; le dogme de la tranſmigration des ames leur en facilita les moyens. Il étoit naturel d'imaginer que le coupable ne devoit revivre que pour ſouffrir; & dans ce principe la triſte condition de Paria lui fut aſſignée.

Le nombre des Parias eſt ſi grand, que, s'ils vouloient ſortir de l'opprobre où on les tient, ils ſeroient en état d'opprimer les autres Caſtes; mais ils y ſont abſolument inſenſibles. L'infamie des Parias rejaillit ſur les Européens; ces derniers ſont d'autant plus en horreur, qu'outre leur peu de reſpect pour la vache, dont ils mangent la chair, les Indiens leur reprochent encore de cracher dans les maiſons & même dans les temples, de boire en appliquant le vaſe

83471

aux lévres, de porter les doigts à la bouche, de manière que la salive les souille, &c. Ainsi un Européen est tout ce que les Indiens connoissent de plus méprisable ; ils le nomment *Parangui*, nom qu'ils donnèrent aux Portugais, lorsque ceux-ci abordèrent dans leur pays, & c'est un terme qui marque le souverain mépris qu'ils ont pour toutes les Nations de l'Europe (*a*).

(*a*) Ce mépris qu'ils ont pour les Européens, leur fait regarder la religion chrétienne avec une espéce d'horreur. Les Brames, intéressés à la décrier, s'efforcent de fortifier l'aversion invincible que les Indiens ont pour les Européens. Quand on parle devant eux du Christianisme, ils s'écrient que les Chrétiens sont des infâmes, qui mangent de la vache & boivent du vin : ils ajoutent qu'ils sont encore plus détestables que les Parias ; & il n'en faut pas davantage pour arrêter un Indien qui auroit le desir de se faire Chrétien. Les clameurs s'élévent encore davantage, lorsqu'on lui voit faire la plus légère démarche relative à sa conversion : il entend alors crier de toutes parts qu'il va perdre les prérogatives de sa Caste, qu'on ne le souffrira plus dans la société, qu'il deviendra *Paria*, *Parangui*, & le plus méprisable de tous les hommes. Alors la force du préjugé, la honte & la crainte étouffent en lui les dispositions favorables où il pourroit être d'embrasser la religion chrétienne.

Quelques Missionnaires voyant que l'horreur pour les Parias

La tribu *de la main gauche* comprend, 1°. les *Chétis* ou Marchands, autre tribu que les *Cométis.* 2°. Les *Camalers*, qui renferment ſous cette dénomination tous les artiſans qui ſe ſervent du marteau, tels que les *Tatars* ou Orféwres, les *Tachiers* ou Charpentiers, les *Caroumars* ou Forgerons, les *Canars* ou Chaudronniers & Cuivriers; les membres de cette Caſte ſe regardent tous comme parens. 3°. Les *Vanniers*, qui font l'huile. 4°. Les *Sanars* ou *Sourers*, qui recueillent le *calou*, liqueur qu'on tire du palmier. 5°. Les *Pallis*, dont les femmes

---

& la manière de vivre des Européens étoient des obſtacles aux progrès du Chriſtianiſme, affectèrent l'extérieur des Brames, des *Pénitens* & des *Saniaſſis*, en ſe conformant à leur manière de vivre & de s'habiller; ils évitèrent ſur-tout de communiquer avec les Parias, ainſi que de leur adminiſtrer les ſacremens: mais M. *de Tournon*, Légat apoſtolique pour les miſſions étrangères, condamna cette politique comme contraire à l'Evangile, qui ne met aucune diſtinction entre les Fidèles. Il ordonna d'adminiſtrer les Parias, & ſon décret a été confirmé par les ſucceſſeurs de *Clément XI*, ſous le pontificat duquel il fût rendu.

ſont *de la main droite*, parce qu'elles portent au col, comme les femmes de la main droite, des grains de verre de la groſſeur d'une tête d'épingle, qu'on nomme *cariamanis*. 6°. Les *Chédars* ou Tiſſerands, autre tribu que ceux de la main droite, de même dénomination. 7°. Les *Sacliels* ou Cordonniers, qui ſont dans la tribu de la main gauche ce que les Parias ſont dans l'autre; mais ils ſont encore plus mépriſés que les Parias, parce qu'ils emploient le cuir de vache à faire des chauſſures. Cependant malgré cette profanation, & le ſcrupule d'être ſouillé en ſe ſervant de ce qui vient de cette Caſte avilie, on ne laiſſe pas de porter des chauſſures.

Quelques Indiens prétendent qu'anciennement les Choutres étoient tous compris dans la même claſſe, & qu'ils furent diviſés en différentes tribus par le Roi *Salivagana*, dont l'exiſtence remonte à dix-huit cents ans.

Les Caſtes ſuivantes ſont totalement ſéparées, & n'entrent point dans la diviſion de main droite & de main gauche.

Les *Eideyers* ou Paſteurs ſont tous *Viche-nou-baters*; ils étoient autrefois d'auſſi baſſe Caſte que les Parias, & relégués comme eux hors des villes. L'amas de cahutes qui formoient leur habitation, s'appelloit *Edet-chery*; mais depuis l'incarnation de Vichenou ſous le nom de *Quichena*, qu'un berger éleva chez lui comme ſon propre fils, ils ſont reconnus pour la première Caſte des Choutres, peuvent faire le commerce & prétendre à toutes ſortes d'honneurs; mais ils s'aviliroient & perdroient leur Caſte s'ils embraſſoient les métiers dans leſquels on ſe ſert du marteau.

Les *Coſſévers* ou Potiers ſont tous *Chiva-baters*.

Les *Moutchiers* ou Peintres, Doreurs & Malletiers ſont auſſi Vichenou-baters, quoique Talingas; les autres Caſtes les mépriſent & les regardent comme Parias, parce qu'ils touchent du cuir dans leurs métiers. Les Moutchiers ne mangent rien de ce qui a eu vie; ce n'eſt que dans cette Caſte que

le frère épouſe la ſœur, & l'oncle la niéce.

Les *Chémavaders* ſont les Pêcheurs de rivière, & les *Patnavers* des bords de la mer; les Européens les appellent *Maquois:* ces deux tribus ſont toujours de la ſecte de Chiven.

Les *Oders* & les *Caravers* ſont chargés de tranſporter les marchandiſes d'un royaume à l'autre; toujours en marche, ils ne demeurent jamais dans les villes, & tranſportent avec eux leurs cahutes; elles conſiſtent en une couverture de feuilles de palmier qu'ils mettent ſur un bœuf. Quand ils ſont pauvres, ils travaillent à la terre.

Les *Villiers*, les *Iroulers* & les *Véders* ſont regardés comme des animaux par les autres Caſtes. Ils vivent ſur les montagnes & dans les bois ſans craindre les tigres ni les ſerpens, qu'ils tâchent d'éloigner par des prières connues d'eux ſeuls; ils ſe nourriſſent uniquement des productions de la nature, & ſe couvrent le corps de feuilles d'arbres; la plupart ne quittent jamais leurs forêts.

D'autres, dont l'habitation ſe trouve près des Aldées, y portent du miel pour avoir quelques morceaux de toile. Ils ſont toujours grand feu dans leurs cahutes, & ſe regardent comme très-heureux de ne point vivre avec les autres hommes. Ils reconnoiſſent un ſeul Dieu, mais ne lui bâtiſſent aucun temple, & ne lui font aucune adoration.

Les *Faroguis* vivent auſſi dans les bois, & n'adorent que le ſoleil; ils ne mangent qu'après lui avoir fait leur adoration, & n'oſeroient mettre un morceau dans la bouche s'ils n'avoient vu cet aſtre. Ils ſont perſuadés, comme les Villiers & les Iroulers, que l'homme finit avec la vie : comment ſe peut-il faire, diſent-ils, qu'un corps réduit en cendres ou en pouſſière qui s'exhale dans les airs, ou qui ſe confond avec la terre, puiſſe reprendre ſa forme pour recommencer une autre carrière (*a*)? C'eſt peut-

(*a*) Parmi les Juifs, les Saducéens, & parmi les Chrétiens, les Manichéens & d'autres ont nié la réſurrection des morts.

être cette idée qui les fait vivre comme des bêtes, fans diftinction de père, de mère, de frère, ni de fœur, difant qu'ils couchent avec leur propre femme, quand ils couchent avec une autre (*a*).

Les Indiens ignorent aujourd'hui ce qui causa la divifion de la main droite & de la main gauche : ils fe difputent de part & d'autre la prééminence, fans pouvoir jamais

(*a*) Plufieurs Nations étoient de ce fentiment. *Chryfippe*, fi l'on en doit croire *Diogène de Laërte*, dans la vie de ce Philofophe, dit que ceux-là ne font pas fagement, qui regardent comme honteux & comme un mal de coucher avec fa mère, fa fille ou fa fœur. Les Médes, les Phrygiens, les Galates, les Égyptiens & beaucoup d'autres Peuples, penfoient de même: les Babyloniens & les Perfes n'avoient aucune horreur de ces affemblages inceftueux; ils permettoient les mariages entre le père & la fille, le fils & la mère, le frère & la fœur. On dit qu'ils tenoient cette coutume d'un certain *Andsham*, Grand-Prêtre du Feu, qui fut établi dans cette dignité par *Nemrod*. Comme il faifoit le premier facrifice, le démon lui dit qu'il n'y avoit perfonne digne de fervir ou d'adorer le Feu, que ceux qui connoiffoient charnellement leur mère, leur fille ou leur fœur. Andsham, d'après cet avertiffement, fe mit en état de bien fervir le Feu, & les Mages l'ont depuis imité.

s'accorder ſur ce point ; mais ils ont grand ſoin d'empêcher que ceux de la main oppoſée jouiſſent des droits de l'autre, comme de paſſer en voiture ou à pied, avec des ſandales de bois, dans les rues qu'ils habitent : ils peuvent cependant y paſſer à pied pour leurs affaires avec des ſouliers ou à pieds nuds. Les proceſſions de mariage, ni les convois des morts, ne peuvent paſſer dans les quartiers qu'habitent les Caſtes de la main oppoſée. Celles de la main gauche ne peuvent monter un cheval blanc, ni porter des pavillons & des paraſols blancs dans les proceſſions matrimoniales, comme les tribus de la main droite. Chaque Caſte a des termes qui lui ſont affectés, dont il n'eſt pas permis à l'autre de ſe ſervir ; leurs uſages, leurs droits, leurs priviléges, tout eſt diſtinct & marqué. La moindre infraction de ces régles eſt dans le cas de produire une guerre civile. Cependant ils vont tous adorer Dieu dans le même temple, excepté dans les établiſſe-

mens européens, & dans les Aldées riches, où l'orgueil a multiplié ces édifices.

Les sectateurs de Chiven se frottent la poitrine de cendres de bouze de vache en se levant, & mettent, avant leur premier repas au milieu du front, une marque ronde jaune de sandal, ainsi que trois lignes de la même couleur sur la poitrine & les bras. Les sectateurs de Vichenou mettent au front, selon leur opinion, les mêmes signes que les Strivaïchenavals.

On voit par cette division des Castes, que chacune fait un Peuple particulier, que la religion & les loix empêchent de se confondre avec les autres, même dans les unions conjugales, parce que c'est toujours dans sa famille qu'on se choisit une épouse, & jamais dans les autres, fussent-elles de la même tribu. Le fils d'un laboureur ne peut être que laboureur, & se marier qu'avec la fille de son cousin, qui fait le même métier; cette différence des classes n'est pas moins

ſenſible dans le commerce habituel de la ſociété. L'inférieure ne manque jamais de reſpect à la ſupérieure, & le Brame ne peut manger avec le Roi, ni ce dernier avec le Choutre, ſans s'expoſer à l'aviliſſement.

C'eſt ainſi qu'un Peuple qui, par ſon antiquité, devroit avoir épuré la raiſon, ſe traîne encore ſous l'empire des préjugés & de l'ignorance. Loin d'être ramené à l'égalité naturelle, par les révolutions qu'il éprouve tous les jours, il ſemble n'exiſter que pour en briſer continuellement les liens.

La plupart des Nations étoient diviſées de même; l'Égypte avoit ſept tribus, Athènes quatre, & l'Arabie trois, entre leſquelles les Prêtres étoient les plus conſidérés: les Romains avoient deux claſſes de Citoyens; preſque tous les États de l'Europe, à l'imitation de l'Inde, admettent des diſtinctions dans leur Corps civil; & nous qui les blâmons, ſommes-nous plus juſtes & plus ſages; n'avons-nous pas nos Caſtes?

CHAPITRE VI.

De l'Initiation des Indiens.

Il n'eſt point de religion où l'on ne trouve des initiations & des épreuves plus ou moins longues & pénibles. Cela doit être ainſi. En effet, il eſt juſte & prudent de connoître les mœurs & le caractère d'un homme, avant que de l'admettre dans une ſociété quelconque. Si cet examen ſe pratique directement ou indirectement dans tous les états de la vie civile, à combien plus forte raiſon ne doit-il pas être employé lorſqu'il s'agit de révéler à un proſélyte les myſtères & les dogmes religieux ? Auſſi les initiations exiſtèrent-elles de tous les ſiécles & dans tous les pays.

Chez les Hébreux, les Lévites; en Égypte, les Prêtres de *Cérès Eleuſine*; dans la Grèce, ceux de Cybéle ; à Rome, les

ontifes,

Pontifes, les Aruſpices & les Veſtales; dans la Gaule, les Druides, tous eurent des épreuves rigoureuſes, & de pluſieurs années, qu'ils faiſoient ſubir à leurs diſciples avant de les recevoir parmi eux.

Un Indien n'eſt tenu à aucune cérémonie journalière qu'après ſon initiation, & toutes celles qu'il auroit pu faire avant ne lui ſont point méritoires. Quelques-uns négligent cette pratique; mais celui qui meurt ſans être *initié*, ne doit pas s'attendre à un ſort plus heureux dans une autre vie.

Avant de pouvoir être initié, un Indien doit, pendant pluſieurs jours, faire divers actes préparatoires, tels que des jeûnes, des aumônes & d'autres bonnes œuvres. Lorſque le jour eſt venu, il ſe baigne & ſe rend chez ſon *Gourou*, qui a préparé une chambre pour cette cérémonie. Le Gourou ne le laiſſe entrer qu'après lui avoir demandé s'il a un véritable deſir d'être initié; ſi ce n'eſt pas la ſimple curioſité qui l'amène; s'il ſe ſent en état de continuer toute ſa vie, ſans y man-

quer un ſeul jour, les cérémonies qu'il va lui preſcrire. Il l'exhorte à différer, s'il ne ſe ſent pas aſſez de force. Quand le jeune-homme perſiſte & montre un deſir ardent d'entrer dans la bonne voie, le Gourou lui fait un ſermon ſur la conduite qu'il doit tenir, ſur les vices qu'il doit fuir, & les vertus qu'il doit pratiquer. Il le menace des châtimens céleſtes, s'il ſe comporte mal, & lui fait eſpérer les plus grandes récompenſes, s'il marche dans le ſentier de la juſtice. Ils entrent enſuite dans la chambre, dont la porte reſte ouverte afin que les aſſiſtans participent au ſacrifice qui va ſe faire, & qu'on appelle *Homan*. Il eſt le même que celui du mariage ; mais on le tient pour plus auguſte, parce qu'un Gourou le fait, tandis qu'un ſimple Brame conſomme l'autre. Les prières pour évoquer les Dieux ſont différentes, & le lieu plus ſaint, parce qu'il a été purifié. L'évocation étant finie, on allume le feu de l'Homan. Après le ſacrifice, ils ſe mettent ſous un voile qui

leur couvre la tête : alors le Gourou apprend au jeune-homme, comme dans l'initiation des Brammaſſaris, un mot d'une ou de deux ſyllabes, qu'il lui fait répéter à l'oreille, afin qu'il ne ſoit entendu de perſonne.

Ce mot eſt la prière que l'Initié doit répéter, s'il le peut, cent ou mille fois par jour ; mais toujours dans le plus profond ſecret. Lorſqu'il le prononce, il doit ſoigneuſement éviter de faire voir le mouvement de ſes lévres. L'oublie-t-il ? ſon Gourou eſt le ſeul à qui il puiſſe le demander : il ne peut dire ce mot ſacré à perſonne, pas même à un autre Initié. Cependant il lui eſt permis de le proférer à l'oreille d'un Initié agoniſant de ſa ſecte, afin que cette prière étant entendue du mourant, il ſoit ſauvé. Chaque ſecte a une prière différente.

Ce mot ſecret eſt l'unique prière des Indiens : ils appellent louanges les prières de leurs livres, & n'en font point myſtère ; mais ils regardent celle de l'initiation comme ſi

ſacrée, que juſqu'ici aucun n'a voulu la révéler aux Européens.

L'Initié ayant répété pluſieurs fois la prière, le Gourou lui enſeigne les cérémonies qu'il doit faire à ſon lever, & à tous ſes repas. Il lui apprend encore pluſieurs cantiques en l'honneur des Dieux, & le renvoie en lui recommandant de vivre honnêtement. Depuis ce jour, l'Initié ne doit jamais manquer à faire les cérémonies; s'il s'en abſtient, il péche.

Peu d'Indiens ſe font initier aux cérémonies du *Lingam*, parce qu'elles ſont ſi longues qu'elles ne leur laiſſeroient pas le tems de vaquer à aucune affaire. Au reſte, cette initiation n'eſt point du tout néceſſaire; ce n'eſt qu'un degré de perfection de plus.

CHAPITRE VII.

Mariage des Indiens.

Le mariage, qui aſſez généralement partout eſt l'acte le plus important de la vie civile, l'eſt dans l'Inde encore plus qu'ailleurs. Les Indiens ſont tellement perſuadés que les Dieux ne leur ont accordé l'exiſtence que pour ſe reproduire, qu'ils regardent la ſtérilité comme une malédiction : ils ſe remarient juſqu'à ce qu'ils aient des enfans, & ſur-tout des mâles; & quand ils n'en peuvent avoir d'aucune femme, ils choiſiſſent parmi leurs plus proches parens un garçon, qu'ils adoptent, pour qu'il rempliſſe les devoirs de fils à leurs obſéques : cette raiſon eſt pour eux un puiſſant motif, que nous n'avons point, de ſouhaiter une poſtérité mâle. Mourir ſans laiſſer un enfant, au moins adoptif, eſt pour eux le plus grand

malheur : il eſt facile de juger combien une pareille opinion doit influer ſur la multiplication de l'eſpéce, dans un pays ſi abondant en ſubſiſtances.

Semblables en cela à divers Peuples orientaux (*a*), les Indiens pouſſent juſqu'à l'extrême leur délicateſſe ſur la virginité : ils épouſent les filles avant qu'elles aient atteint l'âge de puberté (*b*); & dédaignent celles qui ſont nubiles, parce qu'ils n'auroient pas une entière certitude qu'elles ſont intactes (*c*).

(*a*) Sur-tout les Arméniens. Voy. *Recherches philoſophiques ſur les Américains*, par M. Paw.

(*b*) Les Égyptiens, les Spartiates & les Romains épouſoient de même les filles avant l'âge de puberté. Chez eux, le mariage étoit un devoir, & ils avoient des loix pour fixer l'âge où l'on devoit ſe marier. Les Juifs prenoient auſſi de jeunes filles, & leur Grand-Prêtre devoit les épouſer avant l'âge de douze ans.

(*c*) Cet uſage vient peut-être de ce que la première nuit des noces appartient de droit au Brame qui a fait le mariage. L'âge tendre de l'enfant l'empêche de jouir de ce privilége; ce qui reviendroit aſſez à ce que dit *Thomas Lagrue*, traducteur d'*Abraham Roger* : il remarque qu'à la côte de Ma-

Mais par une de ces étranges bizarreries où jette ſouvent l'abus d'un principe outré, tandis que c'eſt une honte pour les filles de n'être pas mariées avant le tems où elles peuvent concevoir, ce n'en eſt pas une pour les hommes de ſe marier lorſqu'ils ont perdu la faculté d'engendrer : il n'eſt pas rare de voir un ſeptuagénaire épouſer une enfant de quatre ans. Ces peuples qui ne raiſonnent pas, ne voient point que des alliances ſi diſproportionnées ſont abſolument incompatibles avec la fin qu'ils ſe propoſent dans le mariage, & dont l'accompliſſement leur

---

labar les Seigneurs qui ſe marient, prient leurs Souverains de coucher les deux ou trois premières nuits de leurs noces avec leurs femmes; après quoi ils viennent les chercher en pompe au ſon des inſtrumens, avec les plus grands témoignages de joie. En d'autres endroits, ajoute-t-il, ils offrent les prémices de leurs femmes aux idoles, à l'impuiſſance deſquelles les Prêtres ſuppléent: ailleurs, tous les conviés couchent la première nuit avec la mariée.

Le Roi de Calicut donne la valeur de cinq cents écus au plus conſidérable d'entre les Prêtres, pour coucher, avant lui, avec la femme qu'il veut épouſer.

paroît un devoir indiſpenſable & ſacré.

Les veuves ne ſe remarient jamais : toutes vierges que ſoient celles qui perdent leur mari avant d'être en état de remplir le vœu de la nature, la ſuperſtition les condamne à un éternel célibat. La viduité eſt regardée comme un très-grand malheur. On imagine qu'il ne leur ſeroit point arrivé, ſi elles ne l'avoient mérité dans une vie précédente. Celui qui épouſeroit une veuve ſeroit cenſé s'oppoſer au cours de la juſtice divine, & s'expoſer lui-même à la colère des Dieux. Pour peu que leurs parens ſoient dévôts, ils ne manquent pas de faire des pélérinages, des pénitences & des aumônes, en expiation des péchés antérieurs de leurs filles, afin qu'elles ſoient plus heureuſes dans leur prochaine tranſmigration. Tel eſt le déplorable effet du dogme de la métempſycoſe, par rapport à la condition des veuves : elle la rend infiniment triſte, parce qu'elle eſt ſans remède.

La fille qu'on épouſe ne doit pas ſeulement

être de la même Caſte que le mari, il faut encore qu'elle ſoit de la même famille; en conſéquence un Indien a le droit d'épouſer la fille de ſon père ou du frère de ſa mère, ſi elle eſt plus jeune que lui, & lorſqu'il la demande, les parens ne peuvent la lui refuſer. Il n'y a que les frères & les ſœurs qui ne puiſſent contracter mariage enſemble; mais ſous ce nom ſont compris les enfans du frère du père & des ſœurs de la mère (*a*).

* Les mariages Indiens ſe diviſent en deux eſpèces : l'une univerſelle, qu'ils nomment en *Pariam*; l'autre, en *Cannigadanam*.

ARTICLE PREMIER.

Mariage en Pariam.

L'ON nomme *Pariam*, une ſomme déterminée de vingt-un ou tout au plus trente-un

(*a*) Les frères du père & les ſœurs de la mère ſont tous nommés pères ou mères; grand-pères ou grand'mères, s'ils ſont aînés; petits-pères ou petites-mères, s'ils ſont cadets.

Ponnes (*a*), que le père de l'époux, ou le chef de ſa famille donne au père de la fille quelques jours avant le mariage, comme le prix de la fille qu'il achéte pour ſon fils. En remettant la ſomme, il dit à haute voix devant un Brame & les parens aſſemblés : *l'or eſt à vous, & la fille eſt à moi* : le père de la fille répond de même tout haut : *l'or eſt à moi & la fille eſt à vous.* Le Pariam n'eſt donc autre choſe qu'un achat que le mari fait de ſa femme : auſſi le mot *Collougradou*, qui ſignifie qu'un homme eſt marié, veut dire proprement qu'il a acheté une femme. Quelquefois le père de la fille convertit pour elle le Pariam en bijoux ; mais c'eſt une libéralité de ſa part : il peut auſſi la gratifier d'autres joyaux & de préſens. Mais à ſa mort, ſi elle n'a point eu d'enfans, il eſt en droit de reclamer ce qu'il a donné,

---

(*a*) Le *Ponne* vaut dix *Fanons*, ſoit d'or, ſoit d'argent, ſelon les pays où ces monnoies ont cours : le fanon vaut 10 ſ. de France.

& sur-tout le Pariam, qui est devenu son bien. Il lui est permis de contribuer à la pompe du mariage, mais il n'y est pas obligé, la famille de l'époux devant faire toutes les dépenses.

Le futur est forcé de donner à sa femme le *Pariécouré*; c'est une pagne dont la fille se revêt le jour des nôces, & qui n'est employée qu'à ce seul usage : elle est toujours de soie, même chez les plus pauvres. Le mari doit aussi fournir le *Tali*, petit joyau d'or, qu'il attache avec un cordon au col de la fille; c'est la dernière cérémonie; elle donne la sanction au mariage, qui ne peut plus être rompu dès que le Tali est attaché.

Si un homme meurt sans enfans mâles, la succession appartient de droit à ses plus proches parens paternels : les veuves & les filles sont inhabiles à succéder; les héritiers sont tenus de pourvoir à leur logement, entretien & établissement. Cette obligation existe, lors même que le mari n'auroit point laissé de biens. S'il ne laisse que des dettes,

ceux qui auroient dû hériter (supposé que le partage des biens patrimoniaux n'ait point été fait) sont contraints de les payer. Si les frères ont partagé leurs biens, & que l'un d'eux ne laisse que des filles, elles en héritent, parce que ses frères avec lesquels il a rompu la communauté, n'ont plus de droit à son héritage : mais un tel événement est fort rare, parce qu'en pareil cas on ne manque jamais d'adopter un garçon.

ARTICLE II.

Mariage en Cannigadanam.

DONNER sa fille en mariage sans exiger de Pariam, c'est la marier en *Cannigadanam* : ce terme signifie *Don d'une vierge*. La religion, en recommandant la charité envers son prochain, en a distingué de trois espéces, qu'elle a regardées comme les plus méritoires ; ce sont le *Godanam* ou *Don de*

vaches (*a*), le *Boudanam* ou *Don de terres* (*b*), & le *Cannigadanam* ou *Don de vierge* : celui qui accepte un de ces dons, est censé se charger des péchés de son bienfaiteur, & doit les expier par de bonnes œuvres & des cérémonies religieuses.

Le Cannigadanam se fait, soit en donnant à des Brames pauvres une somme suffisante

---

(*a*) Le *Godanam* se fait pour l'ordinaire à l'extrémité de la vie. Il est rare qu'on s'en exempte, lorsqu'on a le moyen de le faire. C'est à des Brames que le mourant donne des vaches ; & comme il faut qu'il manifeste sa volonté clairement & publiquement, il doit toucher l'animal qu'il offre, & c'est la queue qu'on lui met ordinairement en main. Dans les Pagodes, il y a nombre de tableaux où cette belle action est consignée : c'est ce qui a fait croire & répéter par tous ceux qui ont écrit sur la Mythologie des Indiens, que ceux-ci se croyoient assurés d'une éternelle félicité, lorsqu'en mourant ils tenoient la queue d'une vache. La vérité est qu'ils se trouvent fort heureux de mourir en faisant ce don.

(*b*) Le *Boudanam* n'est fait que par des personnes aisées : elles donnent des terres labourables ou des jardins à des temples ou à des Brames, ou bien elles font construire sur les routes des étangs ou des *Madans*, bâtimens publics plus connus sous le nom de *Chauderies*.

pour les dépenses de leur mariage, soit en faisant épouser sa fille à un parent pauvre, qui, sans cette charité, n'auroit pas eu le moyen de se marier : ordinairement le beau-père joint au don de la fille des présens en bijoux, en argent ou en maisons. Il fait tous les frais de la nôce, & quelquefois, par une espèce d'adoption, il fait participer son gendre à son héritage, en lui donnant une part d'enfant. Quoique ces présens ne soient pas essentiels au mariage en Cannigadanam, il est néanmoins très-rare que le père de la fille n'en fasse point, parce qu'il ne peut y avoir qu'un homme sans biens & sans ressource qui veuille contracter un semblable mariage, & s'avilir au point de se charger des péchés de son beau-père : il faut donc que celui-ci lui procure le moyen de subsister avec sa femme.

Quiconque reçoit le Cannigadanam est exclu de la succession de son père, à laquelle il renonce ; en conséquence, ses héritiers paternels n'ont point de part à sa succession :

s'il meurt ſans enfans, ſes biens paſſent à la veuve qui en diſpoſe à ſon gré. Cette renonciation eſt de droit, quoiqu'elle ne ſoit ſtipulée par aucun acte; mais le plus ſouvent elle ſe fait authentiquement : alors en préſence de tous les parens, celui qui ſe marie ſort de la maiſon paternelle; il ſe dépouille à la porte de tous ſes vêtemens qu'il jette à terre; enſuite il rompt la ficelle de coton qui lui ceint les reins & la jette auſſi, de ſorte qu'il n'emporte rien de ce qui lui a été donné par ſa famille. La rupture de la ficelle, que les Indiens portent toute leur vie autour des reins, eſt une renonciation, non-ſeulement aux biens, mais à ſa propre famille, à laquelle on devient étranger par cet acte.

ARTICLE III.

Des Cérémonies du Mariage.

COMME l'amour n'entre pour rien dans le choix d'une femme, puiſqu'on ſe marie ordinairement trop jeune pour reſſentir cette

paſſion, & que la fille eſt trop enfant pour l'inſpirer, lorſqu'un homme âgé la demande pour ſa compagne, les parens tâchent de rendre les Dieux propices, en cherchant à connoître leur volonté. C'eſt l'ouvrage des *Panjangancarers*, qui après avoir conſulté leurs livres aſtrologiques & tiré les pronoſtics, interprêtent la volonté du ciel; elle ſe trouve ordinairement favorable à cauſe des préſens qu'on leur fait.

Lorſqu'un Indien a jetté les yeux ſur une fille de ſa parenté pour ſon fils, il eſt d'uſage qu'il envoie un étranger ſonder le père de la fille, afin que ſi le jeune-homme ne convient pas, il n'ait point à rougir d'un refus. Si le garçon eſt agréé, les Panjangancarers, d'après leurs calculs, fixent le jour & le moment où le père doit ſortir de ſa maiſon pour aller en cérémonie faire la demande de la fille. Il doit être accompagné au moins d'une femme mariée, de quelqu'un de ſes parens & d'un Brame ſavant dans l'art d'expliquer les pronoſtics. S'ils ſont

en chemin de mauvaifes rencontres, comme d'un marchand d'huile qui vient à eux, d'un chien qui fecoue les oreilles, d'un corbeau qui vole fur leur tête, & d'une infinité d'autres chofes, auxquelles le Brame fait beaucoup d'attention, ils remettent la vifite à un autre jour.

Si tout réuffit à fouhait, il eft d'ufage, afin de ne point paroître embarraffé de fa fille, que le père ne donne pas tout de fuite fa parole. Quoiqu'il connoiffe très-bien le garçon, qui eft toujours un de fes proches parens, & quoique ce mariage foit dans fes projets, il répond qu'il faut qu'il voie le jeune-homme pour favoir s'il lui convient. Cette autre vifite eft auffi fixée par les Panjangancarers, qui obfervent de même en chemin les pronoftics.

Ces deux vifites fe font en grande pompe; on nettoie & on pare le lieu où elles font reçues : on donne aux vifitans du bétel, de l'aréque, de l'eau-rofe. A ces vifites fuccédent les repas; le père de la fille com-

mence à régaler celui du garçon : les Indiens riches se font mutuellement des présens ; on choisit ensuite un jour pour la cérémonie du Pariam : quand il est arrivé, les parens & les amis invités s'assemblent chez le père du garçon, & l'accompagnent chez celui de la fille, où doit se faire la cérémonie. Le père du garçon se fait suivre par les présens qu'il doit faire ; ils sont portés dans des paniers de *Roïtin*, couverts de voiles fort riches : ces paniers, d'une forme particulière, sont nommés *Potagons*, & ne servent que pour les funérailles ou les mariages : chaque panier est sur la tête d'un homme : ces porteurs marchent les uns à la suite des autres ; plus le cortége est nombreux, plus l'on honore celui qui fait les présens. La plupart de ces paniers sont vuides ; les autres contiennent des cocos, des bananes, du safran, de l'aréque, du bétel, du *Coujoumon* & du *Guindé-Podé* (a).

(a) Le *Coujoumon* est une poudre jaune, que les Choulias

L'un des paniers renferme une pagne de ſoie ou *Pariécouré*, deſtinée pour la fille; ſi le Pariam ſe donne en argent, il eſt noué dans un des coins de la pagne : mais les perſonnes riches donnent au lieu d'argent un joyau qu'on place ſur la pagne. Ce panier eſt découvert en pleine aſſemblée; un Brame dit au père du garçon de préſenter à celui de la fille du bétel & le Pariam : il lui fait répéter *l'argent eſt à vous & la fille eſt à moi.* Le père de la fille prend l'un & l'autre, & préſentant à ſon tour du bétel ſeulement, répéte, d'après le Brame, *l'argent eſt à moi & la fille à vous.* Auſſi-tôt le Brame dit à haute voix : *ce bétel ſert de gage que la nommée une telle, fille d'un tel & petite-fille d'un tel, a été donnée à un tel, fils d'un tel & petit-fils d'un tel.* Il ſouhaite enſuite aux

---

compoſent, & que les Gentils emploient pour les ſignes qu'ils mettent ſur leur front, afin d'annoncer leur ſecte.

Le *Guindé-Podé* eſt une poudre griſe ſervant au même uſage.

deux époux toute ſorte de proſpérités, & leur prédit que Dieu les comblera de ſes bénédictions ; qu'ils auront une nombreuſe poſtérité, de riches troupeaux de vaches, beaucoup de grains & d'argent, & que leur maiſon ſera pleine de lait.

Enſuite on diſtribue du bétel, de l'aréque & de l'eau-roſe à tous les aſſiſtans, qui ſe retirent les uns après les autres. Les plus proches parens reſtent pour le repas.

Quoique la fille ſoit cenſée vendue le jour du Pariam, le mariage peut ſe diſſoudre, & il y a des pères qui rendent le Pariam; mais il faut avoir de bien fortes raiſons pour en venir à un pareil éclat. C'eſt toujours une aſſemblée générale des parens, & quelquefois de la Caſte entière, qui en décide. Cette reſtitution entraîne les deux parties dans de longs procès. Ce n'eſt que lorſque le Tali eſt attaché qu'on ne peut plus ſe dédire : le Pariam doit donc être regardé comme les fiançailles.

Lorſqu'on veut faire peu de dépenſes, on

donne le Pariam le jour du mariage, afin d'éviter une fête; quelques-uns le donnent un an d'avance. Il n'y a point de règle à ce ſujet; mais quand le jour du mariage eſt fixé, on commence par *planter le Cal* (*a*). C'eſt-là véritablement le commencement du mariage, qui dure deux, cinq, & même trente-un jours, ſi l'on veut être magnifique, & ſi l'on attend des parens éloignés.

Quand on place le Cal, tous les parens & amis, même d'une Caſte différente, vont faire viſite au père: ce ſeroit une preuve d'inimitié que de ne pas y aller.

Les amies, ſous un dais, portent en préſent du bétel aux nouveaux époux. On place enſuite au milieu de la cour un *Polléar* (*b*) de

---

(*a*) *Planter le Cal*, ſignifie planter un des pieds du pendal que l'on a fait conſtruire dans une cour de la maiſon, ſoit du garçon, ſoit de la fille.

(*b*) *Polléar*, fils de Chiven, eſt le Dieu du mariage: on le repréſente avec une tête d'éléphant & un gros ventre. Voy. Liv. II *de la Mythologie des Indiens.*

pierre. Les Brames lui font un sacrifice & des offrandes de cocos, de bananes & de bétel, lui démandent sa protection, & le prient de favoriser le mariage qu'on va célébrer. Après cela, on plante le *Suéstamon* (a), & immédiatement le Cal dans un des coins de la cour. Le pendal se construit ensuite; dès qu'il est achevé, on retire le Polléar. C'est sous ce pendal que se célèbrent toutes les cérémonies du mariage. Les gens riches font construire devant leur porte un autre pendal superbe de même largeur que la porte: la rue est ornée de toiles peintes, qui représentent l'histoire de quelques Divinités indiennes. Parmi ces peintures, il y en a quelquefois de très-obscènes, sur-tout quand elles représentent la vie de *Quichena*, Dieu fort impudique. Le pendal est aussi paré de feuillages, de branches d'arbres & de fruits:

(a) Le *Suéstamon* est une branche de *Caliane-mourouk*, plus connu sous le nom de *Mourikou*. Cet arbre est consacré au mariage.

tous les jours les Danseuses viennent exécuter les ballets & chanter des épithalames, composés par les Poëtes en l'honneur des nouveaux mariés. On reçoit aussi sous ce pendal les visites de cérémonie; il y a toujours un Écrivain occupé à noter les présens de ceux qui viennent complimenter, afin de pouvoir leur en rendre de pareille valeur, lorsqu'il se fera un mariage chez eux. On offre à tous ceux qui viennent, du bétel & de l'eau-rose. Pendant les jours qui précèdent le mariage, les Danseuses, dans le pendal intérieur, frottent matin & soir, en chantant & dansant, les nouveaux époux avec du *Naleng* (*a*). Ils vont ensuite se baigner pour se rendre purs devant les Dieux.

Ceux qui veulent étaler leur opulence, font promener leurs enfans tous les soirs avant le mariage; les futurs époux sont dans des voitures différentes; mais dans la pro-

---

(*a*) Petit grain verd: la plante qui le produit est consacrée au mariage.

menade qui ſe fait après la cérémonie, ils ſont tous les deux dans la même voiture. Ces promenades ſont très-diſpendieuſes, à cauſe de la grande conſommation d'huile pour éclairer le cortége, & du paiement de ceux qui portent les lumières, les palanquins, &c. &c. Tous les inſtrumens de la ville, & les Bayadères ſont de la courſe : les enfans des parens & des amis richement habillés, ſont portés dans des palanquins, ou vont à cheval, & précèdent toujours les voitures des nouveaux mariés. Ceux-ci ſont quelquefois placés ſur des chars fort élevés, & conſtruits dans le goût de ceux ſur leſquels on promène les Dieux. Les parens & amis ſuivent à pied & ferment la marche.

C'eſt dans ces promenades que les Indiens étalent le plus grand faſte : ils empruntent les éléphans, les chameaux, les chevaux & les palanquins de tous ceux qui veulent en prêter ; en un mot, ils n'épargnent rien de ce qui peut contribuer à la pompe de ces courſes & du mariage.

Cette espèce de marche triomphale est pour conduire l'époux à la maison de la mariée ; quand il est arrivé à la porte, on lui tire l'*œillàde*. Les Indiens sont persuadés qu'il y a des regards pleins de malignité, capables de faire des impressions funestes, & de causer des affections ou des maladies graves ; ce maléfice est à redouter. Si par exemple quelqu'un prenant son repas, jettoit les yeux sur les mets qu'on lui sert & qu'on desire d'en manger, il n'en faut pas davantage pour croire qu'un pareil coup d'œil est contagieux ; & comme en promenant les nouveaux mariés par les rues, personne n'est plus exposé qu'eux à la curiosité des spectateurs, s'il arrivoit qu'on portât envie au bonheur de l'époux, d'avoir une femme aussi aimable, ou bien qu'on desirât de la posséder à cause de ses graces, il en résulteroit infailliblement du malheur, qu'il faut détourner en prévenant l'effet dangereux de ces regards indiscrets.

La manière la plus commune de tirer

l'œillade eſt de faire tourner trois fois devant le viſage des époux un baſſin rempli d'une eau rougie, préparée à cet effet ; après quoi on jette cette eau dans la rue ; de vieilles femmes ſont employées à ce miniſtère, car on ſe méfieroit des jeunes, & le maléfice ne feroit peut-être qu'augmenter : ſi cette façon ne ſuffiſoit pas, on déchire une toile en deux devant les yeux des mariés, & on en jette les morceaux des deux côtés oppoſés. Quelquefois ſans déchirer la toile, on ſe contente de la faire voltiger trois fois devant leurs yeux, & on la jette comme imprégnée du venin de l'envie.

Une troiſiéme manière, inventée plutôt pour préſerver de la malignité des regards que pour la diſſiper, eſt d'attacher à la tête des mariés certains cercles myſtérieux. Les Indiens ſont tellement perſuadés de l'exiſtence des maléfices, qu'ils y rapportent leurs maladies, & ſur-tout celles de leurs enfans (*a*).

(*a*) Les Romains avoient la même opinion ; car un berger dit dans Virgile :

Neſcio quis, teneros, oculus mihi faſcinat agnos ?

C'est pourquoi ils sont presque toujours occupés à faire quelques pratiques superstitieuses, pour rompre ce charme. Non-seulement ils croient que les hommes y sont exposés, mais encore que les plantes, les arbres, les fruits, les semences & les moissons en sont susceptibles, & que c'est la cause de leur dépérissement; de-là vient la coutume de mettre dans les champs, sur le tronc des arbres & dans les jardins, des vases ronds blanchis avec de la chaux, & marqués de plusieurs points noirs ou de figures mystérieuses.

Dès qu'on sait qu'un homme puissant fait un mariage chez lui, les Brames y accourent de plus de vingt lieues à la ronde: il s'en rencontre quelquefois cinq à six mille que l'on nourrit tous les jours. Lorsque le mariage est fini, on leur donne à chacun une pagne pour se couvrir. Les mariages sont souvent la ruine des familles: il y en a qui coûtent jusqu'à cent mille pagodes, à-peu-près 800,000 liv. argent de France.

Le jour du mariage, les deux fiancés s'aſſéient à l'un des deux bouts du pendal intérieur à côté l'un de l'autre. Devant eux on place plusieurs cruches de terre pleines d'eau, & arrangées en cercle; parmi ces cruches, il y en a deux grandes qui ſont du côté des futurs. Au milieu du cercle eſt une eſtrade de bois. Ces cruches ſont couvertes de chapiteaux de terre, deſtinés pour ce ſeul jour. Le reſte de la place eſt occupé par quantité de lampions allumés. Les Brames font des prières pour faire deſcendre dans les deux grandes cruches le grand Dieu & la grande Déeſſe qu'ils adorent, c'eſt-à-dire, *Chiven* & *Parvadi*, ſi la famille eſt de la ſecte de ces Dieux; ou *Vichenou* & *Latchimi*, ſi la famille eſt Vichenouviſte; dans les autres cruches les Brames font deſcendre les *Déverkels*, ou Divinités ſubalternes; les lumières repréſentent *Aguini*, Dieu du feu. Ils font enſuite le homan ou ſacrifice. On allume du feu à terre avec le

Samitou (*a*), & le Brame en récitant des prières en langue *Samſcroutam*, que le peuple n'entend point, & que ſouvent lui-même ne comprend pas, entretient le feu du homan, en y verſant du beurre & y mettant de petits morceaux de bois : quand les prières ſont finies, il s'approche du père de la fille, qui doit être à côté d'elle, & lui preſcrit à haute voix ce qu'il doit faire & ce qu'il doit dire. D'après cette inſtruction, le père met dans la main de ſa fille du bétel, des bananes & une pagode d'or. Il place enſuite la main de ſa fille ſur celle de ſon gendre. La mère de la fille, ou celle qui la ſupplée, verſe un peu d'eau ſur leurs mains; le père dit enſuite à haute voix, en préſence de Dieu, de la Déeſſe, de tous les Déverkels, & en prenant Aguini à témoin : *moi un tel, fils*

(*a*) Le *Samitou* déſigne les différens bois qu'on doit brûler dans les ſacrifices. Il n'y en a que douze eſpéces qui peuvent ſervir à cet uſage. Un ſacrifice, pour être bien fait, doit conſumer 108 ou 1008 morceaux de bois.

d'un tel, petit-fils d'un tel, je vous donne ma fille une telle, à vous tel, fils d'un tel & petit-fils d'un tel.

Le Brame prend enſuite le Taly (*a*), le

(*a*) Les *Talys* ne ſont pas tous de la même forme. Dans quelques Caſtes, c'eſt une petite plaque d'or ronde, ſans empreinte ni figure; dans d'autres, c'eſt une dent de tigre : il y en a qui ſont des piéces d'orfévrerie matérielles & informes; pluſieurs Caſtes en portent qui ſont plattes & comme ovales, avec deux petites parties qui débordent & des hyéroglyphes qui repréſentent le Dieu Polléar ou le Lingam. Une femme eſt obligée de porter ſon Taly juſqu'à la mort de ſon mari : alors elle doit le quitter pour marquer ſon veuvage.

Le Taly a donné lieu à des conteſtations fort vives entre le P. *Thomas*, Capucin, alors ſimple Miſſionnaire aux Indes, & les Jéſuites de Pondichéry. Ces altercations ont même dégénéré en un procès dont les piéces ont été miſes en dépôt au greffe du Tribunal de cette ville.

Des Miſſionnaires tolérans ayant permis à leurs Néophytes, comme un acte purement civil, de ſuivre l'ancien uſage de donner à leurs accordées le Taly, M. de Tournon proſcrivit abſolument ce joyau, & ordonna qu'au lieu de ce bijou indécent, les nouveaux convertis attacheroient au col de leurs épouſes une croix ou bien une médaille de la Vierge. Les Indiens n'ont jamais voulu l'adopter : ils ont ſeulement conſenti qu'on mît une croix ſur un Taly ordinaire; ce qui produit un effet très-biſarre.

préſente aux Dieux, aux deux époux, aux pères, aux Brames aſſiſtans, aux parens & aux conviés; tous doivent paſſer la main deſſus, & le Brame en le préſentent, répete, juſqu'à ce que cette cérémonie ſoit finie, la formule ſuivante en langue Samſcroutam: *Danium, Danum, Pachoum, Voyou, Poutre, Labon*; ce qui ſignifie, *ils auront des grains, de l'argent, des vaches & beaucoup d'enfans.* Lorſque le Brame a préſenté le Taly à tout le monde, il le porte au futur, qui l'attache au col de la fille; dès-lors elle devient ſa femme, & le mariage eſt fait.

Le nouvel époux, après cette cérémonie, fait ſerment devant le feu & en préſence du Brame, qu'il aura ſoin de ſon épouſe: il la prend enſuite par le petit doigt de la main droite; ils font ainſi trois fois le tour de l'eſtrade, auprès de laquelle eſt placée une pierre platte qui ſert à broyer les ingrédiens qui entrent dans les *Caris* ou ragoûts. Lorſqu'ils arrivent à cette pierre, le mari prenant un des pieds de ſa femme le paſſe deſſus, afin

de lui faire voir l'obligation qu'elle vient de contracter, d'avoir soin du ménage. Au haut du pendal est pratiqué un trou par lequel on découvre le ciel. Quand ils arrivent dessous, le Brame crie à la nouvelle mariée : contemplez *Arindody* (*a*) & suivez son exemple ; la femme léve les yeux & continue sa marche. Les trois tours étant finis, on apporte dans de grands bassins du riz crud : le Brame prend un peu de safran, & le mêle avec le riz, en disant quelques prières : il en prend ensuite deux poignées qu'il verse sur les épaules du mari ; il en fait autant à la femme : tous les assistans se lévent & font la même cérémonie. C'est la bénédiction que tout le monde donne au mariage qui vient de se faire.

Les femmes de la maison apportent du lait mêlé avec du *Jagre* (*b*) & des bananes,

(*a*) Cette *Arindody* est une sainte fort respectée des Gentils-Tamouls, & dont la sagesse & la vertu sont données aux femmes de ces pays pour exemple.

(*b*) Le *Jagre* est un sucre brut tiré du palmier. Il entre,

qu'elles

qu'elles présentent aux nouveaux mariés; ceux-ci ſont obligés d'en manger un peu. Le reſte dela journée ſe paſſe en divertiſſemens, & le ſoir on fait la dernière promenade publique. Ce jour-là les deux époux vont dans le même palanquin; beaucoup ne font que cette promenade, dont peu ſe diſpenſent. Le lendemain on détruit promptement les deux pendals, afin d'éviter les malheurs que ces objets pourroient leur occaſionner. Ils ſont perſuadés que ſi le feu prenoit à ces pendals durant le tems du mariage, quelqu'un de la famille mourroit dans l'année : auſſi ont-ils la plus grande attention que ce malheur n'arrive pas: malgré ces précautions, ſouvent un ennemi ſecret y met le feu; s'ils parviennent à l'éteindre ſur le champ, ce n'eſt pas un mal; ſi au contraire le pendal brûle en entier, toute la famille eſt plongée dans la douleur.

---

comme on le verra, dans beaucoup de remédes, ainſi que dans la compoſition du crépi fin & poli dont on enduit les maiſons & les argamaſſes dans l'Inde.

Lorſque la femme devient nubile, on fait de nouveaux ſacrifices, & à peu de choſe près, les mêmes cérémonies que pour le mariage. On reçoit les complimens de tout le monde; les parens ſont régalés. Cette fête s'appelle *le petit mariage*, ou *le ſecond mariage*.

A la première groſſeſſe, c'eſt une fête nouvelle pour remercier les Dieux de l'enfant qu'ils donnent. Au ſeptiéme mois de la groſſeſſe, on fait encore des cérémonies pour remercier les Dieux d'avoir conduit l'enfant à ce terme ſans aucun accident; enfin le jour de la naiſſance eſt un jour d'allégreſſe & d'actions de grace.

Une femme ne peut coucher avec ſon mari que de l'ordre de ſa belle-mère; encore faut-il qu'elle ſe gliſſe dans ſa chambre ſans être apperçue : contrainte imaginée vraiſemblablement pour empêcher qu'ils ne paſſent les bornes de la modération dans le plaiſir, & peut-être auſſi dans l'idée qu'une femme conçoit plus aiſément, lorſqu'elle

n'a que des jouiſſances dérobées (*a*); mais ſi-tôt qu'elle eſt mère, elle a une entière liberté. La naiſſance des enfans donne auſſi lieu à des cérémonies; comme la maiſon eſt tenue pour ſouillée par les couches de la mère, on commence par la purifier: à cet effet un Brame & le père de l'enfant font quantité d'aſperſions d'eau luſtrale; le père & tous ceux du logis ſe frottent la tête d'huile, & ſe lavent ſcrupuleuſement; l'accouchée doit auſſi ſe purifier par le bain, & prendre des breuvages uſités en pareille occaſion. Le dixiéme jour après la naiſſance de l'enfant, il ſe fait une aſſemblée des parens & des amis de la famille, pour lui donner un nom (*b*), qui eſt pour l'ordinaire

(*a*) C'eſt ainſi qu'à Sparte les femmes ne pouvoient ſe livrer que furtivement aux careſſes de leurs maris.

(*b*) Les Grecs, les Romains & les Juifs n'impoſoient de même un nom à leurs enfans que le huitiéme, le neuviéme & le dixiéme jour après leur naiſſance. *Ariſtote* approuve fort cet uſage, parce qu'avant ce terme les enfans ſont en danger de mourir.

celui d'un Dieu : ils s'imaginent que de pareils noms doivent attirer ſur leurs enfans les faveurs de cette divinité ; auſſi rien de plus commun que d'en voir ſe nommer *Péroumal*, *Rama*, *Quichena* (*a*). Avant que d'impoſer le nom au nouveau né, un Brame examine ſi les planétes lui ſont favorables ; s'il déclare que les influences ſont malignes, on cherche à les détourner par des conjurations & des ſacrifices : on prend neuf vaſes, en même nombre que les planétes, on les remplit d'eau, & on répand du riz du côté du Sud, qui eſt la partie du monde gardée par *Yamen*, Dieu de la mort & le Roi des enfers. On fait un ſacrifice en l'honneur des planétes ; enſuite on répand ſur la tête de l'enfant, du père & de la mère, avec une eſpèce de crible percé de cent trous, l'eau qui étoit dans les neuf vaſes. Ce bain eſt

(*a*) Les Indiens donnent auſſi des noms de dieux à la plupart des villes, des bourgs & des montagnes ; ce qui revient aſſez à notre manière. Nous diſons *le Mont Saint-Michel*, *l'Hôtel-Dieu*, *Saint-Omer*, &c.

très-souverain, selon leur idée, contre la malignité des astres. Cette ablution faite, le père & la mère prennent des vêtements blancs, & on écrit leurs noms avec un anneau sur du riz mis dans un bassin : c'est le moment de donner à l'enfant le nom qu'on juge, par cette espéce de sort, lui convenir. Les sacrifices se répétent, les Brames reçoivent des présens & des aumônes, & la fête se termine par un repas & des réjouissances.

Six mois après, on invite les parens à assister à la cérémonie de lui faire manger pour la première fois du riz préparé avec du lait & du sucre. Quand enfin l'enfant est parvenu à l'âge de lui donner la Ligne ou cordon, s'il est de naissance à la porter, on la lui donne avec les cérémonies usitées dans sa Caste.

CHAPITRE III.

Des Funérailles.

CHEZ toutes les Nations, les honneurs rendus aux morts se mesurent & se calculent sur le rang qu'ils occupoient pendant leur vie : les funérailles du riche se font avec la plus grande pompe, tandis que celles du pauvre annoncent son indigence. Ainsi les coutumes & les préjugés, toujours en opposition avec la nature, la combattant sans cesse, en triomphent lors même qu'elle veut jouir du plus fort de ses droits, celui d'anéantir par le trépas les distinctions que la société introduit parmi les hommes.

Si les mariages des riches se célèbrent avec magnificence, les funérailles semblent encore l'emporter. Les Indiens n'ont que ces deux occasions dans la vie où ils prodiguent leurs richesses, à moins qu'ils ne les

emploient à bâtir des temples ou des monastères; car le vêtement & la nourriture leur coûtent peu, quelque luxe qu'ils étalent.

Les cérémonies funébres se font toujours le soir; elles ne sont pas les mêmes dans toutes les Castes. Les sectateurs de Chiven enterrent leurs morts, ceux de Vichenou les brûlent (*a*) : leurs cimetières sont hors des villes (*b*); & c'est un principe chez eux,

---

(*a*) Les Brames sectateurs de Vichenou croient que le feu les purifie de leurs péchés; ceux de Chiven prétendent qu'étant consacrés au service de Dieu, ils n'ont pas besoin de passer par le feu, & que le mal qu'ils ont fait ne peut leur être imputé; qu'il leur suffit d'être arrosés d'eau lustrale, dont ils usent en abondance.

Les Anciens admettoient aussi deux moyens de se purifier, l'eau & le feu; le feu, parce qu'il consume, & l'eau, parce qu'elle nettoie. Virgile dit dans son *Énéide*, Liv. VI,

Infectum eluitur scelus, aut exuritur igni.

(*b*) Les Romains ne brûloient ni n'ensevelissoient jamais personne dans la ville; les Grecs les inhumoient devant leurs portes. *Trajan* fut le premier qu'on enterra dans la ville: après lui, la coutume vint de les enterrer dans *les* maisons; des maisons on passa aux cimetières, & de-là aux églises, où les gens de qualité viennent reposer jusque dans le sanctuaire.

que les corps morts ſouillent les lieux où on les dépoſe. Chaque Caſte a ſon cimetière à part, ſur le bord ou dans le voiſinage d'une rivière ou d'un étang.

On ne peut ſouffrir qu'un mort demeure long-tems dans la maiſon, par l'idée qu'il la ſouille ; c'eſt un hôte incommode dont on ſe dépêche de faire les obſéques, parce que ſa préſence empêche de manger : tous ceux qui demeurent dans la même rue s'en abſtiennent auſſi juſqu'à ce qu'on l'ait enlevé. Au lieu de le faire ſortir par la porte, on pratique une ouverture dans la muraille, par laquelle on le fait paſſer dans la poſture d'un homme aſſis, & on referme ce trou après la cérémonie.

Auſſi-tôt qu'un Indien a les yeux fermés, on en donne avis aux parens, qui ſe rendent à la maiſon du défunt ; le voiſinage retentit de cris, de lamentations & de chants funébres ; les femmes ſur-tout paroiſſent toutes échevelées, ſe donnant des coups dans la poitrine, s'arrachant les cheveux & ſe rou-

lant par terre. Cependant leur douleur n'eſt ſouvent qu'une comédie, qu'elles jouent pour ſe conformer à l'uſage, ſur-tout lorſqu'elles ne ſont que des voiſines du défunt, ou ſes parentes à un dégré éloigné.

Dans certaines Caſtes, les femmes ſe raſſemblent en grand nombre, & ſe prennent toutes par la main pour danſer en rond. Elles s'agitent comme des Bacchantes, & chantent ſur un ton lugubre des paroles relatives à la circonſtance.

Un Brame préſide aujourd'hui aux cérémonies funébres, & le principal parent a ſoin de pourvoir à tout ce qui eſt néceſſaire: le Brame officiant, après avoir pris le bain, noue en façon de bague, au doigt annulaire du mort, un brin de l'herbe appellée d'*Herbé*, eſpèce de chiendent réputé ſacré; enſuite il bénit & purifie la maiſon par des aſperſions d'eau luſtrale; il invoque les Dieux & fait des libations. Alors le principal parent s'adreſſant au mort, en prononçant ſon nom & celui de ſa race, prie les

Dieux, conjointement avec les aſſiſtans, d'accorder au défunt le paradis; on ajoute à cette prière celle de demander qu'il ſoit purifié de toutes ſes ſouillures, qu'il n'y ait rien dans les aſtres de contraire à ſon bonheur, & que tout enfin lui ſoit favorable dans les cieux, dans les airs & ſur la terre.

Cette prière achevée, on apporte du feu, & on met de l'herbe ſacrée dans quatre endroits différens auprès du cadavre. On fait enſuite le ſacrifice & on jette religieuſement dans le feu, deſtiné à cet effet, de la fiente de vache ſéche & pulvériſée. L'Officiant, pendant ce tems-là, recommence les prières; il les ſuſpend pour recevoir une vache ornée de fleurs qu'on lui donne, afin que le défunt ne ſoit pas malheureux. Les Brames ne manquent pas d'inſpirer aux Indiens une grande frayeur des tourmens de l'autre vie, afin de les rendre plus charitables dans celle-ci. La prodigalité des vivans ne ſe borne pas au don d'une ſeule vache; on y ajoute encore celui de dix ſortes de choſes, & la vanité

des riches ne manque pas de rendre cette offrande la plus brillante qu'il eſt poſſible, parce qu'on en fait dépendre ſa gloire & ſa réputation; vanité que les Brames ont ſoin d'exciter dans ceux qu'ils ſavent en état de fournir à ce luxe.

Ces offrandes faites, on récite myſtérieuſement à l'oreille du mort, les mots de l'initiation, comme ſi l'on vouloit qu'ils ne fuſſent entendus que de lui; les cérémonies qui ſuccédent à celle-là, conſiſtent à prononcer continuellement le nom du mort, de ſe purifier, de ſe faire raſer la tête, de donner aux Brames aſſiſtans de l'argent. C'eſt principalement au chef de la famille à ſe faire raſer; il contribue par cette action au bonheur du défunt dans l'autre monde: mais en diſtribuant aux Brames des piéces de monnoie, on les prie humblement de les recevoir, & d'intercéder pour le mort auprès des Dieux: à cette largeſſe qui les remplit de ferveur & de zèle, ils ſe mettent ſur le champ à faire le *Prayatchitam*, ou

expiation des péchés, & conjurent les aſtres pour en détourner les influences funeſtes, ainſi que les fatalités des jours de la lune & de la ſemaine.

Le chef de la famille, après avoir pris de l'herbe ſacrée, adreſſe avec reſpect au Brame la prière ſuivante: « O grand homme, » permettez que je tourne autour de vous; » recevez les dons que je vous offre, ſe- » lon mes moyens; je fais l'expiation, pour » procurer au défunt la rémiſſion de ſes » péchés, pour diſſiper les influences ma- » lignes des aſtres, les fatalités de la lune & » des jours de la ſemaine, & pour effacer » les ſouillures légales. » Cette prière eſt ſuivie d'une évocation de l'ame du défunt, & de pluſieurs obſervations de l'aſtrologie judiciaire, par rapport à la conſtellation ſous laquelle ſa mort eſt arrivée.

Si l'on eſt à portée de ſe laver dans quelque rivière ſainte, cette action a la vertu de contribuer beaucoup à la rémiſſion des péchés du défunt; mais ſi on ne le peut pas,

parce qu'on en eſt trop éloigné, la volonté produit alors le même effet. On prie de nouveau les grands Dieux d'être propices au mort, de lui pardonner ſes fautes, de lui accorder le ciel & d'empêcher les aſtres de lui nuire; car ils les regardent comme des ennemis acharnés qui perſécutent les hommes, même au-delà du trépas.

Toutes ces cérémonies ne ſont que le prélude de la pompe funébre; elles ſe font avant que le corps ſorte de la maiſon. Quand le moment eſt venu de le tranſporter hors de la ville, on choiſit quatre Parias pour lui rendre cet office. On lave le cadavre (*a*), on lui marque le front du ſigne de ſa Caſte, on le revêt d'un habit propre, & on lui met du bétel dans la bouche. Après lui avoir déchiré ſur le viſage une petite bande de toile

(*a*) C'eſt une coutume fort ancienne de laver les corps morts & de les revêtir d'habits propres. *Homère*, *Virgile*, *Apulée*, *Plutarque* & *Suétone* en font mention. Les Juifs les lavent, afin qu'ils ſoient propres quand ils rendront compte de leur vie.

qui ſert à lui lier les pouces, & l'avoir frotté de ſandal, on le couche dans un palanquin tendu de drap rouge & orné de fleurs : le convoi eſt précédé de deux longues trompettes appellées *Taré*, qui mêlent leur ſon triſte & lugubre au bruit confus de quantité de petits tambours. Les parens & les amis ſuivent en pleurant, pouſſent des cris & chantent les louanges du défunt ; ils ſont couverts d'une ſimple toile depuis la tête juſqu'aux genoux. A l'approche du cimetière, on poſe le palanquin à terre ; là, on trace quatre ſillons vers les quatre parties du monde, & on fait des ſacrifices de *Gengeli* & de riz en l'honneur des eſprits aériens, qu'on croit habiter les ſépultures & les lieux circonvoiſins : on pince le nez au mort, on lui touche l'eſtomac, pour voir s'il ne donne pas des ſignes de vie ; on lui répand de l'eau ſur le viſage & on redouble à ſon oreille le bruit des tambours & des trompettes, afin de le réveiller, s'il n'étoit qu'endormi.

Le convoi s'avance enfin vers le lieu du bucher; on a ſoin d'examiner ſi la place eſt propre, & de la nettoyer ſi ſcrupuleuſement qu'il n'y reſte pas une paille, un brin d'herbe, ni la moindre ordure : on la purifie en répandant deſſus de l'eau luſtrale, & on accompagne de prières cette cérémonie. Ces précautions priſes, on poſe le corps devant une pierre plantée debout, qui eſt toujours près du *Chodelet* (*a*). Cette pierre repréſente *Aritchandren*, Roi vertueux, qui, devenu eſclave du Chef des Parias, fut chargé par ſon maître d'avoir ſoin du chodelet, & de retirer les droits qu'on doit payer pour brûler les morts; après pluſieurs cérémonies & prières, on enterre devant Aritchandren quelques piéces de monnoie de cuivre, un morceau de toile neuve & une poignée de riz; alors un des Parias, dont la fonction eſt d'entretenir le feu,

(*a*) Lieu où l'on brûle les morts. Dans quelques provinces on l'appelle *Maſſanon*, *Chondoucanon*, &c.

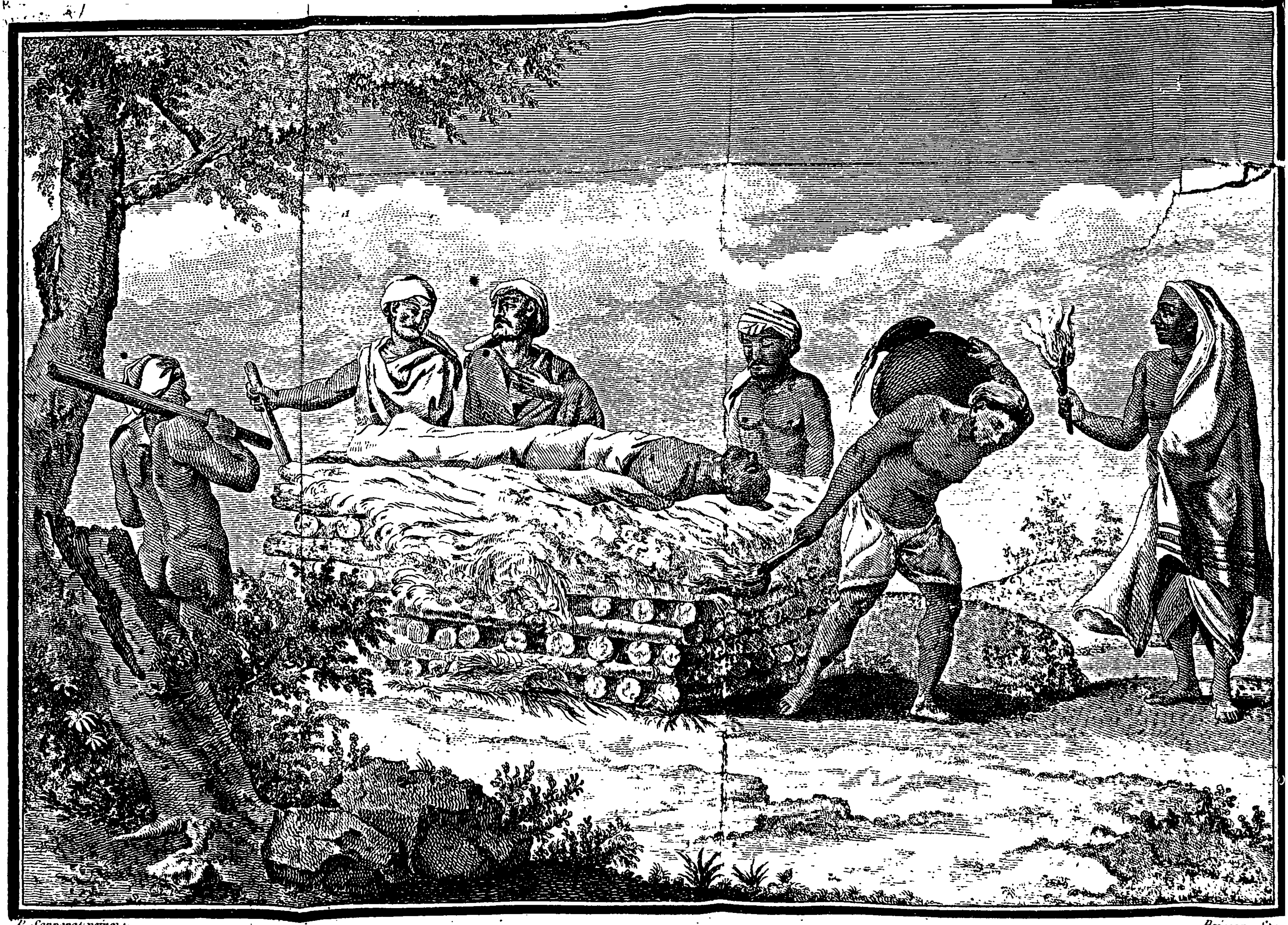
s'approchant de la pierre dit à Aritchandren, qu'ayant reçu les droits, il doit laiſſer paſſer le corps (*a*). On retourne enſuite le palanquin, on coupe au mort les ongles & les cheveux (*b*), & on dreſſe le bucher; on emploie pour cela des branches de *Manguier*, parce qu'on eſt perſuadé que cet arbre a plus de vertu que tout autre pour rendre le mort heureux; les perſonnes opulentes emploient du bois de ſandal.

Le bucher étant dreſſé, on couche le cadavre deſſus : ce ſont les parens qui rempliſſent ce triſte miniſtère, & qui font faire au défunt ſon dernier repas : mais afin qu'il ne manque pas de nourriture dans l'autre

(*a*) Il n'eſt aucun Lecteur qui ne voie le rapport frappant de ce perſonnage appellé *Aritchandren* avec le *Caron* de la fable.

(*b*) Les Anciens, au lit de la mort, ſe faiſoient de même couper les cheveux. *Phédre*, dans *Sénéque le Tragique*, ſe prépare à mourir en faiſant cette cérémonie; *Amphiraüs*, dans *Stace*, en fit autant. On s'imaginoit qu'on ne pouvoit bien mourir ſi on ne s'étoit pas fait couper les cheveux.

monde,



P. Sonnerat pinx.

Poisson. Sc.

FUNERAILLES.

Des Indiens de la secte de Vichenou.

monde, ils lui mettent du beurre, du riz & du lait caillé dans les mains, dans la bouche & dans les oreilles. Le Chef de la famille met le premier le feu au bucher; il doit avoir le dos tourné, & porter sur son épaule un vase neuf rempli d'eau; aussi-tôt qu'il s'apperçoit que le feu a pris, il laisse tomber le vase qu'il porte, & court sans tourner la tête, se jetter dans l'étang ou la rivière qui se trouve près du cimetière pour se purifier; si le vase ne casse point, cela signifie que quelqu'un de la famille doit mourir dans l'année; mais il est si fragile qu'il se brise toujours. Les autres parens & les assistans achévent d'allumer le feu, & y répandent des parfums; pendant ce tems-là, les joueurs d'instrumens font un tintamarre capable de rendre sourd; le lieu retentit de cris ou plutôt de hurlemens, selon la coutume des Orientaux, qui sont extrêmes dans la tristesse comme dans la joie.

Le corps est abandonné aux Parias, qui le font consumer & le veillent. Les parens

vont alors se baigner dans l'étang où rivière qui se trouve près du cimetière. S'il est nuit, ils se retirent; mais s'il est encore jour, ils retournent vers le bucher, & font apporter dans un vase neuf du riz cuit, qu'on jette aux corbeaux après l'avoir offert au défunt.

Une pierre plate en forme d'autel, d'environ six pouces de large, bien polie, sert de table, sur laquelle on croit que ses mânes viennent manger, ou du moins se repaître des parties les plus subtiles des alimens qu'on leur offre. Après avoir purifié cette pierre en la lavant, on fait dessus des libations d'eau & d'huile; on prononce plusieurs fois le nom des Dieux & on évoque l'ame du défunt, dont la pierre représente l'effigie, afin qu'elle vienne se placer sur cet autel. Les assistans se frottent le corps de terre & de poussière, & on offre encore du riz aux mânes du mort. Ce repas funéraire se répéte pendant dix jours (*a*), & devient toujours

(*a*) A la mort de nos Princes, on dresse pendant quarante

la pâture des corbeaux, qu'on voit par cette raiſon fréquenter en grand nombre les cimetières.

Auſſi-tôt que le bucher eſt éteint, on répand deſſus du lait, & on ramaſſe les os épargnés par le feu. Ces os ſont mis dans des vaſes, & on les garde juſqu'à ce qu'on trouve une occaſion de les faire jetter dans quelques rivières ſaintes, ou dans le Gange; car les Indiens ſont perſuadés que tout homme dont on aura jetté les oſſemens dans ce fleuve ſacré, jouira d'un bonheur infini pendant des millions d'années. Ceux qui demeurent ſur ſes bords, y jettent même les corps entiers, après avoir ſouvent accéléré la mort des malades à force de leur en faire boire de l'eau, à laquelle ils attribuent une vertu miraculeuſe.

jours une table couverte de mets : les Officiers de leur Maiſon ſont auprès d'eux & font le ſervice comme s'ils étoient vivans. On leur parle, on leur annonce des viſites, & l'on obſerve le même cérémonial & la même étiquette que s'ils tenoient leur cour.

La maiſon du défunt reſte ſouillée pendant dix jours; mais ce tems étant paſſé, le chef de famille, après s'être purifié, la bénit par des aſperſions d'eau luſtrale; il fait le ſacrifice & imprime ſur la cuiſſe d'un taureau, la marque d'un trident, enſuite on le lâche. Cette cérémonie ſe fait en invoquant le Dieu du feu; par cette marque ces animaux deviennent ſacrés, & perſonne n'oſe s'en rendre maître; ce ſeroit même un grand crime de les arrêter: on les laiſſe aller par-tout où ils veulent s'ébattre, & paître en liberté. Il eſt étonnant que les Brames, toujours attentifs à leurs intérêts, laiſſent échapper cette offrande: le chef des obſéques les en dédommage en leur donnant trente-deux Pagodes d'or, qui font 272 liv. argent de France; il ajoute ſouvent à ce don quelques piéces de toile. Enfin les obſéques ſe terminent par des libations & des aſperſions.

Les Indiens pauvres n'ont pas tant de cérémonies; ils enſeveliſſent ſimplement leurs

morts dans une grosse toile blanche, & les font porter sur deux Bambous par quatre Parias jusqu'au bucher, dressé avec de la bouze de vache bien séche.

Les Saniassis sont enterrés jusqu'au col; un Religieux du même ordre casse des cocos sur la tête du mort jusqu'à ce qu'elle soit brisée; ensuite on la couvre de terre. On ignore aujourd'hui le motif de cette pratique singulière, à moins que ce ne soit pour faciliter à leur ame le moyen de sortir par une ouverture plus honnête que la bouche, les oreilles & d'autres issues du corps, qu'on regarde comme impures & souillées.

Autrefois les femmes se brûloient avec le corps de leurs maris. Aujourd'hui cette barbare coutume est entiérement abolie dans les États mahométans : dans les États gentils, elle ne se pratique plus que dans la Caste des Brames & dans celle des Militaires.

Cette cérémonie se fait avec beaucoup de faste; ses préparatifs varient dans chaque province. L'usage le plus commun est

qu'aussi-tôt après la mort du mari, s'il est Bramine, on place la femme devant la porte de sa maison dans une espéce de chaire, dont la couverture est ornée; on bat du tambour, on sonne continuellement de la trompette. La femme ne mange plus, ne fait que mâcher du bétel, & prononce sans s'arrêter le nom du Dieu de sa secte. La victime se pare chez elle de tous ses bijoux & de ses plus superbes habits, comme si elle alloit se marier; ses parens & ses amis l'accompagnent au son des tambours, des trompettes & d'autres instrumens: les Brames l'encouragent à s'immoler, en l'assurant qu'elle va jouir d'une félicité sans bornes dans le paradis, où elle deviendra la femme de quelque Dieu, qui l'épousera pour la récompenser de sa vertu. Ils lui promettent encore que son nom sera célébré par toute la terre, & chanté dans tous les sacrifices, ce qui en détermine encore quelques-unes à se brûler; mais la loi ne les y oblige pas. Pour la disposer à cette action héroïque ou

plutôt insensée, les Brames emploient des breuvages dans lesquels ils mêlent de l'opium; c'est ainsi qu'ils animent & échauffent l'imagination de cette victime infortunée de l'amour conjugal. L'espéce de fureur avec laquelle elle court à une mort certaine, prouve assez qu'il faut qu'elle ait la tête troublée par les fumées de cette liqueur forte & enivrante. Le fanatisme peut bien la faire consentir à un pareil sacrifice; mais il faut avoir perdu la raison pour le consommer.

Pendant qu'elle s'avance vers le théâtre funeste où elle va terminer sa vie, souvent à la fleur de l'âge, & lorsqu'elle arrive à ce lieu d'horreur, les Brames ont grand soin de la distraire de ses regrets par des chants où l'éloge de son héroïsme est mêlé. Ce concert homicide soutient son courage au milieu des avant-coureurs de la mort; le bandeau de la superstition couvre ses yeux; le moment fatal approche où elle va être dévorée par les flammes : alors, d'une voix

entrecoupée de ſanglots, elle fait ſes adieux à ſes parens, qui la félicitent les larmes aux yeux du bonheur qui l'attend. Elle leur diſtribue ſes joyaux & les embraſſe pour la dernière fois. Après avoir fait trois tours, ſelon l'uſage, autour de la foſſe ardente, elle s'élance au milieu des flammes : auſſi-tôt quantité d'inſtrumens font retentir l'air des ſons les plus aigus, pour empêcher le peuple d'entendre les cris lamentables qu'un ſi horrible ſupplice doit arracher à ces malheureuſes victimes. On augmente l'activité du feu, en y répandant une grande quantité d'huile, & l'héroïne eſt bien-tôt conſumée.

Lorſque la victime eſt réduite en cendres, on érige dans l'endroit un trophée, afin de perpétuer la mémoire de ſon héroïſme. Des honneurs ſi chérement achetés ſont cependant un objet d'envie pour les vivans : l'ambition de faire parler de ſoi après ſa mort, aveugle ſur les moyens d'acquérir cette gloire. Quelquefois on éléve dans les endroits

très-fréquentés de petites chapelles en leur honneur; elles reſtent toujours ouvertes, afin que les paſſans puiſſent voir ces cénotaphes ou mauſolées, & les honorer.

Dans le Bengale, ce ſpectacle eſt encore plus horrible; les femmes ont aſſez de force & de courage pour ſe faire attacher ſur le cadavre de leurs maris; elles le tiennent embraſſé juſqu'à ce qu'on allume le bucher, & attendent ce moment avec la plus grande tranquillité.

Lorſqu'on les enterre toutes vives, on obſerve les mêmes cérémonies avant que de les conduire à l'endroit de la ſépulture; quand celle qui doit être l'objet du ſacrifice y eſt arrivée, elle deſcend dans la foſſe, qui eſt en forme de caveau; là, elle s'aſſied & prend le cadavre de ſon mari entre ſes bras. Auſſi-tôt on remplit la foſſe de terre juſqu'au col de la femme; on tient devant elle un tapis, afin d'empêcher qu'on ne l'apperçoive dans les horreurs de la mort, & que ce ſpectacle n'épouvante les autres femmes. On

lui donne dans une coquille quelque chose, & c'est sans doute du poison : on finit par lui tordre le col; ce qui s'exécute avec une dextérité surprenante.

Les Livres indiens sont remplis d'exemples de Déesses & de Reines qui ont fait cet étrange sacrifice, afin de servir de modèles à toutes les femmes de distinction : cette fureur de mourir a quelquefois été poussée si loin, qu'à la mort de certains Rois ou Princes, des familles entières, pères, mères, enfans, domestiques, tous se dévouoient aux flammes pour prouver leur attachement & leurs regrets.

Cette coutume inhumaine est fort ancienne dans l'Inde. Les opinions varient sur son origine; Strabon dit que si l'on en croit la tradition, elle fut établie par un de leurs Rois, pour empêcher les femmes d'empoisonner leurs maris, dont elles se défaisoient par dégoût ou par inconstance, afin de jouir en liberté de leurs nouvelles amours.

Cette loi, sage en apparence, intéressoit

néceſſairement les femmes à la conſervation de leurs époux ; mais elle détruiſoit une partie de la Nation, en préſervant l'autre d'un danger incertain. Ce réglement politique devint dans la ſuite un point de religion.

Ce fait outrage trop l'humanité pour qu'on doive le croire ; à Rome, on arrêta les empoiſonnemens (*a*) par des moyens auſſi efficaces & moins ſanguinaires : quelque extravagante & atroce que cette coutume paroiſſe, il eſt facile d'en rendre raiſon. L'amour extrême de quelques femmes pour leurs maris, le déſeſpoir de les avoir perdus, le deſir de les ſuivre, firent d'abord conſommer ce ſacrifice que l'uſage autoriſa, & rendit général dans la ſuite ; de même en Égypte, les principaux Officiers des Souverains étoient inhumés avec eux. Aujourd'hui encore chez les Tartares, lorſqu'un

(*a*) A Rome, pour faire ceſſer les empoiſonnemens dont on ſoupçonnoit les femmes, on condamna à reſter veuve celles dont les maris mouroient. *Tite-Live.*

Prince ou quelque Grand meurt, ſes proches & ſes amis s'égorgent ſur ſon tombeau. Toutes ces coutumes viennent de la même cauſe; d'un attachement ſans bornes à la perſonne pour laquelle on s'immole (*a*).

Ce terrible ſacrifice au ſurplus n'eſt autoriſé par la religion que pour les veuves ſans enfans; elle ordonne de vivre à celles qui en ont ou qui ſont enceintes, pour en prendre ſoin & les élever.

Le deuil des Indiens conſiſte à ſe raſer les cheveux, à s'envelopper la tête avec une partie de la toile qu'ils portent ſur les épaules, & à ſe priver de bétel pour quelques

---

(*a*) *François Caron*, dans ſon *Hiſtoire du Japon*, rapporte qu'à la mort d'un ſeigneur, dix, vingt, trente perſonnes de conſidération, & beaucoup de ſes vaſſaux s'ouvrent le ventre pour mourir avec lui. Cette ſanglante tragédie eſt l'effet des promeſſes qu'ils lui ont faites pendant ſa vie, par attachement pour ſa perſonne, ou par reconnoiſſance des bienfaits dont il les a comblés.

Quand le Roi de *Siam* meurt, non-ſeulement ſes femmes ſe jettent dans le feu qui doit le conſumer, mais encore pluſieurs perſonnes s'y précipitent volontairement.

jours. Ce ſeroit une privation cruelle pour eux d'être obligés de s'en abſtenir long-tems.

L'uſage de brûler les cadavres peut avoir eu pour principe l'adoration du feu & la purification des corps, dans un pays auſſi peuplé que l'étoit anciennement l'Inde; & ſous un ciel brûlant, il a bien fallu que la politique, toujours ſecondée par la religion, trouvât un moyen d'empêcher que la putréfaction des corps ne corrompît l'air, & n'engendrât des épidémies meurtrières. Les Indiens ſont le plus ancien peuple chez lequel on trouve cette coutume. Le Dieu Quichena, ſelon eux, fut brûlé avant l'époque où nous fixons le commencement du monde, & dans le tems à-peu-près où une colonie indienne s'établit à la Chine.

CHAPITRE IX.

Des Arts & Métiers des Indiens ; de quelques Machines ſimples & utiles, employées par ces Peuples.

DANS l'Inde, comme chez preſque tous les Peuples orientaux, les arts n'ont fait que peu ou point de progrès. La tyrannie d'un gouvernement deſpotique, la chaleur d'un climat qui énerve, & l'attachement aux uſages anciens y ont toujours apporté d'invincibles obſtacles. Les ouvrages modernes prouvent que les arts ſont reſtés au même point, & que jamais ils ne ſeront portés à un plus haut degré de perfection. On peut dire, il eſt vrai, que les Princes indiens, dont le luxe eſt dirigé vers d'autres objets, n'ont jamais cultivé les ſciences, ni favoriſé & récompenſé ceux qui s'y adonnent : l'artiſte eſt

payé à la journée, comme le plus vil ouvrier; & le ſavant qui a conſacré toute ſa vie à l'étude, meurt plus miſérable que s'il avoit labouré la terre.

Comment voulez-vous, me diſoit un Philoſophe indien, qu'il y ait parmi nous des hommes inſtruits? les arts & les ſciences ont toujours été opprimés par des Princes ignorans, avides d'entaſſer tréſors ſur tréſors, & corrompus par la moleſſe d'un ſerrail.

La Peinture chez les Indiens eſt & ſera toujours dans l'enfance. Ils trouvent admirable un tableau chargé de rouge & de bleu, & dont les perſonnages ſont vêtus d'or. Ils n'entendent point le clair-obſcur, n'arrondiſſent jamais les objets, & ne ſavent pas les mettre en perſpective; en un mot leurs meilleures peintures ne ſont que de mauvaiſes enluminures.

Nous n'admirons tant leurs toiles peintes que par la vivacité des couleurs, qui dépend des mordans & des eaux dans leſquelles on blanchit ces toiles, & nullement de l'artiſte.

Celui-ci n'a pas besoin d'attelier considérable: lorsque le dessin a été calqué, il donne à la toile un premier lavage; ensuite un ouvrier l'étend par terre, &, assis à côté, il y pose toute une même couleur la plus dominante: ordinairement ce sont des enfans qui mettent cette première couleur. Après un second lavage, un autre ouvrier plus habile étend la toile sur une petite table étroite, & y marque les nuances. Leurs pinceaux sont faits avec un morceau de bambou taillé en pointe & fendu; à un pouce au-dessus de la pointe, est un peloton de laine destiné à retenir la couleur; l'ouvrier presse ce peloton pour faire descendre la couleur le long du roseau, qui n'est pas attaqué par le mordant. Aucun voyageur n'ayant parlé de ce procédé, qui a été ignoré jusqu'à ce jour, on a été fort embarrassé dans nos nouvelles manufactures de toiles peintes imitées des Indiens; le mordant brûloit les pinceaux, & ce n'est que fort tard qu'on a imaginé d'en faire de roseau.

La

La Sculpture n'eſt pas plus avancée que la Peinture; & toutes les ſtatues qu'on voit dans les temples ſont mal deſſinées & mal exécutées. On y remarque des bras & jambes caſſées, des têtes qui n'appartiennent point aux corps. Les draperies ſont roides & mauſſades; enfin on s'apperçoit facilement qu'ils n'ont jamais cherché à imiter la nature.

L'Architecture n'eſt aſſujétie chez eux à aucunes régles. Dans les grandes tours placées au-deſſus des portes de leurs temples, & qui ſont les ſeuls monumens capables de donner une idée de leurs talens en ce genre, on voit des étages quelquefois très-bas, quelquefois fort élevés. Les colonnes nombreuſes qui décorent l'intérieur des Pagodes, n'ont point de proportions fixes. Les unes ſont très-groſſes par le bas, & ſe terminent comme un cône, en diminuant inſenſiblement; d'autres ſont fort minces pas le bas & très-groſſes par le haut. Cependant ces temples ont, à mon avis, quelque choſe de plus noble & de plus majeſtueux que ceux

des Chinois, & même des autres Peuples de la terre. Ces énormes machines qui couronnent les portes, les décorations intérieures & les milliers de colonnes qui entourent les Pagodes, inſpirent le réſpect & annoncent la demeure de la divinité.

La Muſique eſt dans le même état d'imperfection que les autres arts. Le chant eſt ſans harmonie. L'un chante haut, l'autre bas, ſur quatre à cinq notes, qui commencent par une eſpéce de bourdonnement, & va en augmentant juſqu'à la fin du verſet, où ils éclatent.

Les Indiens ont pluſieurs inſtrumens, mais qui ne ſemblent pas faits pour accompagner la voix. Celui qui fait le plus de bruit, eſt pour eux le plus beau & le plus harmonieux. Dans les Pagodes, pour avertir le peuple de l'heure de la prière, ils ſe ſervent de la trompette, du *Bouri*, du *Toutaré*, du *Combou* (*a*),

(*a*) Le *Bouri*, le *Combou* & le *Toutaré*, ſont des eſpéces de trompettes. *Fig.* 1, 2, 3, *Pl. XVI.*

du *Naguar* (*a*), du *Dole* ou *Tamtam* (*b*) & du *Talan* (*c*); mais lorſque les Bayadères chantent les louanges de Dieu, ils les accompagnent avec le *Nagaſſaran*, le *Carna*, l'*Otou*, le *Pilancojel* (*d*), le *Tourti* (*e*), le *Matalan* & le *Tal* (*f*).

Il y a quelques inſtrumens particuliers, ſelon les Pagodes.

Dans celles de *Mariatale*, on ſe ſert de l'*Oudoukai* (*g*); les Religieux conſacrés au

(*a*) Le *Naguar* eſt une eſpéce de timbale en bois, ſur laquelle on frappe avec des baguettes. *Fig.* 4.

(*b*) Le *Dole* ou *Tamtam* eſt un tambour long; on en bat des deux côtés avec des baguettes. *Fig.* 5.

(*c*) Le *Talan* eſt compoſé de deux plats de cuivre que l'on frappe l'un contre l'autre. *Fig.* 6.

(*d*) Le *Nagaſſaran*, le *Carna*, l'*Otou* & le *Pilancojel* ſont des eſpéces de flûtes ou haut-bois. *Fig.* 7, 8, 9, 10.

(*e*) Le *Tourti* eſt une eſpéce de muſette, qui fait l'effet du baſſon. *Fig.* 11.

(*f*) Voyez la deſcription de ces deux inſtrumens ci-deſſus, *pag.* 72. Le *Tal* ſert à régler le pas des Bayadères, qui danſent en chantant les louanges du Dieu de la Pagode.

(*g*) L'*Oudoukai* eſt une eſpéce de tambour qui a un étranglement dans le milieu: d'une main on le tient par la

culte de cette Déesse accompagnent leur voix en demandant l'aumône à la porte de son temple avec un *Baïni* (*a*) ; ce qui les a fait appeller *Baïniens.*

Dans les temples de *Virapatren* & de *Périandaver*, on se sert du *Pambé* (*b*), qu'on emploie aussi dans ceux de Mariatale.

Ils sont usage du *Taré* (*c*) pour annoncer la mort dans une maison. Les mets & les présens que les parens offrent au défunt sont

---

corde du milieu, & de l'autre on frappe sur un des côtés, en secouant légérement les doigts. *Fig.* 1, *Pl. XVII.*

(*a*) Le *Baïni* est une espéce de tambour, formé d'une seule peau tendue d'un côté. Vers le milieu de cette peau est une corde qui traverse en-dedans de la caisse ; à l'extrémité de cette corde est attaché un morceau de bois que l'on tient ferme d'une main, pour tendre la corde, à laquelle on fait rendre des sons en la pinçant de l'autre. *Fig.* 2.

(*b*) Le *Pambé* est composé de deux espéces de tambours liés ensemble, qui, comme l'Oudoukai, ont un étranglement vers le milieu. On frappe en même tems d'un côté avec la main, & de l'autre avec des baguettes. *Fig.* 3.

(*c*) Le *Taré* est une longue trompette : les sons qu'on en tire sont tristes & lugubres. Cet instrument est bien propre à l'usage auquel il est destiné. *Fig.* 4.

toujours accompagnés de cet inſtrument, qui précéde auſſi les morts quand on les porte en terre ou au bucher.

Les *Pandarons*, eſpéce de Religieux très-nombreux, jouent pour s'accompagner, d'une eſpéce de violon appellée *Ravanaſtron* (*a*).

Les Brames Marates & les Mogols s'accompagnent avec le *Viné* (*b*).

Ceux qui font danſer les couleuvres ſe ſervent du *Magoudi* (*c*).

Les métiers des Indiens nous paroiſſent ſimples, parce qu'en général ils emploient

(*a*) On lui a donné ce nom parce que le Géant *Ravanen*, Roi de l'île de Ceylan, en fut l'inventeur, il y a près de cinq mille ans. *Fig.* 5.

(*b*) Le *Viné* eſt une eſpéce de guitarre, au manche de laquelle on attache une calebaſſe pour lui faire rendre des ſons plus harmonieux. *Fig.* 6.

(*c*) Le *Magoudi* eſt compoſé d'une calebaſſe, au bout de laquelle ſont adaptés deux roſeaux joints enſemble. Les Charlatans qui font danſer les couleuvres, les charment par un certain air, & font ſortir toutes celles qui ſont dans les maiſons. Ils les prennent avec la main, les mettent dans un panier, & le lendemain elles ſont apprivoiſées. *Fig.* 7.

peu de machines, & qu'ils ne ſe ſervent que de la main, & de deux ou trois outils pour des ouvrages où nous en employons plus de cent : c'eſt en quoi ces peuples ſont le plus éloignés des Européens. Nous admirons l'induſtrie du ſauvage Zélandais qui, avec un morceau de pierre taillé en forme de hache, fait ſes bateaux & tous ſes ouvrages de menuiſerie. Nous ſommes ſurpris quand on nous dit que ces belles mouſſelines que nous recherchons tant, ſont faites ſur des métiers compoſés de quatre morceaux de bois plantés en terre; mais nous ne réfléchiſſons point que, lorſque nos ancêtres habitoient les forêts & vivoient de glands, ils travailloient avec la même ſimplicité. Ce ne fut qu'après que leur génie ſe fut développé par les progrès de la civiliſation, qu'ils inventèrent les moulins & des machines immenſes & compliquées, pour produire de grands effets. Un moulin à bled gouverné par un ſeul homme, donne mille livres de farine par jour, tandis qu'avec leurs moulins à bras, deux Indiens

n'en moudront que ſoixante livres. Il en eſt de même de toutes les machines.

Le charpentier indien ne connoît d'outils que le rabot, le ciſeau, le vilebrequin, le marteau & une eſpéce de hache. La terre lui ſert d'établi & ſon pied de valet; mais il emploie un mois à ce que nos ouvriers font en trois jours.

On a beau leur montrer la manière la plus prompte & la plus aiſée de ſcier le bois; ils aiment mieux s'en tenir aux procédés vicieux qu'ils ont reçus de leurs pères, que d'en adopter de plus commodes, qui ſont nouveaux pour eux.

Le ſcieur dreſſe ſa piéce de bois entre deux ſolives plantées en terre; & aſſis nonchalamment ſur un petit banc, il emploie trois jours à faire avec une ſcie une planche, qui ne coûteroit à nos ouvriers qu'une heure de travail.

Le forgeron porte toujours avec lui ſes outils, ſa forge, ſon fourneau, & travaille par-tout où l'on veut l'occuper. Il établit

ſa forge devant la maiſon de celui qui l'appelle; avec de la terre broyée, il forme un petit mur devant lequel il place ſon foyer: derrière ce mur ſont deux ſoufflets de cuir, que l'apprentif fait aller en preſſant alternativement deſſus: de cette manière il anime le feu; une pierre lui ſert d'enclume, ſes ſeuls outils ſont une pince, un marteau, une maſſe & une lime.

Les ouvrages des orfévres ſe reſſentent ſur-tout de cette indigence d'outils. Comme les Chinois, ils n'ont pu parvenir juſqu'ici à polir l'or & l'argent & à imiter les différens ors de couleur. Cependant nous eſtimons leurs filigrames, qui ne ſont que des ouvrages de patience. L'orfévre indien établit ſon attelier chez celui qui le mande. Son fourneau eſt un vaſe de terre caſſé; un tuyau de fer lui ſert de ſoufflet; une pince, un marteau, une lime & une petite enclume, voilà ſes ſeuls outils. Il fait ſur le champ ſes creuſets avec de la terre glaiſe, mêlée de poudre de charbon & de bouze de vache,

qui donnent aux creuſets de la ſolidité & les empêchent de ſe fendre au feu. Pour douze ſols on fait travailler toute la journée le maître & l'apprentif.

Le cordonnier eſt de la Caſte la plus vile & le plus pauvre de tous les artiſans. Il n'a d'outils que l'alêne & ſon couteau ; point de magaſin pour les cuirs & les formes. Quand on a beſoin d'une paire de ſouliers, il faut la payer d'avance ; de l'argent qu'on lui donne, il achéte le *Chien maron* (*a*), dont la peau doit ſervir pour cet objet. Après l'avoir enlevée, il la prépare le même jour, & le lendemain il livre les ſouliers. A raiſon de ce qu'ils travaillent en cuir, & parce qu'ils mangent de la viande, les cordonniers ſont mépriſés des autres Indiens, & regardés comme les derniers des hommes. Leurs cahutes ſont dans des quartiers ſéparés, hors

(*a*) Eſpéce de mouton couvert de poil, qui a les oreilles pendantes.

des villes & des Aldées. Ce ſont eux que l'on charge dans les établiſſemens européens de l'odieux miniſtère des exécutions.

Le tiſſerand monte le matin devant sa porte, ſous un arbre, ſon métier qu'il démonte au ſoleil couchant. Ce métier eſt très-ſimple; il ne conſiſte qu'en deux rouleaux portés ſur quatre morceaux de bois plantés en terre. Deux bâtons qui traverſent la chaîne, & qui ſont ſoutenus à chacune de leurs extrémités, l'un par deux cordes attachées à l'arbre à l'abri duquel le métier eſt placé, l'autre, par deux autres cordes attachées aux pieds de l'ouvrier, donnent à celui-ci la facilité d'écarter les fils de la chaîne pour y paſſer la trame.

L'Agriculture n'eſt point perfectionnée. Ils ne ſavent pas greffer. Leurs jardins ne conſiſtent que dans quelques quarrés de *Brédes*, de *Béringédes* & de haricots. Le riz étant leur ſeul aliment, ils ſe ſont appliqués à ſa culture. Comme ce grain ne vient que dans l'eau, & que la plus grande

partie des terres, ſur-tout à la côte de Coromandel, ſont ſéches & ſabloneuſes, leur induſtrie s'eſt appliquée à trouver des machines propres aux arroſemens.

Ils ſément d'abord, après les pluies, le riz fort épais dans un coin de rivière ou d'étang; lorſque la plante eſt parvenue à la hauteur de cinq à ſix pouces, ils l'arrachent & la tranſplantent par petits paquets à une diſtance ſuffiſante, dans une terre préparée & qui a reçu un bon labour à la charrue; ſans cela le riz trop ſerré étoufferoit. Lorſqu'il eſt mûr, on le coupe à hauteur d'appui avec une grande ſerpette, & jamais au raz de la terre, comme nous coupons le bled en Europe. Ils en forment des gerbes. Pour en retirer le grain, ils prennent ces gerbes des deux mains par le bout & les battent contre terre dans une aire convenable. Après avoir ramaſſé le grain, ils font un tas des gerbes, & les battent avec un bambou, afin d'en faire ſortir les grains qui ont pu y reſter.

Auſſi-tôt après la récolte du riz, ils ſément du *Cambou*, du *Maïs*, du petit *Mil*, du *Gengeli*, &c.

Toutes les terres ſont diviſées en petits quarrés de cinquante à ſoixante toiſes, qui ſont ſéparés par une élévation ou rebord bien battu. De cette manière, chaque quarré forme un réſervoir où ſont contenues les eaux abſolument néceſſaires à la culture du riz. On les conduit par des rigoles d'un quarré à l'autre; ſi bien qu'avec une baſcule on peut arroſer un terrain immenſe.

Pour cet effet, on emploie une machine appellée *Picôte*. C'eſt une baſcule dreſſée ſur le bord d'un puits ou d'un réſervoir d'eaux pluviales, pour en tirer l'eau & la conduire enſuite où l'on veut. Cette machine, également ſimple & ingénieuſe, eſt conſtruite de la manière ſuivante. Près du puits eſt plantée une piéce de bois fourchue par le haut; dans cette fourche eſt aſſujettie, par une cheville, une autre piéce de bois deſtinée à faire la baſcule & garnie

d'échelons, pour donner la facilité de monter & de descendre à celui qui fait mouvoir la machine. Ordinairement la partie inférieure de cette bascule est un gros tronc d'arbre; lorsqu'il n'est pas assez lourd pour faire contre-poids, on y attache une grosse pierre. A la partie supérieure est fixée une perche, au bout de laquelle pend un grand seau de cuir. Un homme monte par les échelons au haut de la bascule; en se soutenant à un treillis de bambou, élevé à côté de la machine, il fait plonger le seau dans le puits, après quoi il descend & fait remonter par son poids le seau, qu'un autre homme attend pour le verser dans un bassin, d'où l'eau se répand dans les rigoles, qui la distribuent à tout le champ. Celui qui verse les seaux, chante, pour s'exciter, ces paroles : *un*, *deux*, *trois*, selon le nombre qu'il en a vuidé.

Lorsque l'eau des étangs est au niveau de la surface du terrain, ils se servent pour l'arroser d'un panier rendu impénétrable par

un enduit de bouze de vache & de terre glaiſe, qui eſt ſuſpendu par quatre cordes. Deux hommes en tiennent une de chaque main; ils puiſent l'eau, & la verſent en balançant le panier.

De toutes les machines qu'ont imaginé les Indiens pour faire de l'huile, le moulin dont ils ſe ſervent aujourd'hui pour extraire celle de cocos & de gengeli, eſt la plus ſimple & la plus commode.

Les piéces de cette machine ſont 1°. un gros tronc d'arbre enfoncé en terre & bien aſſujetti, dont le haut a la forme d'un vaſe; 2°. un mortier placé au milieu d'un tronc, & qui, n'étant pas fort grand, va en s'évaſant par le bas; 3°. un pilon placé dans le mortier; 4°. un traverſier adapté à la partie ſupérieure du pilon, & qui ſert à le faire tourner; (ce traverſier eſt composé de piéces égales, liées enſemble par des cordes, afin qu'étant flexible, il ne ſoit point ſujet à ſe briſer.) 5°. une groſſe barre de bois plate, placée horiſontalement au bas de la machine,

& à laquelle est fixé le traversier. Cette barre évasée en croissant à l'extrémité qui s'adapte au pied du tronc de l'arbre, tourne dans une échancrure pratiquée au bas de ce tronc, & conduit toute la machine. Deux bœufs attachés à cette barre la font tourner, & avec elle le pilon. Le tronc est garni dans sa partie supérieure, d'un rebord qui empêche l'huile de couler. Un homme placé sur la barre horisontale, tourne avec elle, repousse dans le mortier les graines qui en sortent, ramasse l'huile à mesure qu'elle vient à la superficie, & la met dans des vases.

La machine à carder le coton est aussi d'une extrême simplicité. Elle est composée d'un morceau de bois long de six à sept pieds. A chacune des extrémités est attachée une forte corde de boyau, qui rend un son en la touchant, ce qui fait appeller la machine *Violon* : (nos chapeliers ont une machine à-peu-près semblable, qu'ils nomment *Archet*). Le violon est suspendu par une corde à celle d'un arc attaché au plancher. L'ou-

vrier tient d'une main le violon dans le milieu, & de l'autre, avec un morceau de bois terminé par un bourrelet, tend vivement la corde à boyau, qui, en s'échappant, bat le coton, l'enlève avec force, le gonfle, en sépare la poussière, & le met en état d'être filé. L'élasticité de l'arc qui soutient le violon donne à l'ouvrier la facilité de le ramener d'un endroit à l'autre sur le tas de coton qu'il vient de battre.

Ce sont les Choulias qui cardent le coton; ils sont Mahométans, &, comme les *Maplets* de la côte de Malabar, ils descendent des Arabes, dont ils ont conservé la physionomie, mais non pas la religion. Les Arabes sont de la secte d'*Omar*, & les Choulias de celle d'*Aly*. Il y a lieu de présumer que, lors de la conquête de l'Inde par les Mogols, les Choulias adoptèrent la religion & les usages des vainqueurs; au lieu qu'à la côte de Malabar, que les Mogols n'ont pu conquérir, les Maplets reçurent les coutumes & les superstitions des Gentils, sous

l'empire

l'empire desquels ils vivoient. C'est pour se conformer aux usages des Malabars, que les enfans des Maplets n'héritent point de leurs pères, mais des frères de leurs mères.

La conquête que vient de faire Ader-Ali-Kan de cette Côte, est trop récente pour avoir pu déja influer sur les mœurs; mais si les Mogols se maintiennent dans ce pays, il est vraisemblable que les Maplets quitteront leurs anciens usages pour ceux de ces maîtres nouveaux, comme plus conformes au vœu de la nature.

CHAPITRE X.

De la Médecine.

LES connoiſſances des Indiens en médecine ſe bornent à la préparation & à l'emploi de quelques ſimples.

Toûtes les maladies ſont difficiles à guérir dans l'Inde, par la manière dont on les traite, & parce que le virus vénérien y eſt toujours joint. Crédules à l'excès, les Indiens s'imaginent qu'on ne guérit qu'à force de remèdes; ils donnent toute leur confiance à un empyrique, qui ſouvent étoit blanchiſſeur (*a*), tiſſerand ou ſerrurier trois mois

(*a*) Les femmes de Blanchiſſeurs, qu'on appelle *Mainates* dans l'Inde, ont beaucoup de réputation pour les avortemens. Elles emploient ordinairement des purgatifs violens, tels que le pignon d'Inde, la rhue; & l'on peut aſſurer qu'elles empoiſonnent la moitié des malheureuſes victimes qui tombent dans leurs mains.

auparavant, & qui ne pouvant plus vivre, faute d'ouvrage, se fait Médecin.

Au reste, il n'y a pas de Médecins plus savans les uns que les autres, & qui obtiennent une réputation marquée. Les Indiens le sont presque tous. Dès leur enfance, on leur apprend à connoître quelques simples, & différentes recettes qui se transmettent de père en fils. C'est pour eux une ressource dans la misère. Aussi font-ils souvent avec des plantes dont ils ignorent les vertus, un mélange dont ils ne connoissent pas mieux les effets.

Ils administrent peu de remèdes intérieurement, & ne se servent guères que d'onguens & de cataplasmes.

Ils sont persuadés que toutes les maladies viennent de chaud ou de froid, ou qu'elles sont occasionnées par des vents qui se glissent entre cuir & chair. Si la maladie vient de la peau, ils croient qu'elle est produite par des vers, &, pour les faire mourir, ils appliquent des caustiques qui dessèchent la

N 2

peau & la font excorier. Le lendemain le Médecin enléve quelques morceaux de cette peau brûlée, & les montre au malade, comme étant les vers qui le rongeoient, & lui-même le croit aveuglément.

Tous leurs traitemens n'étant fondés que sur des préjugés, ils emploient pour les maladies fréquentes, causées par le froid, les remèdes les plus chauds. Pour l'ordinaire la maladie se termine par une inflammation, dont les accidens, très-graves, sont regardés par les Médecins comme une suite nécessaire de ces qualités qu'ils trouvent dans tous les maux.

Les Indiens ne connoissent point l'usage des lavemens. Jamais ils ne saignent; l'horreur invincible qu'ils ont du sang, y mettra toujours obstacle; & si un Médecin européen vouloit les saigner, la peur qu'ils ont de cette opération, produiroit un effet contraire à celui qu'on en attendroit. Pour suppléer à notre saignée, ils ordonnent la diéte, & le malade qui veut suivre le véritable ré-

gime, eſt obligé de reſter pluſieurs jours ſans boire ni manger. Enſuite on lui fait prendre des tiſanes chaudes, compoſées de gérofles, d'anis & d'autres ingrédiens fort chauds. L'inflammation ſurvient, augmente & emporte le malade.

Comme les Chinois, ils tâtent le pouls en appliquant à différentes repriſes leurs doigts ſur l'artère. Après avoir examiné la différence de ſes mouvemens, ils fixent avec une attention ſingulière le viſage du malade, auquel ils font entendre que les variations du pouls paſſent juſqu'au viſage, & que le mouvement des yeux, joint à celui de l'artère, eſt un moyen ſûr de connoître le genre de la maladie.

Tout ce qui a rapport à la chirurgie, eſt inconnu aux Indiens; ſemblables en cela aux Égyptiens, jamais ils n'ont ouvert de cadavres pour étudier le corps humain & pour y découvrir les cauſes des maladies : ils meurent tranquilles entre les mains de leurs Médecins; mais entre celles d'un Européen, ils

feroient tourmentés jufqu'à la mort ou jufqu'à leur parfaite guérifon, parce qu'ils croient qu'il eft impoffible à un étranger de connoître leurs véritables maux.

Les Indiens font fujets à différentes maladies & à toutes les fièvres que nous connoiffons en Europe. Les habitans des pays montagneux font attaqués d'une fièvre quarte fréquente & endémique, occafionnée par les eaux, qui donnent naiffance à des obftructions. Cette maladie, qu'ils ne combattent que par la diéte & quelques purgatifs, demanderoit des attentions fuivies de la part des Médecins; car j'ai remarqué des particules métalliques dans prefque toutes les eaux qui defcendent des montagnes, & furtout dans celles de Gingi, qui en contiennent beaucoup de vitrioliques. Les Médecins indiens qui me virent analyfer ces eaux, m'affurèrent que l'air étoit la feule caufe de cette fièvre, & que, malgré la précaution qu'on prenoit de faire venir de l'eau de fort loin, on n'en étoit pas moins attaqué dans certaines faifons.

Les Parias, trop pauvres pour avoir une bonne nourriture, & vivant la plupart de viandes pourries qu'ils font ſécher au ſoleil, ſont fréquemment attaqués d'une fièvre dont ils meurent du cinquiéme au neuviéme jour: elle a pour ſymptômes le pouls extrêmement plein, la peau brûlante, la langue ſéche, rude, noire & ſe fendant très-ſouvent, les yeux étincelans & larmoyans, la reſpiration gênée & toujours accompagnée d'une foibleſſe & d'un abattement extrêmes: quelquefois les malades rendent des vers vivans par le haut & par le bas.

Ils ſont ſujets aux obſtructions de la rate qu'on appelle *Baſſe* (*a*); ſelon les Médecins indiens, ces obſtructions proviennent d'une fièvre de froid. Je penſe qu'il faut plutôt les attribuer à la grande quantité de nitre que contient la terre dans ce pays, ce qui rend l'air très-froid dans certaines ſaiſons. Cette

---

(*a*) Le terme *Baſſe* eſt tiré du mot portugais *Baca*, qui ſignifie *la Rate*.

maladie eſt plus commune au Bengale, où le nitre abonde davantage. Je ſuis perſuadé qu'on lui oppoſeroit avec ſuccès l'alkali volatil. Ces obſtructions s'étendent depuis le creux de l'eſtomac juſques dans l'hypocondre gauche, & quelquefois ſont dures comme la pierre. Il faut que la rate ſoit prodigieuſement dilatée, pour occuper un ſi grand eſpace.

Il y règne de plus une maladie épidémique qui, en vingt-quatre heures & quelquefois moins, enlève ceux qui en ſont attaqués. Elle ne ſe manifeſte que dans les tems froids.

Les débauchés & ceux qui ont des indigeſtions, ſont attaqués d'un dévoiement, ou plutôt d'un écoulement involontaire de la matière fécale devenue liquide, mais ſans aucun mélange de ſang. Ils n'ont point de remèdes pour ce cours de ventre, qu'ils appellent *Flux aigu*, & dont ils laiſſent la guériſon aux ſoins de la nature.

Le flux de cette eſpèce qui règna, il y a quelques années, ſe répandit dans tout le

pays, fit de grands ravages, & depuis Chéringam jusqu'à Pondichéry, emporta soixante mille personnes. Diverses causes l'occasionnèrent. Les uns en furent affligés pour avoir passé les nuits & dormi en plein air; d'autres pour avoir mangé du riz froid avec du *Tair* (*a*); mais la plupart le furent pour avoir mangé après s'être baignés ou lavés avec de l'eau froide; ce qui leur causoit une indigestion, un spasme universel du genre nerveux, suivi de l'atonie & de la mort, si les malades n'étoient promptement secourus. Cette épidémie arriva pendant que les vents soufloient du Nord, en Décembre, Janvier & Février; quand ils cessèrent la maladie disparut: elle étoit caractérisée par un cours de ventre aqueux, accompagné de vomissemens, d'une foiblesse extrême, d'une soif ardente, d'une oppression de poitrine & d'une suppression d'urine. Quelquefois le malade sentoit de vives douleurs de colique:

(*a*) Le *Tair* est du lait caillé.

il perdoit ſouvent connoiſſance & la parole, ou il devenoit ſourd; le pouls étoit petit & concentré, & le ſeul ſpécifique que trouva le frère *du Choiſel*, de la Miſſion étrangère, fut la thériaque & la drogue amère. Les Médecins indiens ne purent ſauver un ſeul malade.

Il y a lieu de penſer que la tranſpiration arrêtée, refluant dans la maſſe du ſang & ſe portant à l'eſtomac & aux inteſtins, occaſionnoit les vomiſſemens, qui ſe terminoient par ce cours de ventre.

Celui qui le ſuivit deux ans après, fut des plus terribles. Il ne provenoit point de la même cauſe que le premier, puiſqu'il commença en Juillet & en Août : il s'annonçoit d'abord par un cours de ventre aqueux qui ſurvenoit tout-à-coup, & quelquefois enlevoit le malade en moins de vingt-quatre heures. Ceux qui en étoient attaqués, évacuoient juſqu'à trente fois en cinq ou ſix heures; ce qui les réduiſoit à un tel état de foibleſſe, qu'ils ne pouvoient ni parler ni

ſe remuer. Souvent ils n'avoient point de pouls. Les mains étoient froides, ainſi que les oreilles ; le viſage étoit allongé ; l'enfoncement de la cavité de l'orbite étoit le ſigne de la mort : ils ne ſentoient ni mal de ventre, ni coliques, ni tranchées. Ce qui les faiſoit le plus ſouffrir, étoit une ſoif ardente. Quelques-uns rendirent des vers par les ſelles, d'autres par les vomiſſemens : ce cruel fléau frappa généralement toutes les Caſtes, mais ſur-tout celles qui mangent de la viande, comme les Parias. Les Médecins nationaux ne réuſſirent pas mieux à traiter cette maladie, qui ſe renouvella dans le tems des vents du Nord.

Les Indiens ſont encore ſujets à des cours de ventre ſéreux & à des vomiſſemens occaſionnés par la tranſpiration interceptée, & par leur exceſſive miſère, qui eſt telle que le plus ſouvent ils n'ont pas aſſez à manger pour entretenir l'équilibre de la circulation. A ces deux cauſes, ſe joint le défaut de linge pour ſe couvrir dans les tems

froids. Ils couchent ſur une terre humide, dans des cahutes où ils ne ſont point à l'abri de la pluie & du vent. Le manque de toutes les choſes néceſſaires à la vie de l'homme, attire à ces malheureux des maladies qui les font périr en grand nombre.

Les indigeſtions appellées dans l'Inde *Mort de chien*, ſont fréquentes. Les Caſtes qui mangent de la viande, nourriture trop peſante pour un climat ſi chaud, en ſont ſouvent attaquées. Les Brames, quoiqu'ils ne mangent ni viande ni poiſſon, ont ſouvent de ces indigeſtions, produites par la grande quantité de beurre qu'ils mangent avec leur riz : pluſieurs en ſont morts ſubitement.

Ces indigeſtions fréquentes n'ont pas toujours pour cauſe une nourriture trop abondante. L'air frais auquel on s'expoſe avec tant de plaiſir, cauſe une indigeſtion, s'il a trop rafraîchi le ventre, la tête ou quelque autre partie du corps, en ſupprimant la tranſpiration : pluſieurs perſonnes ſont mortes pour avoir couché imprudemment en plein air.

Ils ne connoiſſent point les maladies inflammatoires, ni la pleuréſie; mais le flux de ſang les remplace chez eux.

La vérole a exiſté de tout tems dans l'Inde; elle n'y eſt pas abſolument dangereuſe, lorſqu'on y porte remède tout de ſuite : mais chez les femmes libertines, qui la laiſſent enraciner trois ou quatre ans, elle ſe change en cancer & en lépre; tous les autres maux ſuivent & les conduiſent à la mort. Les Indiens pallient ce mal ſans en détruire la cauſe; & comme preſque tous en apportent le germe en naiſſant, ſur-tout les gens du peuple, il eſt fort rare de trouver des perſonnes ſaines dans ces pays. Les remèdes généraux qu'ils emploient, ſont des tiſannes de *Curaneli*, des bains froids & des purgations avec du lait de *Cali*(a), dont ils forment

(a) Le *Cali* eſt connu des Européens ſous le nom de *Titimale de l'Inde.* Cette plante n'eſt cependant point de ce genre : ſon lait eſt un purgatif & un vomitif des plus violens; ſon ſuc épaiſſi au feu ſe conſerve long-tems. Les Indiens l'emploient comme ſimple purgatif, en en donnant gros comme la tête d'une épingle.

des pilulles, en y mêlant le suc des sommités des branches avec de la farine de maïs; ils en donnent gros comme un grain de poivre chaque jour, & usent de ce remède pour toutes sortes de maladies vénériennes, qu'ils guérissent par-là, lorsqu'elles ne sont pas invétérées.

L'épilepsie leur est aussi connue. Pour tout remède ils font manger aux malades des corneilles, qu'on appelle *Graye* dans l'Inde; c'est ce qui a fait donner à cette maladie le nom de *Graye*...

La petite vérole est épidémique : ordinairement elle règne depuis le mois de Février jusqu'en Avril. Lorsque les vents de terre se font sentir, elle disparoît. Il y a des années où elle est très-meurtrière. Quand elle est répandue dans un canton, elle y fait des ravages affreux, tant à cause de sa malignité, que par la manière dont on la traite.

Les Indiens ne pratiquent pas l'inoculation; ils ne distinguent point la petite vérole discrette de la confluente, & les traitent toutes de la même façon.

Lorſque les premiers ſymptômes commencent à paroître, ſavoir, fièvre, vomiſſemens, douleurs, &c. on réduit le malade à l'eau de riz appellée *Cange;* ſoit qu'il la vomiſſe ou non, on lui continue cette ſeule nourriture juſqu'à ce que la petite fièvre ſoit paſſée, & que les puſtules varioliques commencent à ſuppurer : alors on permet au malade un peu de riz & du poiſſon ſec, qu'on appelle *Carvate;* le régime qu'ils obſervent peut très-bien ſuppléer à la ſaignée, que nous employons. Lorſque le malade eſt reſſerré, ils lui font prendre un peu de *Jagre,* qui remplace nos lavemens. Si la petite vérole ne ſort pas bien, ils donnent au malade du ſuc des feuilles du tamarinier, mêlé avec un peu de jagre, perſuadés que ce remède facilite ſon éruption; lorſqu'elle ſuppure, ils ſaupoudrent le malade avec de la cendre de bouze de vache, pour empêcher que le linge ne ſe colle ſur les puſtules. Cette pratique vicieuſe fait rentrer les humeurs, arrête la tranſpiration, & produit des dépôts, des

plaies considérables, des cours de ventre & des toux qui mènent quelquefois à la phtysie. Ils frottent avec un peu d'huile de coco les yeux & les narines du malade, pour empêcher le collement de ces parties. Le seiziéme ou dix-septiéme jour, ils lavent le malade avec de l'eau froide, ensuite ils le frottent rudement avec de la feuille de *Margosier* (a), & appliquent sur les écorchures des feuilles du même arbre pilées & frites dans de l'huile ou du beurre; alors ils permettent au malade de manger du tair, du riz & des oignons.

Ces bains froids causent souvent des cours de ventre, des convulsions, des dépôts, la toux, des oppressions, & finalement la mort:

(a) Le *Margosier* est une espéce de *Melia*; cet arbre est consacré à Mariatale. Ce n'est que par superstition que les Indiens frottent le malade avec les feuilles de cet arbre. Ils se servent des sommités des branches pour chasser les mouches qui viennent inquiéter le malade; ils mettent aussi des branches sur son lit & dans toute la maison. Les voisins en placent aussi sur la leur, persuadés que Mariatale empêchera cette maladie d'y entrer.

ainsi

ainsi se termine le traitement des Indiens dans la petite vérole.

La rougeole épidémique qui fit tant de ravages parmi eux, il y a cinq ans, étoit une espéce de petite vérole qu'on n'avoit point encore vue dans l'Inde. Son éruption commençoit par le visage & la poitrine, & se répandoit sur tout le corps & jusqu'aux extrémités; elle étoit suivie d'oppression, d'assoupissement & d'altération. Tous ceux qui furent traités par les Médecins du pays avec des tisannes & des antidotes de leur façon, moururent.

Les accouchemens, qui dans l'Inde se font avec tant de facilité, ont des suites dangereuses. L'usage est de laisser trois jours au *Langanam* (*a*) une femme qui vient d'accoucher, c'est-à-dire, de ne lui faire prendre

(*a*) Le *Langanam* consiste à rester trois, quatre & cinq jours sans boire ni manger. Les Indiens l'ordonnent dans presque toutes les maladies ; il occasionne des accidens graves, & enfin la mort.

aucune nourriture ſolide ni liquide ; on lui donne ſeulement des tiſannes compoſées de diverſes racines, feuilles & ſemences aromatiques. Ce remède deſſéche le ſang, qui, après avoir fourni, pendant le langanam, la matière des ſécrétions & des évacuations abondantes qui accompagnent les couches, devient épais, viſqueux & lymphatique ; d'où il réſulte une inflammation dans la matrice. Cette inflammation produit le *Jani* (*a*), & la malade meurt le huitiéme ou le neuviéme jour.

Les Indiens ont encore quelques remèdes particuliers ſelon les maladies.

Pour les fièvres du pays, ils emploient avec ſuccès des tiſannes de racines de margoſier pilées, qui ſuppléent à notre quinquina ; ils prétendent que c'eſt la même racine, & que fraîche, elle a plus de vertu que celle

(*a*) Le *Jani* eſt une ſtaſe, un défaut de circulation du ſang & des humeurs, cauſé par le manque de liquidité, & augmenté par le Langanam.

envoyée d'Europe, qui dans la traversée a perdu une partie de sa force.

Pour la goutte, ils usent pendant un mois d'une poudre dont la base est le soufre. Jamais ils n'ont voulu m'en apprendre la composition; mais soit que ce remède ne vaille rien, ou qu'on l'administre mal, il est très-pernicieux & fait remonter la goutte.

Pour le flux hémorroïdal, ils emploient avec succès le sain-doux, qu'ils appellent *Pan-nimei*, c'est-à-dire, *Beurre de cochon*, en le mêlant avec le riz.

Ils guérissent les dartres avec du limon coupé, sur lequel ils mettent des grains broyés du *Tchimbé* (*a*); ils laissent cette drogue sur la dartre jusqu'à ce qu'elle soit séche, & la lavent ensuite avec de l'eau dans laquelle on a détrempé du cinabre.

Ils se servent de poudre de vers de terre

(*a*) Le *Tchimbé* est un arbre de la classe des légumineux : il donne une gousse longue & très-mince. Ses semences sont arrondies & plates aux deux extrémités.

pour les maux de dents, & prétendent que c'est un spécifique pour en calmer les douleurs.

A la place de notre eau de Luce, ils emploient le lait de Cali; pour rappeller à la vie une personne sans connoissance, ils lui en frottent le coin de l'œil. La causticité de ce suc réveille bien-tôt la sensibilité de toutes les parties, & ranime le malade, qui le plus souvent en perd la vue.

Ils ont des Médecins particuliers pour les morsures de serpens; & comme la piqûre de plusieurs de ces reptiles cause une mort prompte, & qu'ils n'ont pas tout de suite le Médecin, ils se servent de quelques recettes que les empyriques laissent dans les pays où ils passent.

Parmi ces serpens, l'un des plus dangereux & des plus communs, est le *Serpent à chaperon*, plus connu sous le nom de *Couleuvre-Capelle*. Les Indiens l'appellent *Nalla-Pambou*, c'est-à-dire, *Bon serpent*. Contre sa morsure, ils emploient le *Vichamarondou* (a).

(a) Le *Vichamarondou*, connu des Européens sous le nom

Pour adminiſtrer ce remède, on ouvre la peau juſqu'à ce que le ſang paroiſſe. On met dans l'inciſion gros comme un grain de poivre de vichamarondou, & on frotte bien. On en fait avaler autant au malade, & s'il eſt ſans connoiſſance, on lui en frotte les lèvres. Quand le danger eſt preſſant, on augmente les ſcarifications, on ouvre la peau en haut du front, au col, & on frotte ces inciſions avec le vichamarondou. Ce remède eſt très-efficace, lorſqu'il eſt promptement adminiſtré; mais il eſt ſans effet quand le venin a pénétré dans le ſang. La guériſon qui s'opéra à Karikal, dans le moment où il ne ſe trouva ni Médecin des ſerpens, ni vichamarondou, eſt des plus ſurprenantes.

On prit un jeune poulet, dont on appliqua le fondement ſur la morſure, ce qui fit à-

---

d'*Onguent du Maduré*, eſt un mélange de différentes herbes & racines qui contiennent immanquablement beaucoup d'alkali volatil; mais la baſe en eſt le *Pignon d'Inde*. Cet onguent, qui eſt un violent purgatif, a l'odeur d'excrément humain.

peu-près l'effet d'une ventouſe, & attira le vénin; le poulet mourut en peu de tems: on en appliqua un ſecond, qui fut bien-tôt mort & remplacé par un troiſiéme; ſucceſſivement on en appliqua juſqu'à treize. Le dernier ne mourut pas & ne parut point malade; l'homme fut parfaitement guéri.

Il y a une eſpéce de vipère fort petite, qui ne grandit jamais. Les Indiens l'appellent *Viriapambou*, & prétendent que c'eſt le ſeul ſerpent qui faſſe des petits. Sa morſure eſt très-dangereuſe; le vichamarondou ne la guérit point; ils donnent pour remède des coloquintes à manger.

On connoît que l'on en a pris ſuffiſamment, lorſqu'on les trouve amères; car ils croient que le venin de cette vipère empêche celui qui en a été mordu de ſentir l'amertume des coloquintes.

Comme ordinairement elles procurent le cours du ventre, on fait manger au malade une certaine quantité de *Paroupou*, eſpéce de pois plats, juſqu'à ce qu'il ſoit arrêté.

Telles ſont à-peu-près les connoiſſances, ou plutôt les préjugés des Indiens en Médecine, & les remèdes ou les poiſons généraux qu'ils emploient.

CHAPITRE XI.

De l'Astronomie.

L'ASTRONOMIE étant très-ancienne chez les Indiens, il est vraisemblable qu'ils communiquèrent cette science aux Peuples qui venoient trafiquer avec eux. Au moyen de formules (*a*) renfermées dans des vers énigmatiques, ils calculent exactement & assez promptement les éclipses de soleil & de lune. Les Brames ont calculé avec beaucoup de justesse le passage de Vénus sur le disque du soleil. Dans leurs livres sacrés les plus anciens, on trouve le détail suivant sur les planétes.

Le soleil promène sa course au milieu du

(*a*) On peut en voir quelques-unes dans le *Voyage* de M. Le Gentil.

monde (*a*); cet aſtre vivifiant produit tous les biens dont jouiſſent les hommes & les animaux. Il fournit la meſure du tems par ſa révolution autour de la terre. Au commencement du mois *Cartigué* (Novembre), la nuit devient plus longue que le jour d'un *Najigué* (*b*), pendant que le ſoleil avance vers le Sud : au contraire, pendant que cet aſtre va vers le Nord, les jours ſont plus longs que les nuits.

Dans l'eſpace de ſoixante najigués ou de vingt-quatre heures, le ſoleil parcourt neuf *Courous* (*c*) & huit millions d'*Yogénais* (*d*). Quand il fait jour dans un lieu, la nuit règne dans un autre, ce qui provient de la marche

---

(*a*) Tous les Peuples ont généralement cru que le ſoleil décrit ſon orbite autour de la terre. Les Européens ſont peut-être les ſeuls qui ſoient revenus de cette erreur groſſière.

(*b*) Un *Najigué* équivaut à 24 de nos minutes.

(*c*) Un *Courou* eſt cent fois cent mille.

(*d*) Un *Yogénai* eſt quatre lieues; ce qui donne 392 millions de lieues pour la courſe du ſoleil en vingt-quatre heures.

du ſoleil. Son char eſt appuyé par un bout au mont *Mérou* (*a*), & le reſte eſt ſoutenu par l'air. Il n'a qu'une roue ; ſept chevaux verds le traînent (*b*) ; le Dieu *Arounin* en eſt le conducteur (*c*). Les *Valaguilliers*, au nombre de ſoixante mille, ſuivent le ſoleil dans ſes douze *Loges* (*d*), en l'adorant & pſalmodiant différens airs à ſa louange.

Le ciel de la lune eſt à cent mille yogénais au-deſſous du ſoleil (*e*), & achéve ſa courſe plus vîte que lui.

(*a*) Montagne d'or au milieu de la terre. Les Dieux ſeuls peuvent y aller. Les Indiens prétendent qu'elle eſt dans le Nord, du côté du pôle ſeptentrional, & qu'elle eſt composée de mille huit *Condoumoudis* ou petites montagnes. Les Dieux la tranſportèrent dans la *Mer de lait* pour la faire mouvoir & avoir l'*Amourdon*, qui devoit les rendre immortels. Voy. la *ſeconde Incarnation de Vichenou*, Liv. II *de la Mythologie des Indiens*.

(*b*) Ce nombre a été choiſi ſans doute à cauſe des ſept jours de la ſemaine.

(*c*) Tout le monde reconnoîtra ici le *Phaëton* des Grecs.

(*d*) Ces *loges* ſont les douze ſignes du zodiaque.

(*e*) On voit par cette traduction fidelle que les Indiens ne croient point, comme l'a écrit le ſavant M. Bailly, que la lune ſoit au-deſſus du ſoleil.

Le ciel des étoiles eſt plus élevé de deux cents mille yogénais que celui de la lune.

À cent mille au-deſſus habite *Soucrin* (Vénus), qui précéde & ſuit alternativement le ſoleil.

À deux cents mille yogénais au-deſſus de Vénus eſt *Bouda* (Mercure). Quand il eſt ſéparé ou éloigné du ſoleil, comme il arrive ſouvent, cela annonce la famine.

A deux cents mille au-deſſus, Mars fait ſa réſidence : il paſſe un ſigne en quarante-cinq jours. C'eſt un être mal-faiſant aux hommes.

A deux cents mille plus loin, Jupiter tient ſa cour. Il marche ſi lentement, qu'il ne paſſe qu'un ſigne dans une année. S'il rétrograde, cela préſage quelques malheurs pour les Brames.

A deux cents mille au-deſſus de Jupiter, règne *Sani* (Saturne); il ne parcourt qu'un ſigne en trente mois. C'eſt la plus mal-faiſante de toutes les planétes.

A onze cents mille au-dessus de Saturne est le ciel des sept *Richys* (*a*).

A dix cents mille au-delà est un cercle qui a la forme d'un lésard, nommé *Sing-soumaram* (*b*). C'est dans sa queue que se trouve le *Drouvan* (l'étoile polaire).

A dix mille yogénais au-dessous du soleil, est le cercle de *Ragou* & *Quédou* (la tête du Dragon). Ces deux Géans devinrent ennemis du soleil & de la lune, parce que ceux-ci les empêchèrent de manger leur portion d'*Amourdon* ou *Beurre de vie*; ils leur jurèrent une haîne implacable, & les menacèrent de les avaler quand ils ne seroient pas sur leurs gardes. Le corps de ces Géans a treize mille yogénais d'étendue, & cache le soleil & la lune, ce qui occasionne l'obscurité des éclipses.

(*a*) Ce sont de grands Patriarches : ils forment la constellation que nous appellons *la grande Ourse.*

(*b*) Les dévots croient pieusement que ce cercle est le pied de Vichenou.

Pourquoi appellerions-nous *la Tête du Dragon* les deux étoiles que les Indiens nomment *Ragou* & *Quédou*, ſi l'Aſtronomie ne nous venoit de cet ancien Peuple ?

CHAPITRE XII.

Des Langues & de l'Écriture des Indiens, & de celles des Tamouls en particulier.

ARTICLE PREMIER.

Des Langues.

SECTION I.

Des Langues Indiennes en général.

DEPUIS la côte d'Orixa jusqu'au cap Comorin, & en remontant la côte de Malabar jusqu'à Cochin, on parle la langue *Tamoule*. Les Savans de cette partie de l'Inde écrivent leurs ouvrages en versets; ce qui les rend inintelligibles au commun des Indiens qui savent parfaitement lire.

A la côte d'Orixa, on parle le *Talinga*, langue qui diffère du Tamoul par les caractères & la prononciation, quoique chaque

caractère traduit réponde aux mêmes caractères français.

A la côte de Malabar, on parle une langue qui diffère aussi du Tamoul par les caractères & la prononciation.

Dans le Nord de la côte de Malabar, en remontant vers le Guzurate, on parle la langue *Indoue*, qui peut être comparée au *Samscroutam* corrompu. Elle a peu de rapport avec les langues Tamoule, Talinga & Malabare.

Toutes ces langues, au lieu de se perfectionner, comme cela seroit arrivé si ces Peuples eussent cultivé les Sciences, se sont tellement corrompues, qu'à-peine y découvre-t-on quelques traces du Samscroutam; c'est à la côte d'Orixa que se sont mieux conservés, parmi les Brames savans, quelques restes de cette langue. A la côte de Coromandel, ils l'ont entièrement perdue, & ne se servent de quelques caractères de cette ancienne langue que pour suppléer

au défaut de leur écriture, dont les lettres ne pourroient exprimer plusieurs mots.

Dans toute l'Inde, outre le langage du pays, on parle le *Maure* & le *Persan*, langues que les Mogols introduisirent dans ce pays, lorsqu'ils en firent la conquête. Les marchands de la côte de Coromandel parlent presque tous le Talinga. Dans tous les Comptoirs européens, on parle un mauvais jargon introduit par les Portugais, lorsqu'ils se sont établis dans l'Inde, & qui est resté en usage.

La langue *Samscroutam*, *Samskret*, *Hanscrit* ou *Grandon*, est la plus étendue : ses caractères multipliés donnent beaucoup de facilité pour exprimer les pensées, ce qui l'a fait nommer langue divine par le P. Pons (*a*).

Le Samscroutam étoit l'ancienne langue des Brachmanes, & non, comme le prétend M. Bailly, celle d'un peuple antérieur. Les langues vivantes de l'Inde ont assez de rap-

(*a*) *Lettres édifiantes.*

port

port avec cette ancienne langue, pour qu'on puiſſe les regarder toutes comme filles du Samſcroutam, mais corrompu par le mélange d'un mauvais jargon.

La langue françaiſe n'eſt plus la même que celle des Gaulois, & dans cinq cents ans elle aura ſouffert plus de changemens que n'en a éprouvé le Samſcroutam, depuis la deſtruction des Brachmanes.

Le *Talinga* eſt une langue douce & agréable; elle a moins de défauts que tous les autres idiomes de l'Inde.

Le *Tamoul* eſt ſans contredit la langue la plus défectueuſe, en ce que chaque lettre peut ſe prononcer & s'écrire de différentes manières. On pourra s'en former une idée par le précis que je vais en donner, d'après une Grammaire imprimée à Trinquebar.

Toutes ces langues ont des expreſſions fortes & des images vives, qui ne s'écartent pas trop de la nature, quoiqu'elles ſoient outrées. Dans la deſcription d'un combat, par exemple, le cliquetis des armes eſt imité

par le roulement & les coups de langue répétés & précipités qu'on eſt obligé de donner pour finir chaque verſet.

SECTION II.

De la Langue Tamoule.

La langue ſavante s'appelle *Chentamy*; tous les ouvrages ſont écrits dans cette langue, en verſets qui ſe chantent quand on les lit. Le lecteur indique chaque verſet, en prononçant la première ſyllabe ſur un ton élevé, qu'il baiſſe inſenſiblement & en muſique juſqu'à la dernière. Si dans le verſet il y a une ſyllabe de trop ou de moins, le ton eſt dérangé, comme cela arrive lorſque nous liſons des vers défectueux, & par-là on peut découvrir & rectifier les fautes qui ſe trouvent dans la copie d'un ouvrage. Quand une phraſe ſe termine à la fin d'un verſet, le lecteur le fait ſentir par un bourdonnement aſſez long de goſier & de nez.

§. I.

Des Lettres en général.

La langue Tamoule a trente lettres, qui s'écrivent de gauche à droite. Douze de ces lettres sont des voyelles, dont cinq bréves, appellées lettres courtes, & sept longues, dont les deux dernières *ai* & *aou* sont proprement des diphthongues.

Voici les figures de ces voyelles, dans l'ordre où les enseignent les Tamouls.

அ ஆ இ ஈ உ ஊ எ ஏ
a ā i ī ou ōu e ē

ஐ ஒ ஓ ஔ.
ai o ō aou.

Ces lettres ne s'écrivent jamais qu'au commencement des mots.

Les dix-huit autres lettres sont des consonnes; voici leurs figures.

க ங ச ஞ ட ண த ந ப
ka nga cha gna ta na ta na pa

ம ய ர ல வ ழ ள ற ன.
ma ya ra la ya ja la ra na.

Ces conſonnes ne ſe prononcent pas toujours de la même façon : au commencement d'un mot elles ſe prononcent différemment qu'au milieu ; de même une voyelle ou conſonne qui la ſuit ou la précéde, en change le ſon. Ainſi elles ne répondent pas exactement aux lettres françaiſes qu'on leur ſubſtitue, & chacune emportant avec elle un *a* bref, elles ne ſont proprement que des ſyllabes.

Comme les caractères des voyelles dont nous avons déja parlé, ne s'écrivent jamais qu'au commencement des mots, il a fallu inventer d'autres ſignes, qui, joints aux conſonnes, lorſqu'elles ſe trouvent au milieu ou à la fin des mots, exprimaſſent les voyelles. Voici ces ſignes.

ா placé après une conſonne exprime un *ā* long ; ainſi க *ca* ſuivi de ா, கா fait *C̄a*, &c. Ce ſigne ſe place après toutes les conſonnes, excepté après ண, ன, ற, dont l'*ā* long s'exprime ainſi : ணா *n̄a*, னா *n̄a*, றா *r̄a*.

L'*i* bref se marque par le signe ி, mis au-dessus de la consonne. Ainsi pour exprimer *ka* on écrit க, & கி pour *ki* : il en est de même pour toutes les autres syllabes.

Ce même signe un peu plus retourné marque l'*i* long. Ainsi கீ signifie *kī*, & மீ *mī*, &c. Mais pour exprimer *ti* bref, il se marque ainsi டி, & டீ pour *tī* long.

L'*ou* bref & long se marquent d'une manière assez différente, selon les consonnes qu'ils affectent, ainsi qu'on peut le voir dans la table ci-jointe.

L'*e* bref se marque par le caractère ெ, appellé *corne*, & qui se met toujours avant la consonne. Un peu plus contourné par en-haut, comme ே, il marque l'*ē* long. Ainsi *ké* s'exprime par கெ, & *kē* par கே.

La diphthongue *ai* s'exprime par le signe ை, qui se met toujours devant la consonne. Ainsi *kai* s'écrit கை. Il en est de même pour toutes les consonnes, excepté pour ண, ன, ல, ள, qui s'écrivent ainsi : ணை *nai*, னை *nai*, லை *lai*, ளை *lai*.

L'*o* s'écrit avec la corne de l'*e* ெ, placée avant la consonne; & alors on fait suivre celle-ci du signe de l'*a* long ா. Ainsi *ko* s'écrit கொ, & *kō* கோ : & de même *no* ணொ, & *nō* ணோ, &c.

La diphthongue *aou* se marque par la corne de l'*é* ெ, placée devant la consonne, suivie du signe ள. Ainsi *kaou* s'exprime par கௌ, & *paou* par பௌ, &c.

Le défaut de cette langue consiste en ce que ces caractères joints ensemble causent de l'embarras, parce qu'ils ont différentes valeurs : il faut donc connoître le sens de la phrase pour lire le véritable caractère. En effet, dans தாம on peut lire *tam*, qui signifie *lui-même*, ou *taram*, qui signifie *fois*; deux significations bien différentes.

La diphthongue *aou* a le même inconvénient, puisqu'on peut aussi bien lire dans கௌ *kel*, *écoute*, que *kaou*; & de même தௌ *tel*, *scorpion*, que *taou*.

De plus, les Tamouls ne mettent ni points ni virgules; ils ne séparent point les mots :

ce qui met une grande confusion dans leurs écrits, & fait que ceux qui ne savent pas parfaitement la langue, ne peuvent souvent comprendre le véritable sens de la phrase.

La table ci-contre présente les consonnes jointes aux différentes voyelles.

Ces caractères, je le répète, ne correspondent pas exactement aux lettres françaises qui leur sont jointes; ils changent de son, suivant la lettre qui les précède, ce qui est un grand défaut de la langue.

Une consonne suivie d'une autre demeure suspendue; dans la langue savante, on indique par un point mis sur la consonne, qu'elle est suspendue; mais ce point se met rarement par ceux qui écrivent la langue vulgaire.

§. II.

Des Consonnes.

La lettre ne se prononce pas toujours de la même manière. Au commencement

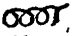
d'un mot, elle ſe prononce comme *c* ou *k*; quand elle eſt ſimple au milieu d'un mot, elle équivaut à un *g*; double, elle ſe prononce *c* ou *k*.

La lettre ச a auſſi ſes difficultés, ſe prononçant de quatre à cinq façons différentes. Tantôt c'eſt une *S*, tantôt un *ch*; quelquefois elle répond au ஷ *talinga*, ſe prononçant entre l'*s* & le *ch*. Quand le ச eſt redoublé, il ſe prononce comme *tcha*, & quand il eſt précédé de la lettre ஞ, il devient un *ja*.

La lettre ஞ affectée d'une voyelle ſe prononce comme *gn* dans *agneau*: elle ne peut ſe placer devant d'autre conſonne que le ச: alors on la prononce comme *ngn* & le ச devient un *j*.

La lettre ட eſt le *t* des Anglais. Jamais elle ne ſe trouve au commencement d'un mot: quand elle eſt ſeule au milieu, c'eſt un *da* anglais; double & précédée d'une longue, c'eſt un ſeul *t*; précédée d'une brève, on fait ſentir deux *t*; lorſque cette

lettre eſt ſeule ſuſpendue devant une autre conſonne, elle ſe prononce comme un *t*.

La lettre  eſt une *n*, & ſe prononce de même : elle ne ſe met jamais au commencement d'un mot.

La lettre eſt un *t*, lorſqu'elle eſt au commencement d'un mot, & au milieu elle devient un *d*; quand elle eſt double au milieu d'un mot & précédée d'une longue, on ne fait ſentir qu'un *t*, mais on en prononce deux, quand elle eſt précédée d'une brève.

La lettre eſt la ſeule des trois *n* tamoules qui puiſſe ſe placer au commencement d'un mot; quand elle ſe rencontre au milieu, elle eſt toujours ſuſpendue, & lorſqu'elle eſt à la fin, c'eſt que le mot ſuivant commence par un .

La lettre au commencement d'un mot eſt un *p*; ſeule au milieu, c'eſt un *b*; lorſqu'elle eſt redoublée au milieu, ſi elle eſt précédée d'une longue, elle ſe prononce comme un ſeul *p* : mais ſi elle eſt précédée

d'une brève, on fait sentir deux *p*, cependant ce n'est point une règle générale; car il y a des mots où l'on n'en fait sentir qu'un, quoiqu'une brève la précéde.

La lettre ய est un *i* consonne, qui se combine avec toutes les voyelles : à la fin des adverbes ஆய, elle se prononce comme une sorte d'*i* muet ; au contraire, elle se prononce *ya* au commencement d'un mot.

La lettre ர se prononce beaucoup plus doucement que le *ra* français. Elle est fort différente de l'autre *ra* tamoul ற ; car கர *cari* signifie du *charbon*, & கற est un *ragoût*.

La lettre ல se prononce aussi plus doucement que le *la* français, & diffère beaucoup de l'autre *la* ள tamoul. Car கலம் *calam* est une *mesure de grain*, & களம் *calam* signifie une *aire*.

La lettre வ est entiérement conforme au *v* français.

La lettre ழ est, suivant les Indiens,

une forte de *b* : dans certains cantons, on la prononce comme une *l*; dans d'autres, elle approche d'un *ja*, prononcé en relevant la langue.

La lettre ற est une *r*; quand elle est redoublée au milieu d'un mot, elle se prononce comme deux *t*, & ne paroît pas différer de deux ட : après la lettre ன, qui est alors suspendue, elle se change en *d*.

La lettre ன est fort différente, & se prononce plus foiblement que ண. Elle se met au milieu & à la fin des mots; jamais au commencement.

§. III.

Des Voyelles.

Les voyelles se prononcent comme les nôtres, excepté dans les occasions suivantes.

Quand l'*a* bref est suivi de ல, ர, ன, il se prononce comme un *e*; lorsque l'*a* est placé devant les lettres finales ண், ழ், ள்; il se prononce à-peu-près comme *eu*

dans *feu:* mais dans les monosyllabes terminés par les mêmes consonnes, il conserve alors sa vraie prononciation.

La voyelle இ *i* ne se prononce jamais avec un son clair, devant ண, ட, ழ, ள, ல, l'*i* bref se prononce communément comme un *e* muet ou comme *eu ;* mais plusieurs le prononcent comme *o* ou comme *ou.* L'*i* long devant ண & ட se prononce le plus souvent comme *ou ;* cependant devant ட il se prononce quelquefois comme *eu*, devant ழ & ள il se prononce comme *eu* ou comme *où ;* devant ல l'*i* bref se supprime toujours en prononçant les infinitifs, comme dans கிலடு on prononce *gradou.*

L'*ou* long se prononce toujours comme en français, ainsi que l'*ou* bref, qui se prononce d'une manière plus radoucie.

L'*e* bref & l'*e* long se prononcent souvent comme *ye :* il n'y a que l'usage qui puisse apprendre sa vraie prononciation. Devant ட, ண, ழ, ள, ல simple, cette lettre

se prononce comme *eu ;* mais devant ற redoublé, qui se prononce alors comme *t*, cette régle n'a plus lieu, & l'on prononce *yé*.

On voit que les deux voyelles *i* & *é* devant ட, ண, ழ, ள, ற, ne différent aucunement entr'elles pour la prononciation.

La diphthongue *ai* se prononce comme *ai* dans les monosyllabes, & lorsqu'elle se trouve placée à la première syllabe des mots de plusieurs syllabes ; mais dans les autres cas, elle se prononce comme *ei*, de manière que l'*i* se fasse à-peine sentir.

§. IV.

Du changement des Lettres en d'autres.

DANS la langue tamoule, il y a plusieurs lettres qui changent de prononciation, suivant les lettres qui les précédent, & qui en changent aussi, lorsqu'elles sont placées à la fin des mots.

La lettre ம à la fin d'un mot suivi d'un

autre qui commence par un க, se change en ங், devant ச elle se change en ஞ், devant த elle se change en ந்.

La lettre ல devant க, ச, த, ப, se change en ற suspendu, & alors la lettre த suivante se change elle-même aussi en ற.

La lettre ள devant les mêmes lettres க, ச, த, ப, se change quelquefois en ட suspendu, & alors la lettre த se change elle-même en un autre ட.

Voilà à-peu-près toutes les lettres qui se changent dans la langue vulgaire, mais dans la langue savante, il y en a beaucoup d'autres dont le changement doit se faire exactement.

§. V.

Des Lettres Samscroutams.

L'ÉCRITURE de la langue tamoule ayant le défaut de ne pouvoir supporter plusieurs consonnes de suite comme les autres langues, & ses caractères ne suffisant pas pour expri-

mer bien des mots, il a fallu y suppléer en empruntant quelques lettres de la langue samscroutam.

Ces lettres sont ஷ *cha*, prononcé fortement ஷா *chā*; ஷி *chi*, ஷீ *chī*; ஷு *chou*, ஷூ *choū*; ஷெ *ché*, ஷே *chē*, &c. On supplée cependant à cette lettre par un ச, en le prononçant plus fortement. க்ஷ *kcha*, க்ஷா *kchā*; க்ஷி *kchi*, க்ஷீ *kchī*; க்ஷு *kchou*, க்ஷூ *kchoū*. A la place de cette lettre, les Tamouls emploient quelquefois un ட suivi d'un ச, & alors il se prononce *tcha* au lieu de *kcha*.

ஷ்ட se prononce comme *ch* devant ட *chta*, ஷ்டா *chtā*; ஷ்டி *chti*, ஷ்டீ *chtī*; ஷ்டு *chtou*, ஷ்டூ *chtoū*.

ஸ est une *s*, à laquelle on souscrit plusieurs lettres, à la manière des *Talingas*: ainsi, en lui souscrivant la lettre த, ஸ்த, on fera *sta*, & ஸ்தா fera *stā*. Ils écrivent aussi ஸ்க *sca*, ஸ்ப *spa*, ஸ்ம *sma*, &c.

ர, en le souscrivant à ஸ, on aura *stra*, ஸ்த்ரி *stri*, &c.

On voit par ce précis le défaut de la langue tamoule, dont un ſon différent change le ſens de la phraſe : c'eſt ce qui fait que bien ſouvent les Indiens ne s'entendent point entr'eux. Quelquefois ils ſont obligés de prononcer chaque mot ſéparément pour les rendre intelligibles, & ſouvent de répéter ce qu'ils ont dit, & d'y ajouter des comparaiſons pour ſe faire comprendre.

C'eſt auſſi ce qui occaſionne entre les prononciations des différentes provinces, des différences qui ont jetté de la confuſion dans les Auteurs qui ont écrit ſur la Mythologie indienne ; confuſion qui empêche de reconnoître le même Dieu, ſous le même nom diverſement prononcé. பிரமமா, par exemple, ſe prononce *Brouma* dans les environs de Pondichéry, *Brahma* dans le Tanjaour, & *Brémaw* ou *Birmah* à la côte d'Orixa. De même, சிவன் ſe prononce *Chiven* à la côte de Coromandel, *Chib* dans le Nord, & *Siva* dans le Sud.

ARTICLE II.

De l'Écriture.

Les Indiens écrivent avec un poinçon sur des *Olles*, & non pas, comme on l'a cru, avec un stylet sur des écorces de certains arbres, enduites de cire ou de mastic. Les olles sont tirées de la feuille d'une espéce de palmier, dont le fruit est connu dans l'Inde sous le nom de *Longue*; cette feuille faite en éventail est épaisse & séche; les lames qu'on en sépare s'appellent *Olles*. Les écrivains, pour former des caractères, posent l'olle sur une main, & écrivent de l'autre, comme on peut le voir dans la planche ci-jointe. Ils écrivent des deux côtés, & passent ensuite du noir sur les lettres qu'ils viennent de tracer. Pour faire un livre, ils mettent les olles les unes sur les autres, & font à chaque extrémité un trou qui traverse toutes les feuilles : ils y passent un cordon, qui réunit ainsi toutes les olles.

Les Indiens écrivent auſſi ſur du papier, dont je crois que l'uſage a été introduit chez eux par les Mogols ; car ces derniers préfèrent le papier aux olles : ce papier eſt fait de chiffes de linge de coton, & paſſé à la colle de riz, qui le rend uni & lui donne un vernis ſemblable à celui de la Chine. On en fabrique de toutes couleurs ; ſouvent ils en font d'or & d'argent. Ils écrivent avec une plume de roſeau, en tenant les doigts fort éloignés de la taille de la plume; ils aiment mieux le papier d'une teinte griſâtre ; rarement ils écrivent ſur du blanc, qu'ils n'emploient qu'à envelopper des marchandiſes. Il n'y a pas long-tems qu'ils ſe ſervent de papier, puiſque tous les ouvrages anciens ſont écrits ſur des olles.

CHAPITRE XIII.

Apologues des Indiens.

Les Indiens ont des fables morales, dont l'antiquité prouve que c'eſt à ce Peuple que nous devons cette manière d'inſtruire. Celles que je vais rapporter, & qui ſont de ſimples traductions, indiqueront aſſez que la plupart des Fabuliſtes ont puiſé dans cette ſource.

L'Éléphant et les Rats.

« Il eſt bon d'obliger ceux qui paroiſſent » les plus mépriſables.

» Un laboureur s'appercevant que les rats » gâtoient ſa récolte, réſolut de les détruire; » il fit ſi bien qu'il les prit tous & les enfer- » ma dans un grand vaſe de terre qu'il aban- » donna dans le champ. Les priſonniers dé- » libérèrent long-tems ſur ce qu'ils devoient

» faire pour ſortir d'eſclavage; mais leurs
» tentatives échouèrent toujours contre la
» force du vaſe. Enfin l'un d'eux regardant
» par un petit trou, vit approcher un
» éléphant. Tout de ſuite il en avertit ſes
» compagnons d'infortune, & dès qu'ils
» virent cet animal à portée de leur voix,
» ils le prièrent de leur rendre la liberté.
» Que me ſervira, dit l'éléphant, d'obliger
» une eſpéce comme la vôtre? Les rats
» l'aſſurèrent qu'ils chercheroient ſoigneu-
» ſement l'occaſion de lui prouver leur re-
» connoiſſance; de manière qu'il ſe rendit
» à leur ſupplication, & caſſa le vaſe d'un
» coup de pied. Quelques jours après il ſe
» trouva pris dans des filets. Voyant paſſer
» l'un des rats dont il avoit opéré la déli-
» vrance : me voilà pris à mon tour, lui
» dit-il, qui pourra me tirer de ce mauvais
» pas? Le rat lui répondit qu'il alloit trou-
» ver ſes camarades, & qu'ils chercheroient
» enſemble le moyen de l'en arracher:
» effectivement, il ne leur eut pas plutôt

» annoncé le péril de leur libérateur, qu'ils
» accoururent à son secours; à force de
» ronger, ils brisèrent les liens, & l'animal
» se trouva libre ».

L'AIGLE A DEUX TÊTES.

« CE n'est que par le bon accord que deux
» personnes, obligées par état de vivre en-
» semble, peuvent espérer de réussir.

» Une aigle avoit deux têtes qui ne
» s'accordoient guères entr'elles, parce que
» l'une trouvant d'excellens fruits les man-
» geoit sans en faire part à sa camarade;
» cette dernière s'en plaignit : que vous im-
» porte, lui dit l'autre, que ces fruits soient
» mangés par vous ou par moi, puisqu'ils
» sont destinés à nourrir le même corps?
» j'en conviens; mais leur saveur affecte
» délicieusement votre palais, & je ne serois
» pas fâchée de goûter le même plaisir.
» Cette représentation ne corrigea pas la
» tête gloutonne; mais elle en fut bien

» punie : car l'autre pour se venger avala du » poison, & toutes deux périrent ».

LA GRUE ET LES POISSONS.

« LE crime & la méchanceté ne restent » jamais impunis.

» Une grue voulant régaler ses amis, » s'approcha d'un étang qu'elle savoit être » rempli de poisson, & se promena quelque » tems sur ses bords, en affectant beaucoup » de tristesse. Qu'avez-vous donc, lui dit » certaine écrevisse, pourquoi cet air mé» lancolique ? c'est, répondit-elle, qu'étant » perchée cette nuit sur un arbre, j'ai en» tendu des pêcheurs qui conspiroient contre » les habitans de cette onde ; demain ils » viendront s'en emparer, & je me trouverai » privée de ma nourriture. Mais ne pourroit» on pas, lui demanda l'écrevisse, prévenir » ce malheur ? Je ne vois qu'un seul moyen, » dit la grue, qui seroit de transporter tout » le poisson dans un étang voisin, où les

» pêcheurs ne pourroient jamais le prendre, » parce qu'il eſt beaucoup plus grand & plus » profond que celui-ci. L'écreviſſe ſe hâta » d'avertir les poiſſons, qui ſe rendirent au- » près de la grue, & dirent qu'ils accep- » toient le ſervice qu'elle vouloit bien leur » rendre, à condition qu'elle ne les trom- » peroit pas; qu'en conſéquence ils enver- » roient un député pour obſerver les lieux, » & qu'elle le rapporteroit, afin qu'il pût » leur en confirmer l'exiſtence : elle s'y » ſoumit de bonne grace, & celui qui ſe » dévoua pour ſes camarades, fut effective- » ment tranſporté dans un étang très-pro- » fond : quand il l'eut bien parcouru, il » fut rapporté par la grue, & rendit compte » de ſa miſſion. Les poiſſons remercièrent » leur bienfaitrice, & s'empreſsèrent de » ſauter ſur le rivage ; mais la grue les porta » tous ſur un grand rocher, où elle avoit » promis de donner ſon repas; l'écreviſſe » ſortit à ſon tour, ſe laiſſa prendre par » la queue, & vit de loin les poiſſons qui

» commençoient à se dessécher; elle vit
» aussi des écrevisses courant çà & là pour
» trouver de l'eau. A cet aspect, ne pou-
» vant plus douter de la trahison ni de sa
» mort prochaine, elle saisit la grue au
» gosier & l'étrangla. Cette perfide privée
» de sentiment, tomba sur le rocher même
» où elle avoit apporté les poissons, &
» périt sur ses victimes ».

LE LION ET LE LEVREAU.

« Quand la force est impuissante, on
» peut quelquefois employer l'artifice.

» Un lion affamé dévoroit tous les ani-
» maux qui tomboient sous sa patte. Ceux-
» ci pour n'être pas dans des perplexités
» continuelles, lui proposèrent de lui en-
» voyer tous les jours un animal de chaque
» espéce. La proposition fut acceptée, le
» traité fait & ponctuellement exécuté de
» part & d'autre. Enfin le sort étant tombé
» sur un levreau, le plus rusé de son espéce,

» il ralentit sa marche, & n'arriva point » à l'heure prescrite. Le lion voulut en » savoir la cause. Je n'ai tardé si long-tems, » répondit-il, que pour vous sauver la vie, » de même qu'à tous les animaux. J'ai vu » sur ma route un autre lion qui veut vous » déclarer la guerre & vous dévorer, vous » & vos sujets. Charmé de cet avis, le lion » lui dit de le conduire vers ce téméraire; » mais le levreau l'emmena sur le bord » d'un grand puits, dans lequel il vit son » image, & la prenant pour son rival, il s'y » précipita plein de fureur, & y périt ».

LE BRAME ET LE VASE DE TERRE PLEIN DE FARINE.

« LES projets s'évanouissent aussi-tôt » qu'on les a conçus.

» Un Brame se reposoit sur le sable au » bord d'une rivière; il avoit un vase de » terre plein de farine qu'on lui avoit » donnée en aumône, & formoit des projets

» de fortune. Je vais, disoit-il, vendre cette » farine, j'acheterai des petits cabrits, je » les éleverai; ceux-ci devenus grands en » produiront d'autres: dans quelques mois, » ils formeront un troupeau considérable; » j'en vendrai quelques-uns pour acheter » des veaux & des génisses qui multiplie» ront, de manière qu'avant qu'il soit deux » ans, j'aurai cinq à six cents bœufs. Alors » je me ferai bâtir une maison, j'épouserai » une jolie femme qui me fera revivre dans » un joli petit enfant: superbement habillé, » j'irai tous les matins annoncer l'almanach » au Roi. Mais quand je rentrerai chez moi, » si je surprends ma femme à battre mon » enfant, que ferai-je? je prendrai mon » bâton & je la rosserai; plein de colère, » il saisit son bâton en disant ces dernières » paroles, & croyant frapper sa prétendue » femme, il en donna plusieurs coups sur le » vase de terre qui se brisa. Sa fortune » devint le jouet des vents ».

LE SERPENT ET LE CRAPAUD.

« UN ſerpent affectoit l'air mélancolique » au bord d'un étang : certain crapaud s'en » apperçut, & lui demanda le ſujet de ſa » triſteſſe. Hélas ! dit ce dernier, un *Pé-* » *nitent* que j'ai mordu, m'a maudit en » punition de mon crime & réduit à porter » ſur ma tête ceux qui me ſervoient au- » paravant de nourriture. Le crapaud courut » annoncer cette nouvelle à ſes camarades, » & revint orgueilleuſement lui propoſer » de lui faire expier ſon crime, en montant » ſur ſa tête : le ſerpent y conſentit ; mais » ce fut pour l'aller dévorer dans ſon trou, » de même que ceux qui voulurent ſuivre » ſon exemple ».

L'HOMME, LE TIGRE ET LE RENARD.

« IL ne faut jamais obliger ceux dont » on ne peut attendre que de l'ingratitude.

» Un homme paſſant dans une forêt, » vit un tigre pris dans une trappe. Celui-ci

» le pria de l'en arracher, & l'homme » bienfaisant lui rendit ce service. Mais à-» peine le tigre fut-il en liberté, que n'ayant » pas mangé de trois jours, il voulut dé-» vorer son libérateur. Quoi, lui dit ce der-» nier, vous auriez cette criminelle pensée, » tandis que vous me devez la vie? Un » renard qui vint à passer, fut choisi pour » arbitre du différend : ayant appris ce dont » il étoit question, il fit le sourd & leur » dit : Messieurs, je n'entends point, veuillez » me faire voir comment la chose s'est passée. » Le tigre ne se doutant point de la ruse, » se remit dans la trappe, & l'homme alloit » l'en retirer; mais le renard lui dit, quelle » affaire avez-vous avec ce tigre? suivez-» moi, continuez votre route; ce qu'ils » firent tous deux en lui souhaitant bon » appétit ».

Les Indiens ont aussi d'anciens Contes, assez semblables à nos Nouvelles & à nos Fabliaux. Je n'en citerai qu'un pour exemple;

il suffira pour en faire connoître le genre.

LES DEUX FEMMES RUSÉES.

« LA femme d'un barbier, qui faisoit com-
» merce de galanterie, vint avertir celle d'un
» tisserand qu'un amant l'attendoit; c'étoit
» pendant la nuit: elle étoit couchée auprès
» de son mari; mais elle se leva bien vîte
» pour suivre l'intrigante femme du barbier:
» l'époux s'éveilla pendant son absence,
» & fut surpris de ne pas la trouver auprès
» de lui. Lorsqu'elle fut de retour, il l'at-
» tacha à un poteau, la fustigea d'impor-
» tance, & l'y laissant attachée, il alla se
» recoucher & se rendormit. La femme
» du barbier revint la chercher une seconde
» fois pour un nouveau rendez-vous, &
» ne fut pas médiocrement surprise de la
» trouver dans cette attitude forcée; ce-
» pendant ne voulant pas faire manquer la
» partie de plaisir, elle lui offrit de se mettre
» à sa place, condition que l'autre accepta

» sans se faire prier. Quand elle fut sortie, » son mari s'éveilla, & fit quelques questions » auxquelles la femme du barbier ne ré» pondit point, parce qu'elle ne vouloit » pas se faire reconnoître. Mais le tisserand » irrité de son silence, lui coupa le nez, & » se rendormit pour la seconde fois.

» Sa femme arriva peu de tems après » cette cruelle opération, dont elle fut » instruite par son amie. Elle se remit au » funeste poteau, tandis que l'autre, après » avoir ramassé son nez, s'en retourna chez » elle. Le tisserand s'éveille encore: curieux » de savoir si le silence obstiné de sa femme » duroit toujours, il lui fit de nouvelles » questions; celle-ci profitant de son erreur, » lui reproche amèrement sa jalousie, & » lui dit que le ciel a bien voulu manifester » son innocence en lui rendant le nez dont » il l'avoit injustement privée. Le tisserand » ne se fut pas plutôt assuré du prodige, » qu'il reconnut ses torts, la pria de les lui » pardonner, lui jura qu'à l'avenir il ne

» ſeroit plus jaloux, & qu'elle n'auroit qu'à
» ſe louer de ſa conduite : la femme qui
» n'étoit point vindicative, accepta la paix
» à cette condition & ſe remit au lit.

» L'autre étoit déſeſpérée de ſon aven-
» ture : ſon mari, barbier du Roi, fut ap-
» pellé de grand matin, pour aller promp-
» tement raſer le Prince : auſſi-tôt il de-
» mande à ſa femme la boëte aux raſoirs ;
» celle-ci lui donne le plus mauvais : le
» mari preſſé de partir le lui jette, & de-
» mande encore la boëte ; mais elle pouſſe
» de grands cris, & feint de ramaſſer ſon
» nez. Le barbier très-étonné de cette
» aventure, tombe à ſes pieds, lui demande
» pardon mille fois, & l'obtient enfin après
» que ſa femme eut vu pleinement le ſuccès
» de ſon artifice ».

CHAPITRE XIV.

Des Monnoies.

LES différentes monnoies de l'Inde font la *Roupie* d'or & d'argent, la *Pagode*, le *Fanon* & le *Doudou.*

La roupie d'or vaut ordinairement quarante-deux livres de France : elle eft marchande & baiffe ou hauffe felon les troubles des provinces voifines. Cette monnoie eft ronde & plate des deux côtés. On y voit écrit en Perfan le nom du Nabab, fes titres, les provinces qu'il gouverne, & l'année où la piéce a été frappée (Voy. *fig.* 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8). On ne contracte en roupies d'or que dans le Bengale ou à Surate.

La roupie d'argent vaut deux livres huit fols : celle de Pondichéry eft la plus eftimée; mais toutes, quand on les porte dans une

autre

autre province, perdent par le change trois sols, & quelquefois jusqu'à six.

La pagode est une monnoie d'or plate d'un côté & convexe de l'autre; sur le côté plat, il y a pour l'ordinaire quelques figures des Dieux indiens, mais si mal dessinées, qu'à-peine peut-on y reconnoître des traits. Elle est marchande comme la roupie d'or.

Il y a un grand nombre d'espéces de pagodes. Celles qui ont cours dans le commerce, sont, à la côte d'Orixa, la *Pagode à trois figures*; à Madras & à Pondichéry, on ne contracte qu'en *Pagodes à l'étoile*; & dans le Sud, à Trinquebar, Karikal, Naour & Négapatnam, qu'en *Pagodes de Porte-Nove*; à la côte de Malabar, on ne contracte qu'en *pagodes de Mangalor.*

La pagode à trois figures vaut 9 livres 12 sols; d'un côté l'on voit trois têtes ornées de couronnes; le côté convexe qui l'est moins que dans les autres, est couvert de points (*fig.* 9); l'or est fort pur & d'un jaune pâle.

La pagode à l'étoile vaut 8 livres 8 sols; d'un côté se voit une figure, & de l'autre, une étoile environnée de points (*fig.* 10). Les anciennes dont l'or est d'un jaune fort pâle, sont plus estimées que les nouvelles, dont l'or est de la couleur de celui de nos bijoux.

La pagode de Porte-Nove vaut 7 liv. 4 sols; d'un côté il y a une figure dont la couronne & les ornemens différent de ceux de la pagode à l'étoile. Le côté convexe est tout couvert de points (*fig.* 11). L'or est de la couleur de celui de nos bijoux, & contient beaucoup d'alliage.

La pagode de Négapatnam ne différe de celle de Porte-Nove que par quelques points de plus à la couronne; la valeur est la même.

La pagode de Mangalor vaut 9 livres 12 sols; elle est plate des deux côtés, dont l'un présente deux figures assises, tenant chacune en main un *Choulon*, arme qui a rapport au *Trident* de Neptune, & que les

Indiens mettent presque par-tout dans les mains de leurs Dieux; de l'autre côté se voit un croissant, dont une des pointes a une queue, ce qui lui donne la forme d'un 2. Il est environné de pointes (*fig.* 12).

Les pagodes anciennes d'*Aliraja*, de *Mamadeli* & d'*Andernek* (*fig.* 13 & 14) sont estimées pour la pureté de leur or; mais elles n'ont point cours dans le commerce, & perdent par le change.

Le fanon est une petite monnoie d'or ou d'argent. Ceux en or sont très-désagréables, parce qu'étant fort petits on les perd aisément; les Français, les Anglais & les Danois n'en font frapper qu'en argent.

Le double fanon de Pondichéry (*fig.* 1) vaut 12 s. & le fanon (*fig.* 2) 6 s. Il y a aussi le demi-fanon, qui vaut 3 s. Les Français font frapper exprès pour Mahé, leur Comptoir de la côte de Malabar, un fanon (*fig.* 3) qui vaut 9 s.

Le double fanon de Madras (*fig.* 4) vaut 8 s. & le fanon 4 s. Il y a aussi des fanons

d'or anciens fort estimés (*fig.* 5) : ils sont très-rares & valent de même 8 s.

Le double fanon de Trinquebar (*fig.* 6) vaut 12 s. & le fanon 6 s.

Le fanon d'or de Négapatnam (*fig.* 7) vaut 7 s. 6 deniers; celui de Paliacate (*fig.* 8) 9 s. mais l'or en est si mauvais, que hors de ce Comptoir il perd jusqu'à trois sols.

Le fanon d'or de Mangalor, à la côte de Malabar (*fig.* 9) vaut 9 s. Il y a aussi un petit fanon d'argent (*fig.* 10) dont il faut cinq pour un fanon d'or.

Le fanon d'or de *Tiroupadi* (*fig.* 11) vaut 9 s. Il est plat d'un côté & convexe de l'autre.

Le fanon d'or de Maduré (*fig.* 12) vaut 7 s. 6 d. Il est concave d'un côté & convexe de l'autre ; l'or en est très-mauvais & couleur de cuivre rouge.

Le fanon d'or d'*Oulondourpoté* (*fig.* 13) vaut 9 sols. Il est concave d'un côté & convexe de l'autre, sans aucuns caractères.

Le fanon d'or de *Latchimi-Dévi* (*fig.* 14) vaut 12 s. Il est fort mince & plat des deux côtés.

Le fanon d'or de *Balatchipoté*, dans la province d'Arcate (*fig.* 15) vaut 15 f. Il eſt plat des deux côtés, avec des caractères perſans.

Le fanon d'or d'*Alingéri*, auſſi dans la province d'Arcate (*fig.* 16) vaut 6 f. Il eſt plat d'un côté, de l'autre il reſſemble à une forme de chapeau : l'or en eſt très-mauvais & couleur de cuivre rouge.

Le fanon d'or d'*Aréni*, dans la même province, (*fig.* 17) vaut 12 f. Il eſt concave d'un côté & convexe de l'autre, ſans aucuns caractères.

Le fanon d'or d'*Ouléar-Paléon*, dans le royaume de Tanjaour (*fig.* 18) vaut 12 ſols. Il eſt concave d'un côté & convexe de l'autre.

Le doudou eſt une monnoie de cuivre. Il en faut vingt de ceux de Pondichéry (*fig.* 19) pour un fanon ou 6 f. D'un côté il porte une fleur-dé-lis, & de l'autre on lit *Poudoutchéry* en caractères tamouls.

Les doudous de Madras & de Bombaye (*fig.* 20 & 21) valent 1 ſol. Celui d'Arcate

(*fig.* 22) vaut 6 deniers : ſur les deux côtés on voit des caractères perſans.

Les doudous du Tanjaour & du Maduré (*fig.* 23) valent auſſi 6 deniers. D'un côté ſont deux figures de Dieux, & de l'autre un *Lingam*, qui, comme l'on ſait, eſt la repréſentation des parties naturelles des deux ſexes réunies ; ſon culte eſt très-répandu dans ces deux royaumes.

On trouve encore dans le Nord de l'Inde des monnoies anciennes en or & en argent, où ſont frappés les douze ſignes du zodiaque. Les révolutions continuelles qui agitent cette partie du monde, ſont diſparoître bientôt les anciennes eſpéces ; un uſurpateur qui s'empare du pays, détruit tous les monumens, & fait fondre toutes les eſpéces, pour anéantir, s'il eſt poſſible, juſqu'au nom du Prince qu'il a détrôné. Comme toutes ces monnoies ont immanquablement ſubi un pareil ſort, elles ſont d'une extrême rareté.

On a toujours cru, même dans l'Inde, & les Hiſtoriens & les Voyageurs ont répété

que ces monnoies furent frappées par l'ordre d'une Princesse qui voulut immortaliser son nom. Aimée à l'excès d'un Roi très-puissant, elle le pria avec instance de lui accorder une grace ; ce fut de régner vingt-quatre heures : elle profita de ce court règne pour faire battre, pendant toute la journée, les monnoies dont il s'agit ; mais c'est une vieille erreur, puisqu'on trouve de ces monnoies dont les dates diffèrent de plus de cent ans. Elles sont aujourd'hui très-recherchées.

Fin du premier Livre.

VOYAGE
AUX INDES ORIENTALES
ET
A LA CHINE.

LIVRE SECOND.

Introduction à la Religion des Indiens, ou Abrégé de leur Mythologie.

SECTION PREMIÈRE.

Des Dieux.

LES Mythologies n'intéressent point la plupart des Lecteurs, parce qu'au premier

coup d'œil elles n'offrent qu'un tissu d'absurdités incohérentes, qui semblent plutôt appartenir à l'imagination en délire qu'à la raison éclairée ; cependant quelque foiblesse qu'on suppose à l'esprit humain, il répugne de croire que dans tous les tems & dans tous les lieux on ait voulu le jouer par des fables monstrueuses, qui, pour être accréditées, n'avoient d'autre recommandation que l'extravagance. Les Philosophes qui se sont appliqués à les approfondir, en ont porté des jugemens plus favorables ; ils ont reconnu que c'étoient autant d'allégories ingénieuses, sous lesquelles résidoient la sagesse & la vérité.

Cette opinion paroît d'autant mieux fondée à l'égard des Indiens, que depuis long-tems on connoît leur goût pour l'allégorie ; c'est sous ce voile mystérienx qu'ils ont enveloppé l'histoire des grands hommes déifiés, & des révolutions terribles dont le globe que nous habitons conserve encore les empreintes.

Semblables aux Égyptiens, aux Grecs &

aux Romains, ils reconnoiſſent une infinité de Dieux, qui n'en formoient qu'un dans le principe; les autres ſont provenus de différens noms qu'on lui donnoit. On oublia bien-tôt qu'ils appartenoient au même Être, & dès ce moment ils furent conſacrés à déſigner différentes divinités.

Les Gentils en ont trois principales, *Brouma*, *Chiven* & *Vichenou*, qui n'en font qu'une; alors cette eſpéce de *Trinité* s'appelle *Trimourti* ou *Tritvam*, ce qui ſignifie *réunion des trois puiſſances.*

Ce dogme paroît avoir été général dans l'Inde, où l'on n'adoroit qu'une ſeule divinité, qui réuniſſoit les trois attributs, celui de créer, de conſerver & de détruire; mais dans la ſuite des tems, ils perſonnifièrent chaque attribut, & en firent trois Dieux, dont les pouvoirs ſéparés furent exprimés d'une manière allégorique : c'eſt ainſi que la Toute-puiſſance de Dieu fut déſignée par l'acte de la création, ſa Providence par celui de la conſervation; &

ſa Juſtice par celui de la deſtruction (*a*).

Le commun des Indiens n'adore qu'une ſeule de ces trois divinités; mais quelques Savans adreſſent encore leurs prières aux trois réunies; on en trouve la repréſentation dans pluſieurs pagodes ſous des figures humaines à trois têtes, qu'on nomme, à la côte d'Orixa, *Sari-Harabrama*, *Trimourti* à la côte de Coromandel, & *Tetratreyam* en langue Samſcroutam. Il y a même des temples entièrement conſacrés à cette eſpéce de trinité, tels que celui de *Perpenade* à la côte de Coromandel dans le royaume de Travancourt, où les trois grands Dieux ſont adorés ſous la forme d'un ſerpent à mille têtes. La fête d'*Ananda-Vourdon* qu'on y célèbre en leur honneur la veille de la pleine lune du mois *Prétachi*, ou d'Octobre, attire toujours un grand concours de peuple;

(*a*) Dans le pſeaume 103, que les Juifs modernes récitent le ſoir en commençant le ſabbat, Dieu y eſt invoqué comme Créateur, comme Conſervateur & comme Deſtructeur.

ce qui n'arriveroit pas ſi ceux qui s'y rendent n'adoroient les trois puiſſances réunies.

Vichenou lui-même eſt adoré ſous ces trois attributs dans ſon temple de *Tircovelour*, & porte le nom d'*Olégerlanda-Péroumal*.

ARTICLE PREMIER.

BROUMA.

BROUMA regardé comme Dieu créateur (*a*), n'a cependant ni temple, ni culte, ni ſectateurs (*b*); mais les Brames, à cauſe de leur

---

(*a*) Il eſt encore connu ſous les noms de *Bruma*, *Brahma*, *Bramma*, *Birmah*, *Birm*, *Brema*. Tous ces noms s'écrivent avec les mêmes caractères, & ne diffèrent que dans la prononciation.

(*b*) On lit dans la traduction que M. *de Meſſain* fit faire des myſtères du temple de *Cheringuam* (lorſqu'il commandoit dans cette Pagode, dont les Français avoient fait un fort), que Brouma dans les premiers tems avoit des temples, comme Chiven & Vichenou, qu'on lui rendoit un culte ſéparé; mais que les ſectes des deux derniers s'étant liées enſemble, détruiſirent entiérement celle de Brouma, dont ils renverſèrent les temples, pour la faire oublier.

origine, lui adressent des prières tous les matins, & font en son honneur la cérémonie du *Sandivané*.

Son orgueil causa sa disgrace : il se persuada qu'il étoit autant que Chiven, parce qu'il avoit le pouvoir de créer; dès-lors il voulut avoir la prééminence sur Vichenou qu'il insulta griévement : ce dernier voulut en tirer vengeance, de manière qu'il y eut un combat terrible entre eux; les astres tombèrent du firmament, les *Andons* (*a*) crevèrent, & la terre trembla. Les *Deverkels* saisis de crainte, fermèrent les yeux, & dans l'excès de leurs souffrances allèrent trouver *Devendren*, qui les conduisit au *Caïlasson*; ils prièrent le Seigneur de les soutenir, & Dieu répandu dans toutes les

(*a*) Suivant les Indiens, l'*Andon* est le monde visible; il est composé d'un soleil, d'une terre, des planétes & des étoiles; le tout est entouré d'une coque ronde & très-épaisse. Les Andons sont sans nombre & arrangés les uns sur les autres, à-peu-près comme on arrangeroit des œufs.

ames, comme l'huile dans la graine de *Gengeli* (*a*), ſentit ce que ſouffroient les Deverkels; il parut devant les combattans, ſous la forme d'une colonne de feu qui n'a point de fin. L'aſpect de cette colonne appaiſa leur colère, & pour terminer le différend, ils convinrent enſemble que celui qui pourroit en trouver le pied ou le ſommet ſeroit le premier Dieu. Vichenou prit la forme d'un ſanglier, & fit des trous dans la terre avec ſes défenſes, qui pénétrèrent juſqu'au *Padalon* (*b*); il traverſoit mille *Cadons* (*c*) en un clin d'œil, & pendant mille ans, il chercha de la ſorte ſans pouvoir découvrir le pied de la colonne; enfin fatigué, il revint ſur ſes pas, & ne regagna l'endroit d'où il étoit parti qu'avec beaucoup de peine : alors reconnoiſſant le Seigneur, il lui adreſſa ſes prières.

(*a*) Petite graine dont on tire l'huile dans l'Inde.

(*b*) Pays plus bas que la terre.

(*c*) Trois lieues forment le *Cadon*.

Brouma ne fut pas plus heureux dans la recherche du fommet; il prit la figure d'un oifeau nommé *Annon* (*a*), & dans un inftant il s'éleva dans l'air à deux mille Cadons. C'eft ainfi qu'il le parcourut inutilement pendant cent mille ans, après lefquels fes forces fe trouvant épuifées, & ne pouvant plus voler, il réfléchit fur fon imprudence, & reconnut le Seigneur. Dieu pour l'éprouver fit tomber une fleur de *Caldeïr* (*b*): Brouma la reçut entre fes mains, & comme elle avoit la faculté de parler, elle le pria de lui rendre la liberté. Brouma voulut qu'elle l'accompagnât auprès de Vichenou pour attefter qu'il avoit vu la tête de la colonne; il eut effectivement l'impudence

(*a*) Efpéce de cygne; c'eft la monture de Brouma.

(*b*) On connoît cet arbre à l'Ifle de France fous le nom de *Vaquois*. M. de Buffon le nomme l'*arbre indécent*, parce que du tronc il fort des racines qui s'alongent pour fe rapprocher de la terre, & qui reffemblent parfaitement aux parties naturelles de l'homme. Són extrémité forme une efpéce de gland très-bien marqué.

de le ſoutenir à Vichenou, diſant que la fleur de Caldeïr qu'il apportoit en étoit témoïn: cette dernière répondit que *oui;* mais avant qu'elle eût achevé le mot, la colonne creva; les *Achtequedjams* (*a*) vomirent du ſang, & les nuages furent brûlés. Dieu parut au milieu de la colonne, & fit un ris ſemblable à celui qu'il avoit fait lorſqu'il détruiſit les *Tiroubourons* (*b*). Alors Vichenou ſe jetta pluſieurs fois à ſes pieds, & donna des louanges au Seigneur; Chiven touché de ſon repentir lui pardonna ſa faute, & lui accorda pluſieurs *Varrons* (*c*).

Brouma devint immobile; Chiven le maudit, & lui aſſura que puiſqu'il avoit menti, jamais il n'auroit de temples ſur la terre ni de *Poutché* (*d*): quant à la fleur

(*a*) Ce ſont les huit éléphans qui ſoutiennent le monde.

(*b*) Trois forts d'or, d'argent & de fer, où étoient les *Achourers* qui vexoient les *Deverkels*. Un ſeul ris de Chiven réduiſit ces trois forts en cendres.

(*c*) Graces particulières.

(*d*) Cérémonies que les hommes ſont obligés de faire tous

de

de Caldeïr, il lui dit qu'elle ne ſerviroit jamais dans ſes temples (*a*).

Brouma revint à lui-même, eut un ſincère repentir, & ſe jettant aux pieds de Chiven, implora ſa miſéricorde. Comme la bonté de Dieu eſt infinie, Chiven eut pitié du coupable, & lui pardonna. « Votre » orgueil, lui dit-il, vous avoit fait perdre » le Poutché; mais en faveur de votre re- » pentir toutes les cérémonies des Brames » feront pour vous ». Il diſparut en diſant ces derniers mots.

C'eſt en mémoire de cette transformation de Chiven que les Indiens font la fête de *Paornomi*, ſi célèbre dans le temple de *Tirounamaley* (*b*).

Brouma épouſa *Saraſſouadi* Déeſſe des

---

les jours en l'honneur des Dieux. Voy. Liv. III, Chap. 6, *Cérémonies particulières des Indiens*.

(*a*) Les Indiens ſe ſervent de cette fleur pour les cérémonies qu'ils font en l'honneur de Polléar, de Soupramanier & de Vichenou, mais jamais dans celles de Chiven.

(*b*) Voy. Liv. III, Chap. 5, *des Fêtes des Indiens*.

ſciences & de l'harmonie (*a*); elle naquit dans la mer de lait lorſque les Deverkels & les *Achourers* en tirèrent l'*Amourdon* : elle eſt encore la Déeſſe des langues ; on l'invoque pour faire parler les enfans, de même que dans les écoles lorſqu'ils apprennent à lire & à écrire; mais elle n'a point de temple. On la repréſente tenant un livre indien d'une main, & jouant d'un inſtrument qu'on appelle *Kinneri* : l'un eſt l'emblême de la ſcience, & l'autre de l'harmonie.

Cette fable paroît déſigner la deſtruction totale de la ſecte de Brouma : nous avons

---

(*a*) Quelques Hiſtoriens qui ont parlé de la mythologie indienne & de ſon origine, ont prétendu que *Brama* & *Saraſſouadi* étoient les mêmes que le Patriarche *Abraham* & *Sara* ſa femme. Ils ont été portés à le croire, non-ſeulement par la reſſemblance du nom d'Abraham avec celui de Brama, mais par la véritable ſignification de celui de Saraſſouadi, dont la terminaiſon *Souadi* n'eſt que pour marquer le féminin, comme ſi l'on diſoit *Madame Sara*. Je crois qu'on ne peut s'en tenir à une définition auſſi vague que celle des rapports des noms, Brama étant plus ancien dans l'hiſtoire indienne qu'Abraham ne l'eſt dans la *Génèſe*.

déja dit qu'elle s'opéra par la réunion de celle de Chiven à celle de Vichenou. C'eſt en mémoire de cet événement que dans quelques temples où l'on adore la divinité ſous le nom de *Sangara-Naraïnem*, qui veut dire Chiven & Vichenou, on la repréſente moitié blanche & moitié bleue, pour exprimer la réunion de ces Dieux qui ne font qu'un ; cependant comme ceux des Broumaniſtes qui échappèrent au maſſacre général entrèrent dans la ſecte de Chiven, on a feint que Brouma s'étoit repenti.

Brouma fut le premier Légiſlateur des Indiens; il les tira de la vie ſauvage pour leur apprendre les arts, les ſciences & l'agriculture: c'eſt par cette raiſon qu'ils le déifièrent, le regardèrent comme Créateur, & feignirent qu'il avoit épouſé la Déeſſe des ſciences.

On le repréſente avec quatre bras & quatre têtes, qui, ſelon quelques Indiens, ſont l'emblême des quatre livres ſacrés, connus ſous le nom de *Védams*. Il tient un cercle

d'une main, qui ſignifie l'immortalité, de l'autre un feu qui repréſente la force; enfin de la troiſiéme & de la quatriéme, il écrit ſur des olles ou livres indiens, ſymbole de la puiſſance législative.

ARTICLE II.

VICHENOU.

ON regarde Vichenou comme le Dieu conſervateur (*a*). Il épouſa *Latchimi* Déeſſe des richeſſes (*b*), qui naquit auſſi dans la mer de lait, & *Boumidévi* Déeſſe de la terre; il eut de Latchimi *Manmadin* Dieu de l'amour, que les Indiens ne mettent au rang des Dieux

(*a*) Il eſt encore connu ſous les noms de *Viſnou*, *Viſtenou*, *Wicknum*, *Biſtenou*: dans quelques temples on l'adore ſous le nom de *Jagrénat* & de *Quichena*; dans d'autres, ſous ceux de *Paroudon*, de *Bouda*, de *Naraïnem*, de *Péroumal*, de *Moëni* ou *Moguéni*, & d'*Adiſſéchen*; quelques Auteurs l'ont nommé *Beſchen* & *Biſtuoo*.

(*b*) *Latchimi* eſt regardée par les ſectateurs de Vichenou comme la mère du monde: ſa beauté eſt citée comme parfaite.

qu'à cauſe de leur goût pour la volupté.

Manmadin (*a*) diffère peu de notre *Cupidon* : on le dépeint comme lui, ſous la figure d'un enfant, portant un carquois ſur ſes épaules, & tenant en main un arc & des flêches; mais l'arc eſt de canne de ſucre, & les flêches de toutes ſortes de fleurs. On le repréſente monté ſur une perruche. Quoiqu'enfant, on lui donne une épouſe nommée *Radi* (*b*). Les Indiens la repréſentent ſous la figure d'une belle femme à genoux ſur un cheval & lançant une flêche. Elle partage les fonctions de ſon époux : ils n'ont aucun temple ni l'un ni l'autre. Leurs figures ſont ſculptées en bas-relief ſur les murs de ceux de Vichenou; mais jamais leurs ſtatues ne ſont iſolées.

Vichenou eut encore deux filles de Lat-

(*a*) *Man* ſignifie *cœur*, *volonté ; Mada*, *qui ronge*, *qui excite l'amour.* On le nomme encore *Amanga*, qui veut dire *homme ſans cœur.*

(*b*) *Radi* ſignifie *débauche.*

chimi, nommées *Chondaravali*, & *Amourdavali*, qui toutes deux épousèrent *Soupramanier*, ſous le nom de *Teyavanè* & *Valinayaqui* : il eut un autre fils dont il accoucha lui-même lors de ſa métamorphoſe en femme ſous le nom de *Moyéni*, forme qu'il prit pour ſéduire les Géans & leur enlever l'*Amourdon* (*a*) qu'ils avoient fait ſortir de la mer de lait avec les Deverkels. Chiven fut ſi frappé de ſa beauté qu'il ne put contenir ſes deſirs, & devint avec elle père d'*Ayénar* (*b*). Les Gentils regardent ce fils de Chiven & de Vichenou comme le protecteur du monde, du bon ordre & de la police; mais ils ne le mettent point au rang des Dieux de la première claſſe. Ils lui bâtiſſent de petits temples dans des bois, ordinairement écartés des chemins, & jamais dans les villes. On les reconnoît à quantité

(*a*) Liqueur qui procuroit l'immortalité. On l'appelle encore *Amourtam*, *Amortam*, *Ambroiſie*, *Nectar*.

(*b*) Il eſt auſſi connu ſous le nom d'*Ariarapoutren*.

de chevaux de terre cuite qu'on lui voue, & qui sont placés en-dehors dans des lieux couverts. Il n'est pas permis de passer près de ces temples en voiture, à cheval ou à pied, avec des souliers (*a*). De tous les Dieux, il est le seul à qui l'on offre des sacrifices sanglans; on lui sacrifie des coqs & des cabrits.

On compte vingt-une *Incarnations* de Vichenou, dont neuf principales; ce n'est qu'à celles-ci qu'on érige des temples: les autres n'étant qu'une partie du Dieu, sont regardées comme accidentelles, & les livres sacrés qui traitent de ses louanges, ne font le détail que de ces neuf dernières.

(*a*) Cet assujettissement a sans doute fait reléguer ces temples dans les déserts, loin des lieux fréquentés: car on ne doit pas perdre de vue, en lisant cette Mythologie, un principe qui lui est commun avec celle de presque toutes les autres Nations; c'est de chercher constamment des raisons ou causes physiques dans les pratiques de religion.

La première fut en *poiſſon*, pour ſauver du déluge le Roi *Sattiaviraden* & ſa femme. Pendant tout le tems que dura cette révolution, arrivée à la fin du troiſiéme âge, Vichenou fut leur protecteur ſous la forme d'un poiſſon, & ſervit de gouvernail au bâtiment qu'il leur avoit envoyé. Quand les eaux ſe furent retirées, Sattiaviraden deſcendit à terre, & ne s'occupa qu'à la repeupler; dans cette transformation, on adore Vichenou ſous le nom de *Matchia-Vataram* (*a*) : il

(*a*) Tous les Peuples conſervent la tradition d'un déluge. Celui des Chrétiens arriva l'an du monde 1656; le dernier des Indiens date de 4883 ans, & celui des Chinois de 4000. L'hiſtoire ancienne en rapporte un qui ſubmergea toute la Theſſalie, arrivé dans la Gréce du tems de *Deucalion*, l'an du monde 2448; celui d'*Ogygès*, en Attique, eſt plus ancien que ce dernier de deux cents quarante ans. D'ailleurs, on reconnoît que la plupart des cérémonies des différentes Nations, comme l'a très-bien obſervé M. *Boulanger*, ont rapport à ce ſoulévement preſque univerſel des eaux : & chaque pays examiné phyſiquement offre les traces d'un bouleverſement général dans la nature.

Chaque Peuple a eu ſon Deucalion; & les eſpéces d'hommes

détruisit sous cette forme le Géant *Canagacchen* (*a*), qui avoit enlevé les quatre Védams à Brouma, & les avoit avalés. Vichenou après avoir vaincu le Géant, lui ouvrit le ventre pour les retirer; mais il n'en trouva que trois, le quatriéme étoit digéré.

La seconde incarnation fut en *tortue*; les Dieux & les Géans voulant se procurer l'immortalité, d'après le conseil de Vichenou, transportèrent la montagne *Mandréguiri* dans la mer de lait pour en tirer l'Amourdon. Ils l'entourèrent du serpent *Adisséchen*, & tirant alternativement les uns par la tête, les autres par la queue, ils firent tourner la montagne sur elle-même, afin de changer la mer en beurre. Ils tirèrent avec tant de célérité, qu'Adisséchen accablé de lassitude, ne put

noirs & blancs si différens entr'eux, sembleroient désigner qu'ils n'ont pu avoir un père commun, & que des hommes ont survécu au déluge dans diverses contrées.

(*a*) Il a été nommé par quelques Auteurs *Calakegen* & *Aycriben*.

plus supporter la fatigue; son corps frissonna, ses mille bouches tremblantes firent retentir l'univers de sifflemens, un torrent de flamme sortit des ses yeux, ses mille langues noires & pendantes palpitèrent, & il vomit un poison terrible, qui dans l'instant se répandit par-tout; Vichenou plus intrépide que les autres Dieux & les Géans, qui s'enfuirent, prit ce poison & s'en frotta le corps, qui devint aussi-tôt bleu.

C'est en mémoire de cet événement, que presque dans tous les temples qui lui sont dédiés, on le représente de couleur bleue. Les Dieux & les Géans revinrent à l'ouvrage, ils travaillèrent pendant mille ans, après lesquels la montagne s'enfonça peu-à-peu dans la mer. Vichenou prit alors la forme d'une tortue d'une grandeur extraordinaire, entra dans la mer & souleva facilement le mont submergé: tous les Dieux après lui avoir donné des éloges, se réunirent pour tourner la montagne; enfin après plusieurs siécles, la vache *Cama-*

dénou (*a*) fortit de la mer de lait, de même que le cheval *Outchiſaravam*, l'éléphant blanc *Airapadam* (*b*) & l'arbre *Calpaga-Vroutcham*; leurs travaux produiſirent encore trois Déeſſes, Latchimi Déeſſe des richeſſes, épouſe de Vichenou, *Saraſſouadi* Déeſſe des ſciences & de l'harmonie, que Brouma prit pour femme, & *Moudévi* Déeſſe de la diſcorde & de la misère, dont perſonne ne voulut avec juſte raiſon; car les Indiens prétendent que celui qu'elle protége ne trouveroit pas un grain de riz pour appaiſer ſa faim : on la repréſente de couleur verte montée ſur un âne, & portant en main une bannière au milieu de laquelle eſt peint un

(*a*) *Camadénou* ſignifie *vache deſirable* : elle donnoit tous les alimens qu'on pouvoit deſirer. On place ſon tableau dans les temples de Vichenou, où elle eſt repréſentée avec des aîles, ayant la tête d'une femme, trois queues, & un petit veau qu'elle allaite.

(*b*) C'eſt l'un des éléphans qui ſoutiennent la terre. On place ſon image dans les temples de Vichenou, où il eſt repréſenté de couleur blanche, ayant quatre défenſes, & le corps chargé de bijoux & d'habillemens magnifiques.

corbeau. Ces deux animaux lui ſont donnés pour attributs, parce qu'ils ſont infâmes chez les Gentils.

Le Médecin *Danouvandri* (*a*) ſortit enſuite du fond de la mer avec un vaſe plein d'Amourdon. Vichenou ne le diſtribua qu'aux Dieux, & les Géans qui s'en virent fruſtrés, furieux d'avoir été trompés, ſe diſpersèrent ſur la terre, & empêchèrent qu'on ne rendît aucun hommage à quelque Dieu que ce fût. Ils exercèrent toutes ſortes de cruautés pour ſe faire adorer eux-mêmes. Leur inſolence occaſionna les métamorphoſes ſuivantes de Vichenou, qui voulut détruire cette race ennemie des Dieux (*b*).

(*a*) *Danouvandri* eſt regardé comme une transformation de Vichenou, mais accidentelle & momentanée, & n'étant qu'une partie de lui-même. On ne lui érige point de temples; on place ſeulement ſon tableau dans ceux de Vichenou, où il eſt repréſenté ſous la figure d'un Savant qui lit.

(*b*) Dans toutes les Mythologies, on voit des Géans qui s'arment contre les Dieux : dans la Fable, *Jupiter* a foudroyé les *Titans*. Quelques Auteurs ont penſé que ces images groſſières & fabuleuſes n'étoient qu'une copie de la fameuſe

On l'adore dans cette transformation ſous le nom de *Courma-Vataram.*

Dans cette fable on apperçoit clairement le rapport de la Mythologie indienne avec celle des autres Peuples. La terre ſauvée des eaux du déluge, n'eſt-elle pas figurée par la montagne Mandréguiri, que Vichenou ſoutient ſous la forme d'une tortue? Le *Typhon* des Égyptiens ſortant du lac *Sarbonide*, & conſumant tout de ſon haleine empoiſonnée, eſt-il autre choſe que le venin du ſerpent Adiſſéchen? L'ambroiſie n'eſt-elle pas l'Amourdon? Enfin la Déeſſe Latchimi, fille de la mer de lait, n'eſt-elle pas la *Vénus Aphrodite* des Grecs, ainſi que la Vénus qu'*Héſiode* & le ſublime *Homère* font ſortir de la mer pour monter dans l'*Olympe*, où tous les Dieux en furent épris?

---

révolte des Anges contre Dieu même, & de leur chûte épouvantable dans l'abyme.

VICHENOU fut obligé de s'incarner une troisiéme fois pour détruire le géant *Ereniac-chassen*, qui s'amusoit à renverser la terre après avoir fait toute sorte de mal aux créatures. Le Dieu conservateur prit la forme d'un *sanglier*, attaqua le Géant & lui déchira le ventre; ensuite il plongea dans la mer pour en retirer la terre; il la prit avec ses défenses, la posa sur la superficie des eaux comme elle étoit auparavant, & y plaça plusieurs montagnes pour la tenir en équilibre. Dans cette transformation, on l'adore sous le nom de *Varaguen*; mais à *Tiroumaton*, où ce Dieu a un temple très-renommé dédié à cette incarnation, il y est adoré sous le nom d'*Adivaragué-Pérounal*.

C'EST pour détruire le géant *Erénien* que Vichenou s'incarna pour la quatriéme fois & parut *moitié homme & moitié lion*. Ce Géant abusant du privilége qu'il avoit obtenu de Brouma, de ne pouvoir être tué par les Dieux, par les hommes, ni par les ani-

maux, se fit reconnoître pour Dieu dans tout son Royaume : son fils *Pragaladen*, rempli de la grace de Vichenou, fut le seul qui ne voulut point l'adorer; les caresses, les menaces, les tourmens ne purent jamais l'y contraindre; il disoit courageusement à son père que le Dieu qu'il adoroit étoit tout-puissant, plein de bonté pour ses adorateurs, & terrible envers les méchans. Érénien lui dit qu'il voudroit bien savoir où se tenoit ce Dieu tout-puissant, afin de satisfaire sur lui sa vengeance. Pragaladen lui répondit qu'il étoit en tous lieux, & qu'il remplissoit tout de sa divinité. Le trouverai-je ici, dit Érénien en colère, frappant avec la main une des colonnes de son palais? A ces mots la colonne se fendit en deux, & Vichenou parut avec la tête d'un lion & le corps d'un homme, figure à laquelle Érénien n'avoit pas songé dans la demande qu'il avoit faite à Brouma de ne recevoir la mort ni de la main des Dieux, ni de celle des hommes, ni des défenses des animaux : il soutint un

combat terrible contre Vichenou, qui lui ouvrit le ventre & but tout ſon ſang. Dans cette métamorphoſe on l'adore ſous le nom de *Naraſſima-Vataram.* Il y a deux temples célèbres dédiés à cette incarnation, l'un à *Archiouac*, Aldée à une lieue de Pondichéry, & l'autre à *Ahoblon* ſur la côte d'Orixa.

La cinquiéme fut en *Brame-nain*, ſous le nom de *Vamen ;* elle fut opérée pour réprimer l'orgueil du Géant *Bély :* ce dernier après avoir vaincu les Dieux, les avoit chaſſés du *Sorgon ;* il étoit généreux, fidèle à ſa parole, compatiſſant & charitable. Vichenou, ſous la forme d'un Brame très-petit, ſe préſenta devant lui pendant qu'il faiſoit un ſacrifice, & lui demanda l'eſpace de trois pas de terrain pour bâtir une cabane. Bély ſe mocqua de l'apparente imbécillité du nain, en lui diſant qu'il ne devoit pas borner ſa demande à ſi peu de choſe, que ſa générosité pouvoit lui donner un terrain plus conſidérable. Vamen répondit qu'étant ſi petit,

petit, ce qu'il demandoit étoit plus que suffisant. Le Prince le lui accorda tout de suite, & pour certifier sa donation, lui versa de l'eau dans la main droite (*a*); mais aussi-tôt le Nain s'agrandit si prodigieusement, qu'il remplit l'univers de son corps: il mesura la terre d'un pas & le ciel de l'autre, ensuite il somma Bély de lui tenir parole pour le troisiéme. Alors ce Prince reconnut Vichenou, l'adora, & lui présenta sa tête. Mais le Dieu satisfait de sa soumission l'envoya gouverner le *Pandalon*, & lui permit de revenir toutes les années sur la terre, le jour de la pleine lune du mois de Novembre (*b*).

La sixiéme fut en *homme*, sous le nom de *Rama*, pour détruire le Géant *Ravanen*, Roi de l'île de Ceylan, qui se faisoit adorer

(*a*) Cet usage est encore établi dans l'Inde: un Indien ne peut faire aucun présent à un Brame sans lui verser de l'eau dans la main; il ne lui donneroit pas même du bétel sans cette cérémonie.

(*b*) Voy. Liv. III, Chap. 5, *des Fêtes des Indiens.*

comme Dieu. Dans cette incarnation, Vichenou naquit de *Deſſaraden* Roi d'*Ayodi*, que je crois être Siam. A quinze ans, il quitta la maiſon paternelle & ſe fit *Pénitent*, emmenant avec lui *Sidé* ſa femme & *Latchoumanen* ſon frère. Il arriva ſur les bords du Gange, qu'il traverſa pour ſe rendre ſur la montagne *Sitrécondon*, où il inſtruiſit ſes diſciples & leur enſeigna le dogme de la métempſycoſe. Enſuite il parcourut les déſerts d'*Endagarénion*, où il reſta dix ans à faire des proſélytes & à rendre des ſervices aux Pénitens qui s'y étoient retirés. Après les avoir entiérement délivrés des Géans & des Géantes qui les maltraitoient & les troubloient dans leurs ſacrifices & leurs prières, il ſe retira dans le déſert de *Pangiavadi*, & y conſtruiſit une cahute pour y terminer ſa pénitence.

Enorgueilli du grand nombre de ſes proſélytes, il voulut étendre ſes dogmes juſqu'à Ceylan. Ravanen Roi de cette île, puiſſant dans ſes états, crut, avec une nom-

breuſe armée, n'avoir rien à craindre de Rama. Pluſieurs fois il le vainquit, & lui enleva Sidé ſon épouſe. Mais Rama pouſſé par le deſir de la vengeance, gagna *Vibouchanen* frère du Géant, en lui promettant de le mettre ſur le trône; cette promeſſe ne fut pas ſans effet; Vibouchanen ſervit de pilote à Rama, & l'aida à vaincre ſon frère; le combat fut des plus terribles; enfin Ravanen périt par une arme que Rama lui envoya, & qu'il avoit reçue lui-même de Brouma. Les Rénitens entourèrent auſſi-tôt Rama, chantèrent ſes louanges & lui jettèrent des fleurs. Suivant ſa promeſſe, il couronna Vibouchanen qui l'adora, & après avoir recouvré ſon épouſe, il revint dans ſes états & monta ſur le trône de ſon père *Deſſaraden*, qu'il occupa pendant onze mille ans, après leſquels il remit la couronne à ſes deux fils *Couſſen* & *Laven*, & alla avec Sidé dans le *Vaïcondon* (*a*) où il règne, & d'où il conſerve tout l'univers.

(*a*) Paradis de Vichenou.

Dans les temples dédiés à cette incarnation, on repréſente Vichenou de couleur verte ſous la figure d'un jeune-homme d'une parfaite beauté, tenant en main un arc & des flêches; *Anoumar* eſt à ſes côtés, dans l'attente de ſes ordres; on y met auſſi le tableau du Géant, peint avec dix têtes de couleur bleue & vingt bras, tenant dans chaque main des armes différentes, emblême de ſa force & de ſa puiſſance.

L'hiſtoire de Rama forme un gros volume ſemé d'excellentes réflexions. Les Indiens l'aiment beaucoup, parce qu'ils diſent qu'elle leur apprend tout; ils ont tant de plaiſir à la lire que les ſectateurs même de Chiven l'étudient juſqu'à la réciter de mémoire.

LA ſeptiéme fut encore en *homme*, ſous le nom de *Balapatren*. Dans cette incarnation, Balapatren ignoroit qu'il fût une partie de Vichenou; il vécut dans la ſolitude & la pénitence, ſe bornant à détruire ſans

éclat les méchans qu'il rencontroit. Il purgea la terre d'une quantité de Géans, parmi lesquels on distingue *Vroutarassourer*, qui par ses cruautés avoit forcé les hommes à le déifier, & à lui adresser les offrandes & les sacrifices destinés aux Dieux. C'est tout ce que les Indiens de la côte de Coromandel savent de l'histoire de Balapatren; ils conjecturent seulement que l'un des *Pouranons* qui ne sont pas encore traduits en langue tamoule, contient les détails de sa vie: on le représente tenant un soc de charrue.

La huitiéme incarnation fut encore en *homme* sous le nom de *Parassourama*, pour apprendre aux hommes la pratique des vertus & le détachement des biens de ce monde.

Parassourama n'étoit aussi qu'une partie de Vichenou: il déclara la guerre aux Rois de la race du Soleil, les défit tous, & donna leurs royaumes à des Brames; il voulut ensuite se retirer dans un coin de ce pays, dont il venoit de leur faire présent, afin d'y

paſſer tranquillement ſes jours ; mais aucun ne voulut le ſouffrir, & ne trouvant plus d'aſyle ſur la terre, il ſe retira ſur les Gates, dont le bas étoit battu des ondes ; c'eſt là qu'il appella *Varounin* Dieu de la mer, le priant de retirer un peu ſes eaux, pour lui donner un endroit qu'il pût habiter : il ne lui demanda que l'eſpace parcouru par une flêche qu'il lanceroit. Varounin y conſentit ; mais le Pénitent *Narader*, témoin de la promeſſe qu'il venoit de faire, lui fit appercevoir ſon imprudence, en lui aſſurant que c'étoit Vichenou lui-même ; qu'il jetteroit la flêche au-delà de toutes les mers, & que lui Varounin ne ſauroit plus où mettre ſes eaux. Varounin déſolé de ne pouvoir révoquer ſa promeſſe, recourut au Dieu de la mort, & le pria de l'aider dans cette circonſtance. Celui-ci ſe métamorphoſa, pour l'obliger, en fourmi blanche, qu'on appelle *Karia* chez les Indiens, & vint, pendant la nuit, à l'endroit où couchoit Paraſſourama ; à la faveur des ténèbres, il rongea

la corde de ſon arc au point de ne lui laiſſer qu'autant de force qu'il en falloit pour le tenir tendu.

Paraſſourama ne s'appercevant point de la ſupercherie, ſe rendit le matin au bord de la mer; il mit à ſon arc une flêche qu'il ſe diſpoſoit à lancer de toute ſa force; mais tirant la corde pour lui donner plus d'élaſticité, elle caſſa de manière que la flêche ne put aller bien loin. Le terrain qu'elle parcourut ſe deſſécha, & forma le pays de *Maléalon*, que nous appellons la *côte de Malabar*. Paraſſourama ſe rappellant l'ingratitude des Brames, les maudit & jetta ſur eux ce ſort, *que ſi quelqu'un d'eux venoit à mourir dans ce nouveau ſéjour, il reviendroit ſur la terre ſous la figure d'un âne;* auſſi ne voit-on aucun ménage de Brame ſur cette côte proſcrite.

Suivant la tradition tamoule, ce Dieu vit encore à la côte de Malabar; on l'y dépeint ſous une figure terrible & déſagréable : à la côte de Coromandel, on le repréſente de couleur verte avec une phyſionomie plus

douce, tenant dans une main une hache & dans l'autre un éventail de feuilles de palmier.

Il eſt à préſumer que par cette fable les Indiens voulurent apprendre à leurs ſucceſſeurs que la mer baignoit autrefois les Gates. Ce qui prouveroit que ce peuple date de la plus haute antiquité.

La neuviéme incarnation de Vichenou fut en *Berger noir*, ſous le nom de *Quichena* (*a*), pour détruire des Rois méchans & cruels, qui faiſoient le malheur des peuples. Il naquit de *Devégui* ſœur de *Canjen* Roi de Maduré : ce Prince, à qui l'on avoit prédit que le neuviéme enfant de ſa ſœur le tueroit, avoit grand ſoin de les faire périr auſſi-tôt après leur naiſſance; il avoit déja ſacrifié les ſept premiers, & faiſoit redoubler de vigilance pour veiller à la naiſſance du huitiéme; mais

(*a*) On le connoît encore ſous les noms de *Criſnen*, *Critnen* & *Crixnou*. Tous ces noms dans différens idiômes ſignifient *Noir*.

Vichenou vint à bout de ſon deſſein, en ordonnant à *Mayé* (*a*) de naître fille d'*Aſſouadé* & de *Nandagoben*, chef des paſteurs du village de *Gocoulam*. Vichenou naquit dans le même inſtant, & ce fut avec tant d'éclat, que ſa mère le reconnut pour le Seigneur. A-peine ſorti de ſon ſein il eut la faculté de parler, il lui dit de le faire tranſporter auprès d'Aſſouadé femme du chef des paſteurs de Gocoulam, & de ſubſtituer à ſa place la fille de cette payſanne, afin qu'il pût échapper à la fureur de Canjen.

Parmi les gardes que ce Prince avoit mis auprès de ſa ſœur, *Dondoubi* plein de dévotion pour Vichenou, ſe trouva le ſeul à veiller; il prit cet enfant & courut le porter à côté d'Aſſouadé, qui n'avoit pas encore recouvré l'uſage des ſens; il le mit à la place de ſa petite fille, qu'il rapporta promptement à Devégui. Canjen informé que ſa ſœur venoit d'accoucher, ſe rendit auprès d'elle

(*a*) Ce nom ſert à exprimer tout ce qui eſt faux.

comme un furieux; elle eut beau le prier de ne pas tuer une fille dont il n'avoit rien à craindre, ſes larmes furent inutiles; il l'arracha de ſes bras en la ſaiſiſſant par les pieds, pour lui briſer la tête contre une pierre; mais l'enfant le renverſa d'un coup de pied dans l'eſtomac, & parut en l'air ſous la forme d'une grande Déeſſe avec huit bras; enſuite elle diſparut, en lui diſant que ſon neveu étoit Vichenou lui-même qui s'étoit incarné pour lui donner la mort, & que toutes ſes recherches ſeroient inutiles, parce qu'on l'élevoit dans un lieu sûr.

Canjen tourmenté par ſes penſées & par ſes rêves, voyoit continuellement la figure de Vichenou prêt à le terraſſer. Après l'avoir fait chercher inutilement dans tout le Royaume, il ordonna qu'on fît périr tous les enfans mâles; mais Aſſouadé cacha ſi bien Quichena, qu'elle croyoit ſon propre enfant, qu'il ne fut point enveloppé dans le maſſacre général: l'emploi de ſes premières années fut de garder les troupeaux; il ex-

celloit dans les jeux innocens de la vie pastorale ; les sons harmonieux de sa flûte attiroient les animaux, & faisoient les délices des bergers & des bergères : il acheva de se rendre recommandable auprès d'eux, en les délivrant du serpent *Calengam*, qui vivoit dans la rivière *Yomounadi*. Ce monstre étoit si venimeux, que le vent qui le touchoit ou qui passoit sur sa demeure, donnoit la mort à tout ce qui se trouvoit sur son passage. Quichena sauta dans la rivière pour le combattre ; le serpent s'élança sur lui, le ceignit de ses longs replis, & voulut l'étouffer ; mais il n'eut pas beaucoup de peine à s'en débarrasser ; après quoi le prenant par la queue, il lui mit les pieds sur la tête & l'écrasa : c'est en mémoire de cet événement que dans les temples de Vichenou dédiés à cette incarnation, on représente Quichena le corps entortillé d'une *Couleuvre capelle* qui lui mord le pied, tandis qu'il est peint dans un autre tableau dansant sur la tête de cette même couleuvre. Ses

ſectateurs ont ordinairement ces deux tableaux dans leurs maiſons.

Quichena dans la ſuite ſe livra à la débauche, & fut un exemple de libertinage; il détruiſit les Géans que Canjen envoyoit ſous différentes formes pour maſſacrer tous les jeunes-gens de ſon royaume. Tant de victoires le firent reſpecter, & lui attachèrent un grand nombre d'amis, qui l'imitèrent dans ſes déréglemens. Quand il ſe vit un parti conſidérable, il marcha contre Canjen, le défit & le tua. Peu de tems après, il épouſa ſept femmes, & eut auſſi ſeize mille concubines.

Pendant ſon règne, il ſoutint & ſecourut *Darma-Raja*, de même que pluſieurs autres Rois vertueux; les Princes tyranniques & les Géans périrent ſous ſes coups: enfin voyant arriver le quatriéme âge, & ne voulant point ſurvivre au troiſiéme déja marqué par l'infortune, il ſe fit tuer par un chaſſeur. Darma-Raja fit dreſſer un bucher ſur le bord de la mer pour y brûler ſon corps;

mais en mourant, il avoit ordonné à la mer de l'enlever avant qu'il fût consumé par les flammes, de manière qu'aussi-tôt qu'il fut placé sur le bucher, la mer éleva ses eaux & l'emporta. *Paritchitou*, successeur & neveu de Darma-Raja, vit en songe Vichenou qui lui parla en ces termes : « Allez sur » le bord de la mer, vous y trouverez mon » corps, vous l'apporterez, & le renfer- » merez dans un temple pendant six mois, » après lesquels vous pourrez le rendre » visible à tout le monde, & lui offrir » vos adorations. »

Paritchitou suivi d'un nombreux cortége, & de quantité de Brames, se rendit effectivement sur le bord de la mer, où il trouva le corps de Quichena. Il le fit porter avec beaucoup de pompe, & le renferma dans un temple; mais pressé par un desir indiscret, il voulut le voir au bout de trois mois, & le trouva changé en pierre: aussi-tôt il en fit une divinité à laquelle il offrit ses adorations. Ce même corps est encore adoré

par les Indiens de la côte d'Orixa dans une Aldée nommée *Chenaguanaden*, que nous connoissons sous le nom de *Jagrenat*: c'est un des endroits les plus révérés. Les Indiens pensent qu'ils ne peuvent être sauvés sans y avoir fait au moins un pélerinage pendant leur vie, ce qui, toutes les années, y attire un concours infini de monde dans le tems de la fête de la dédicace du temple.

On trouve la même fable dans le livre intitulé mal-à-propos *Ezourvédam*, dont M. de Voltaire fit présent à la Bibliothéque du Roi; mais il y est dit qu'au lieu du corps de *Quichena*, Dieu se manifesta sous la forme d'un *tronc d'arbre*, que la mer jetta sur ses bords, & qu'*Indrodoumeno*, l'un des premiers Rois de la côte d'Orixa, retira pour en faire la figure de Vichenou destinée à un temple superbe qu'il venoit de faire bâtir en son honneur; que l'ouvrier chargé de la sculpter, promit de l'achever dans une nuit, à condition que personne ne le verroit travailler; qu'autrement il abandonneroit

l'ouvrage : le Prince y consentit ; mais comme l'Artiste ne faisoit aucun bruit en travaillant, il s'imagina qu'il s'étoit retiré : pour s'en convaincre, il alla l'épier par un trou ; le Sculpteur l'ayant apperçu, se retira tout de suite, & laissa l'ouvrage imparfait : cependant cela n'empêcha point le Roi de placer dans le temple cette figure ébauchée, de l'adorer & de lui offrir des sacrifices.

Les Indiens datent l'âge présent de la mort de *Quichena*, & je suis très-persuadé qu'un savant qu'on enverroit pour faire des recherches sur l'antiquité de ce peuple, en trouveroit l'origine dans le temple de *Jagrenat.*

Quichena paroît être le même qu'*Apollon* gardant les troupeaux d'*Adméte*, & terrassant le serpent *Python.* Les Indiens célébrent plusieurs fêtes en mémoire du triomphe de Quichena sur le serpent Calengam, qu'on peut comparer aux jeux Pythiens qu'Apollon institua chez les Grecs. On trouve le même rapport entre Canjen & *Saturne.*

La dixiéme incarnation ne doit arriver qu'à la fin de cet âge. Vichenou paroîtra sur la terre sous la figure d'un *cheval*, tenant un sabre d'une main, & un bouclier de l'autre. Sous cette forme terrible, il détruira les méchans. Le soleil & la lune s'obscurciront, la terre tremblera, les étoiles tomberont. Le serpent Adisséchen vomira son feu qui brûlera tous les globes, & toutes les créatures périront (*a*).

Quoique les sectateurs de Vichenou pensent que leur Dieu se trouve par-tout, ils croient qu'il réside plus particuliérement dans le *Vaïcondon*, & au milieu de la mer

(*a*) Presque tous les Peuples de la terre ont vécu dans l'attente d'un Dieu. Les Romains attendoient un Roi prédit par les *Sybilles* ; l'oracle de *Delphes* étoit dépositaire d'une ancienne & secrette prophétie sur la naissance d'un fils d'Apollon, qui devoit ramener le régne de la justice ; les Persans attendent *Aly* à la fin des siécles, les Chinois *Phélo*, les Japonois un *Peïrum* & un *Cambadoxi*, les Siamois *Sammonocodon*, les Chrétiens un Ange exterminateur, &c. &c.

de

de lait (*a*) ſur le ſerpent Adiſſéchen (*b*) qui lui ſert de trône, & ſur lequel il dort d'un ſommeil contemplatif; alors il s'appelle *Sirangam-Rangua-Nayaguar*. Dans tous les temples de Vichenou, on voit toujours la figure de ce Dieu couché ſur ce ſerpent; mais comme il eſt impoſſible de le repréſenter avec mille têtes, on ne lui en met que cinq.

Dans pluſieurs temples on repréſente Vichenou avec quatre bras, tenant dans une main un *Sangou* (*c*), dans une autre un *Chacran* (*d*), dans la troiſiéme un *Dandaï*-

(*a*) Les Indiens comptent ſept différentes mers; celle d'*Eau ſalée*, celle de *Beurre*, celle de *Taïr* ou lait caillé, celle de *Calou*, boiſſon tirée du palmier, celle de *Serpent*, celle d'*Eau*, & celle de *Lait*, qu'ils appellent *Tirouparcadel*.

(*b*) Serpent à mille têtes, qui ſoutient l'univers, connu auſſi ſous le nom de *Sexen*: quelques Auteurs l'ont nommé *Séja*.

(*c*) Coquillage du genre des buccins, qu'on nomme *Changue* à la côte de Coromandel.

(*d*) Arme faite en cercle, qui vomit continuellement du feu, & qui, par la force des prières que récite Vichenou en

don (*a*), & de la quatriéme faiſant *Abéaſton* (*b*). On place à côté de lui Latchimi ſon épouſe. Dans d'autres temples on le repréſente monté ſur *Anoumar* (*c*) miniſtre du Roi des Singes qui l'aida dans ſon incarnation ſous le nom de *Rama*, quelquefois auſſi ſur *Gueroudin*, milan des Indiens qu'ils peignent toujours ſur les armes & les étendards de Vichenou. C'eſt l'aigle de Pondichéry de *Briſſon*; les Européens l'appellent *Miote*; il a la tête & le col blancs, & le reſte du corps rougeâtre. Dans certains temples, comme à *Tiricatchicondon*, les Brames leur donnent à manger & les ont habitués à venir chercher leur nourriture à des heures réglées; ils les ap-

---

la lançant, a le pouvoir de traverſer la terre & les cieux, & de tuer tous ſes ennemis.

(*a*) Bâton ou maſſue, qui va toujours en diminuant du côté où le Dieu le tient à la main.

(*b*) C'eſt faire avec la main un ſigne de protection, comme pour dire : *ne craignez rien.*

(*c*) Quelques Auteurs l'ont nommé *Hamman*, *Hanuman* & *Annémonta*.

pellent au bruit de deux plats de cuivre qu'ils frappent l'un contre l'autre. Les Indiens ont beaucoup de respect pour ces oiseaux, qu'ils regardent comme la monture de Vichenou; ce qui, joint à son histoire sous le nom de Quichena, sembleroit rapprocher ce Dieu du *Jupiter* des Anciens (*a*).

Avant de finir l'histoire de Vichenou, je ne puis me dispenser de parler de la pierre de *Salagraman*. Elle n'est autre chose qu'une coquille pétrifiée du genre des *cornes d'Ammon* : les Indiens prétendent qu'elle représente Vichenou, parce qu'ils en ont découvert de neuf nuances différentes, ce qu'ils rapportent aux neuf incarnations de ce Dieu. On la trouve dans la rivière de *Cachi*, l'un

(*a*) Ce qui m'a le plus surpris en examinant les antiquités de la France, ce sont deux bas-reliefs placés à l'entrée du chœur de la Cathédrale de Bordeaux : l'un représente l'Ascension de Notre Seigneur, & l'autre sa Descente aux enfers. Dans le premier, Jésus-Christ monte au ciel sur un aigle; dans le second, Cerbère l'arrête aux portes de l'enfer, & Pluton paroît dans le lointain, armé d'un trident.

des bras du Gange; elle eſt fort lourde, ordinairement de couleur noire, & quelquefois violette. Sa forme eſt ovale ou ronde, un peu applatie, & reſſemble aſſez à une pierre de touche; elle eſt creuſe intérieurement. Il n'y a qu'un petit trou en-dehors, mais en-dedans elle eſt preſque concave, & garnie dans ſes parois intérieures, en-deſſus & en-deſſous, de ſpirales qui ſe terminent en pointe vers le milieu; dans pluſieurs, ces deux pointes ſe touchent.

Quelques Indiens croient que c'eſt un vermiſſeau qui travaille ainſi cette pierre pour y préparer un logement à Vichenou; d'autres ont trouvé dans ces ſpirales la figure de ſon *Chacran*.

Ces pierres ſont très-rares, & les Brames y attachent beaucoup de prix, lorſqu'elles repréſentent les transformations bienfaiſantes de Vichenou. Mais lorſqu'elles tirent un peu ſur le violet, elles déſignent ſes incarnations en homme-lion, en porc, &c. Pour lors aucun ſectateur de ce Dieu n'oſe les garder

dans ſa maiſon; les *Saniaſſis* ſeuls ſont aſſez hardis pour les porter, & leur faire des cérémonies journalières ; on en conſerve auſſi dans les temples.

Cette pierre eſt aux ſectateurs de Vichenou ce que le Lingam eſt à ceux de Chiven. Les cérémonies qu'ils lui font ſont à-peu-près les mêmes; celui qui la poſſéde la porte toujours dans un linge bien blanc; après s'être baigné le matin, il la lave dans un vaſe de cuivre, & lui adreſſe quelques prières. Les Brames après l'avoir lavée, la portent ſur l'autel & la parfument pendant que les aſſiſtans lui font leurs adorations; enſuite ils leur diſtribuent un peu de l'eau qui l'a touchée, afin qu'ils ſoient purifiés en la buvant.

ARTICLE III.

CHIVEN.

CHIVEN eſt le Dieu deſtructeur (*a*). Les Indiens de ſa ſecte ne veulent pas qu'il ait de rival, & comme ils ne reconnoiſſent qu'un Dieu, Brouma & Vichenou ne leur paroiſſent que des créatures auprès de la

(*a*) On le connoît auſſi ſous les noms de *Siven*, *Siva*, *Tſchiven*, *Tſiven*, *Xiven*, *Sib*, *Seib*, *Chib* : dans quelques temples il eſt adoré ſous les noms de *Routren*, *Roudren*, *Roudra*, *Rudden* & *Ruddiren*; de *Mayeſſouren*, d'*Iſchuren*, d'*Iſſouren*, d'*Eſwara*, d'*Eſavara*, de *Mahadeu* & de *Sangara*. Les Anciens étoient de même dans l'uſage de donner plusieurs noms à leurs Divinités, & plus un Dieu en portoit, plus il étoit un grand perſonnage. C'eſt pour cela que *Diane* dit dans *Callimaque* à ſon père : *fais que je garde éternellement ma virginité & ma multitude de noms*. Jupiter, Apollon, Mars, Mercure & beaucoup d'autres avoient auſſi différens noms. Les Prêtres de *Baal* crioient pendant des demi-journées entières : *Baal*, *exauce-nous !* Il eſt vraiſemblable qu'ils lui donnoient une multitude de noms, afin de ne pas répéter ſans ceſſe les mêmes paroles.

grandeur de Chiven. *Parvadi* (*a*) qu'on lui donne pour femme, n'eſt qu'une partie de lui-même, ou plutôt c'eſt lui ſeul qui réunit les deux ſexes, pour montrer qu'il n'eſt d'aucun; dans ces deux formes, on l'adore ſous le nom de *Parachiven* & *Paraſati*; quelques temples renferment ces deux figures ſéparées; mais dans d'autres, elles ſont jointes enſemble, & n'offrent qu'une figure moitié homme & moitié femme, à laquelle on donne le nom d'*Arta-Nariſſoura* (*b*): Chiven eſt principalement adoré ſous cette forme dans le temple de *Tirounamaley*.

(*a*) *Parvadi* n'a point de temples particuliers, mais ſa ſtatue a un ſanctuaire à part dans les temples de Chiven. Elle eſt adorée ſous pluſieurs noms, ſur-tout ſous celui de *Mère*, & dans le Bengale ſous celui de *Dourga*. Elle paroît être la même que la Divinité d'*Hyéropolis*, appellée *Rhée*, & la *Cybèle* de *Phrygie*. Les Indiens la repréſentent comme elle, couronnée de tours, & la regardent comme la protectrice de la terre & des êtres, ou la Déeſſe de la Providence; ce qui s'accorde avec l'idée qu'on ſe formoit de Rhée, qu'on regardoit comme la mère des Dieux & des hommes.

(*b*) *Arta* veut dire *moitié*, *Nari*, *femme*, & *Iſſoura* eſt un des noms de Chiven.

Quelques Philoſophes indiens prétendent que Parachiven & Paraſati ſont deux Êtres parfaits, ſupérieurs à Chiven qu'ils produiſirent par leur toute-puiſſance, ainſi que Vichenou & Brouma; mais comme les livres ſacrés n'en parlent point, & que ces deux Êtres parfaits ſont dans les temples de Chiven, & repréſentés ſous ſa figure avec ſes attributs, on doit les regarder comme le même Dieu.

Le Lingam eſt la forme la plus ſacrée ſous laquelle on adore Chiven. Il eſt toujours placé dans le ſanctuaire de ſes temples; il eſt probable que les premiers Indiens qui formèrent cette ſecte, crurent ne pouvoir mieux l'étendre qu'en préſentant la divinité ſous la forme d'une partie qui eſt l'inſtrument de la réproduction du genre humain.

Les livres ſacrés enſeignent que c'eſt un géant nommé *Vanajouren*, fils du fameux Bély, qui ne pouvant ſe former une idée de ce Dieu, choiſit cette forme pour lui offrir ſes adorations; il ne mangeoit qu'après

avoir fait ſes prières à mille Lingams, qu'il façonnoit lui-même tous les jours avec de la terre, & qu'il jettoit enſuite dans le Gange, ſur le bord duquel il faiſoit pénitence. Les Indiens prétendent qu'ils s'y ſont pétrifiés, & comme on y trouve quelquefois des pierres qui ont cette forme, ils croient que ce ſont les Lingams de Vanajouren. Celui qui peut en trouver un, le place ſur un piédeſtal, mais il n'a de vertu qu'après que le Brame a forcé le Dieu de s'y incorporer par certaines prières : ce même Brame montre au poſſeſſeur de ce tréſor le culte journalier qu'il doit lui rendre ; s'il paſſoit un ſeul jour ſans lui adreſſer les prières & faire les cérémonies uſitées, il ſe rendroit coupable d'un péché dont il n'obtiendroit jamais le pardon. Cependant s'il eſt malade, il peut les faire faire par un autre qui poſſéde un Lingam comme lui.

Les ſectateurs de Vichenou donnent une autre origine au Lingam : ils diſent que des Pénitens avoient obtenu de grands pouvoirs

par leurs prières & leurs sacrifices; mais pour les conserver, il falloit que leurs cœurs fussent toujours purs, ainsi que ceux de leurs épouses. Chiven ayant entendu parler de la beauté de leurs femmes, voulut les séduire; il prit la forme d'un jeune mendiant d'une beauté parfaite, & fit prendre à Vichenou celle d'une jeune fille très-belle; ensuite il lui ordonna d'aller où se trouvoient les Pénitens, & de les rendre sensibles: Vichenou s'y rendit en effet, & passant auprès d'eux il leur jetta des regards si tendres, qu'il les enflamma tous: ils abandonnèrent leurs sacrifices pour courir auprès de cette jeune beauté, comme le papillon vole autour de la lumière qu'il apperçoit pendant la nuit. Leur ardeur se manifestoit dans tous leurs mouvemens; ils lui demandèrent où elle faisoit sa demeure, si c'étoit sur la terre ou dans le *Sorgon*. « Est-ce pour vous, lui » disoient-ils, que les *Achourers* se sont » massacrés mutuellement? Nous ignorons » le motif qui vous a conduite ici; mais

» quel qu'il soit, admettez-nous au rang de » vos serviteurs ». Leurs corps languissans paroissoient inanimés, ils étoient comme de la cire qui se fond à l'approche du feu.

Chiven de son côté tenant en main un vase, & chantant comme ceux qui demandent l'aumône, se rendit au quartier des femmes : sa voix leur fit une telle impression, qu'elles accoururent toutes dans la rue, où l'aspect du chanteur acheva de leur tourner la tête. Quelques-unes étoient si troublées, qu'elles perdirent leurs joyaux & leurs pagnes, & le suivirent sans s'appercevoir de leur nudité ; d'autres voulant lui donner du riz, devenoient si distraites en l'approchant, qu'elles le laissoient tomber par terre. Plusieurs cherchoient à lui parler ; & comme il ne vouloit pas répondre, elles crioient de dépit à leurs camarades de ne point lui faire l'aumône. « Vous avez une figure si » touchante, (lui disoient les autres) pour» quoi mendier des charités de porte en » porte ? fixez votre séjour chez nous, &

» vous y ſerez mille fois plus heureux». Des femmes auſſi belles que Latchimi, portant des fleurs & des parfums pulvériſés, les jettèrent à ſes pieds en ſi grande quantité, que les rues en furent entiérement couvertes. Après avoir parcouru ce village, il en ſortit, mais non pas ſeul; car toutes les femmes le ſuivirent dans un boſquet voiſin, où il obtint d'elles tout ce qu'il voulut.

Les Pénitens s'apperçurent que leurs ſacrifices n'avoient plus les mêmes effets, & que leurs pouvoirs n'étoient plus les mêmes; après quelques inſtans de recueillement (*a*) ils ſurent que c'étoit Chiven qui, ſous la forme d'un jeune-homme, avoit mis le déſordre parmi leurs femmes, & que Vichenou les avoit égarés eux-mêmes ſous celle d'une jeune fille. Leur colère augmenta, lorſqu'ils

(*a*) On lit dans les livres ſacrés des Indiens, que lorſque les Pénitens & les Deverkels vouloient connoître quelque choſe, ils ſe recueilloient un moment : alors le paſſé ſe préſentoit à leur eſprit, & ils liſoient dans l'avenir.

apprirent que Chiven avoit engagé ce dernier à les féduire; ils réfolurent de le faire mourir par un facrifice.

Ils en firent un, qui cependant ne pouvoit avoir d'effet que par la bonté même de Chiven. Ce facrifice produifit d'abord un tigre, dont la gueule reffembloit à la caverne d'une montagne, & les cris au bruit du tonnerre; des flammes ardentes jailliffoient de fes yeux. Les Pénitens fe profternèrent à fes pieds, & le prièrent d'aller tuer Chiven. Mais Chiven après l'avoir écorché fe revêtit de fa peau. Le facrifice produifit enfuite un *Majoû*, qu'ils envoyèrent contre le Dieu, qui le prit dans la main, de même qu'un cerf qui s'élança par l'ordre des Pénitens en jettant un cri qui fit treffaillir tous les êtres. Ils envoyèrent encore quantité de ferpens, dont Chiven fit des colliers, & plufieurs Boudons qui jettèrent des cris affreux. Les Pénitens les engagèrent à tuer Chiven; mais ce Dieu leur ordonna de refter toujours avec lui pour le fervir, & ils lui obéirent. Il parut enfuite

une tête qui bondiſſoit & faiſoit des hurlemens épouvantables. Chiven la prit, & la mit ſur la ſienne pour qu'elle ne fît mal à perſonne.

Les Pénitens voyant l'inutilité de leurs ſacrifices, en furent affligés, & devinrent furieux. Malgré leur peu de réuſſite, ils les continuèrent, & firent naître le géant *Mouyélaguin*, qu'ils prièrent de détruire Chiven; ils envoyèrent avec lui le feu du ſacrifice. Chiven prit ce feu dans la main, & monta ſur le dos du Géant, après l'avoir terraſſé d'un coup de pied. Tous les Deverkels chantèrent alors ſes louanges; le bruit qu'ils faiſoient, étoit ſemblable à celui de la mer dans le plein de la lune. Enfin les Pénitens jettèrent des *Sabons* pour exterminer Chiven : ces malédictions ne firent aucun effet, & leurs bouches ſe laſsèrent d'en proférer.

Honteux d'avoir perdu leur honneur, & de ne pouvoir ſe venger, ils firent un dernier effort; ils raſſemblèrent leurs prières

& leurs pénitences, & les envoyèrent contre Chiven. C'étoit le ſacrifice le plus terrible; Dieu lui-même ne pouvoit en arrêter l'effet: elles ſortirent comme une maſſe de feu qui alla frapper les parties de Chiven, & les détacha de ſon corps. Chiven indigné contre ces Pénitens, voulut avec ces mêmes parties brûler toute la terre : l'embrâſement étoit déjà conſidérable, lorſque Vichenou & Brouma, ayant intérêt de conſerver les êtres, cherchèrent le moyen d'arrêter l'incendie. Brouma prit la figure d'un piédeſtal, & Vichenou celle des parties naturelles de la femme; ſous cette forme ils reçurent les parties de Chiven, & prévinrent l'embrâſement général. Fléchi par leurs prières, Chiven conſentit à ne pas brûler le monde, à condition que tous les hommes adoreroient ces parties détachées de ſon corps. Ainſi la figure du Lingam offre une eſpéce de *Trinité;* le baſſin repréſente Vichenou, du milieu duquel ſort une colonne arrondie par le haut, qui repréſente Chiven, & le tout

eſt porté ſur un piédeſtal qui repréſente Brouma.

Le Lingam eſt en grande vénération dans toute l'Inde ; ſes ſectateurs ſont très-nombreux : ils ſe frottent le front, la poitrine & les épaules de cendres de bouze de vache, qu'ils regardent comme ſacrées, parce qu'elles repréſentent Chiven qui, comme deſtructeur, a pour attribut le feu, dont l'effet eſt de tout réduire en cendres. Ils portent toujours au col la figure du Lingam, ou bien ils l'attachent au bras, renfermé dans une boëte d'argent.

Les Zélés portent, ainſi que les *Pandarons*, des colliers & des bracelets de noyau de Routren; les ſectateurs de Vichenou mépriſent ce culte & le regardent comme infâme.

Il paroît par la tradition indienne, que Vichenou voulut l'abolir pour étendre les dogmes qu'il apportoit de Siam; mais ce culte étant général dans l'Inde, lors de ſon arrivée, il eut beaucoup de peine à changer

les

les idées que le peuple s'étoit faites de la divinité. Les guerres qu'il fut obligé de soutenir pour faire des prosélytes, de même que ses disciples, ne lui permirent point d'opérer entièrement cette révolution, & la plus grande partie des Indiens adore encore le Lingam.

Le Lingam peut être regardé comme le *Phallus* ou figure représentant le membre viril d'*Atys*, le bien-aimé de Cybèle, & le *Bacchus* qu'on adoroit dans le même temple d'Hyéropolis. Les Égyptiens, les Grecs & les Romains ont eu des temples dédiés à *Priape*, sous la même forme que celle du Lingam. Les Israélites adorèrent la même figure & lui élevèrent des statues. L'Écriture sainte nous apprend qu'*Asa*, fils de *Roboam*, empêcha sa mère *Maacha* de sacrifier à Priape, dont il brisa le simulacre. Les Juifs se firent initier dans les mystères de *Béelphégor*, divinité semblable au Lingam, que les Moabites & les Madianites adoroient

ſur le mont *Phégor*, & qui vraiſemblablement leur étoit venue des Égyptiens. On voit encore la figure du Lingam en bas-relief ſur le linteau qui entoure le cirque de Nîmes, de même que ſur le portail de nos anciennes égliſes, ſur celui de la cathédrale de Toulouſe, & de quelques égliſes de Bordeaux.

Semblables aux Prêtres d'Atys, les Pénitens adorateurs du Lingam obſervent la chaſteté la plus rigide; s'ils ne pouſſent pas le fanatiſme juſqu'à ſe faire mutiler comme les premiers, ils ſont obligés d'en approcher à force de calmans. La néceſſité de paroître entiérement nuds devant le public, & dans un état de contemplation, leur en impoſe le devoir; car ſi le peuple qui vient leur faire ſes adorations, (parce qu'il ne voit dans le Lingam naturel que l'image de Dieu) s'appercevoit qu'ils éprouvaſſent le moindre mouvement de la chair, il les regarderoit comme infâmes, & finiroit par

les lapider. Ils jouissent de la même vénération que les Prêtres d'Atys ; comme eux ils sont réputés prophètes, & leurs prédictions passent pour véritables.

Ce culte est une preuve de la haute antiquité des Indiens : il est certain que les Égyptiens ne l'établirent chez eux, ainsi que le dogme de la Métempsycose, que lorsqu'ils eurent voyagé dans l'Inde.

Chiven eut quatre fils ; le premier & le plus grand de tous est *Polléar*. C'est lui qui préside aux mariages. Les Indiens ne bâtiroient pas une maison sans avoir porté sur le terrain un Polléar qu'ils arrosent d'huile, & sur lequel ils jettent des fleurs tous les jours. S'ils ne l'invoquoient point avant que d'entreprendre quelque chose, ils croiroient que ce Dieu leur feroit perdre la mémoire de ce qu'ils vouloient faire, & qu'ils travailleroient inutilement. On le représente avec la tête d'un éléphant, & monté sur un rat. Mais dans les pagotins, on le place

ſur un piédeſtal les jambes preſque croiſées; on met toujours le rat devant la porte de ſa chapelle.

Ce rat étoit un Géant nommé *Guedjé-mouga-chourin*, à qui les Dieux avoient accordé l'immortalité, ainſi que de grands pouvoirs ; mais il en abuſoit & faiſoit beaucoup de mal aux hommes. Polléar prié par les Sages & les Pénitens de les en délivrer, s'arracha une de ſes défenſes, & la jetta contre Guedjé-mouga-chourin ; la dent entra dans l'eſtomac du Géant & le renverſa : celui-ci ſe métamorphoſa tout de ſuite en rat gros comme une montagne, & vint attaquer Polléar qui ſauta ſur ſon dos, en lui diſant, *en tout tems vous ſerez ma monture.*

Les Indiens, pour adorer ce Dieu, croiſent les bras, ferment les poings, & de cette manière ſe donnent quelques coups ſur les tempes ; puis toujours les bras croiſés, ils ſe prennent les oreilles, & font trois inclinations en pliant le genou : après quoi,

les mains jointes, ils lui adressent leurs prières & se frappent sur le front. Ils ont la plus grande vénération pour ce Dieu, dont ils placent l'image dans tous les temples, les rues, les chemins & les campagnes au pied de quelqu'arbre, afin que tout le monde soit à portée de l'invoquer avant que de rien entreprendre, & que les voyageurs puissent lui faire leurs adorations & leurs offrandes avant que de continuer leur route.

On sait que les Juifs avoient aussi des autels dans les champs, où les voyageurs immoloient des victimes pour obtenir la grace de faire un heureux voyage.

Le second fils de Chiven est *Soupramanier*, que son père fit sortir de son œil du milieu du front pour détruire le Géant *Soura-parpma*. Ce dernier, à force de pénitences, avoit obtenu le gouvernement du monde & l'immortalité: mais il devint si méchant que Dieu fut obligé de le punir. Il envoya contre lui Soupramanier, qui le

combattit inutilement pendant dix jours; mais enſuite il ſe ſervit de la *Velle*, arme qu'il avoit reçue de Chiven, & qui coupa le Géant en deux : ces deux parties ſe changèrent l'une en paon & l'autre en coq. Soupramanier leur donna un meilleur cœur, & pour lors ils reconnurent Chiven. Il enjoignit au paon de lui ſervir de monture, & au coq de ſe tenir dans le pavillon de ſon char. Auſſi dans les temples particuliers qui lui ſont conſacrés, & dans tous ceux de Chiven où il a toujours une petite chapelle, il eſt repréſenté monté ſur un paon avec ſix têtes & douze bras, ayant à ſes côtés ſes deux femmes.

Vaïrevert, le troiſiéme fils de Chiven, fut créé de ſa reſpiration pour détruire l'orgueil des Deverkels & des Pénitens, & humilier Brouma, qui s'étoit dit le plus grand des trois Dieux. Vaïrevert lui arracha l'une de ſes têtes, dans le crâne de laquelle il reçut tout le ſang des Deverkels & des

Pénitens; mais il les ressuscita dans la suite & leur donna des cœurs plus purs.

Selon les Indiens, c'est le Dieu qui, par ordre de Chiven, viendra détruire le monde à la fin des siécles. On le représente de couleur bleue avec trois yeux & deux dents saillantes comme des croissans; il porte des têtes en guise de colliers, qui tombent sur son estomac : des serpens lui servent de ceinture, ses cheveux sont couleur de feu, ses pieds sont garnis de clochettes, & dans ses mains il tient un *Choulon*, un *Tidi*, une corde & le crâne de Brouma. On lui donne un chien pour monture. Vaïrevert a quelques temples; mais on l'adore principalement à Cachi près du Gange.

Le quatriéme est *Virapatrin*, que Chiven produisit de la sueur de son corps, afin d'empêcher l'effet d'un sacrifice que faisoit *Takin* pour créer un nouveau Dieu. Virapatrin naquit avec mille têtes & deux mille bras. Il tua Takin & tous ceux qui se trou-

vèrent préſens au ſacrifice. Mais Chiven dans la ſuite leur fit grace & les reſſuſcita. Virapatrin a quelques temples, mais moins fréquentés que ceux des autres Dieux.

Les Indiens adreſſent auſſi leurs prières à *Darmadévé*, Dieu de la vertu, qu'ils repréſentent ſous la figure d'un bœuf. Ils lui bâtiſſent toujours une chapelle devant celle de Chiven, parce qu'il eſt la monture de ce Dieu. Dans les petits temples, on le place devant la porte ſur un piédeſtal informe, & dans les grands, ſa chapelle eſt d'une conſtruction différente de celle des autres Dieux.; elle eſt compoſée d'un piédeſtal quarré, dont les quatre coins ſont ornés de colonnes deſtinées à ſoutenir une couverture qui met l'idole à l'abri des injures de l'air. Dans les temples où Chiven eſt repréſenté ſous une figure humaine, ce Dieu eſt monté ſur un taureau blanc qui eſt le Dieu de la vertu. Dans quelques ouvrages on a nommé Darmadévé, *Baſwa*, mot qui

ſignifie ſeulement bœuf. Tous les Auteurs, & même les Indiens qui ne ſont pas parfaitement inſtruits de la Mythologie, le confondent avec *Nandiguéſſourer* portier du *Caïlaſſon*, qu'on repréſente avec la tête d'un bœuf; mais le culte de ce dernier eſt différent, de même que la chapelle qu'on lui dédie auſſi dans les temples de Chiven.

Il eſt à préſumer que le bœuf *Apis*, à qui l'on éleva des temples ſuperbes en Égypte, n'étoit autre choſe que le Darmadévé des Indiens. Le Veau d'or érigé près du mont *Sinaï* par les Iſraélites, fut une imitation d'Apis, culte qu'ils avoient reçu des Égyptiens, & que le Roi *Jéroboam* établit par la ſuite dans tout le royaume d'Iſraël.

Anoumar & *Guéroudin* ont auſſi leur chapelle dans les temples de Vichenou, dont ils ſont la monture.

Les Indiens ont encore *Manar-ſuami* (*a*),

(*a*) On l'appelle auſſi *Canier-Coïl*; *Canier* veut dire *vierge*, & *Coïl*, *temple*.

qui eſt aujourd'hui un Dieu inconnu ; quelques-uns penſent que c'eſt Chiven ; ſes Prêtres, ou *Poutcharis* diſent au contraire qu'il eſt une transformation de Soupramanier ; mais ce dogme n'eſt pas reçu généralement, & les Brames n'en conviennent point : ſes temples, très-petits, ſont dans les champs. Pour l'ordinaire, on conſtruit auprès de la porte trois figures coloſſales de brique, repréſentant des Boudons aſſis, qu'on dit être les gardiens du temple ; en-dedans, outre le Lingam, qui eſt la figure principale, on trouve celles des fils de Chiven & de douze jeunes Vierges. Des Choutres y font les cérémonies journalières, mais jamais des Brames, parce qu'ils mépriſent ce culte.

SECTION II.

Des Demi-Dieux.

Les Indiens ont auſſi des demi-Dieux ou *Deverkels* (*a*) qui habitent le *Sorgon* (*b*), les plus connus ſont *Dévendren* (*c*), *Aguini*,

(*a*) *Deverkels* eſt le pluriel de *Devin*, qui ſignifie *Dieu*; quelques Auteurs les ont nommés *Déwétas*.

(*b*) Le *Sorgon* eſt le Paradis de *Dévendren*. Il eſt au-deſſus de la terre : c'eſt le ſéjour de ceux qui n'ont pas aſſez bien mérité pour aller au *Caïlaſſon* ou Paradis de Chiven. Ceux qui s'y rendent, n'y demeurent pas éternellement; après avoir joui pendant quelque tems de toute ſorte de plaiſirs, ils reviennent ſur la terre recommencer une nouvelle vie. Quelques Auteurs l'ont nommé *Chuarguam*, *Xoarcam*, *Amarabédi* & *Devélogon*.

(*c*) *Dévendren* eſt Roi des demi-Dieux. Il gouverne le Sorgon & ſoutient la partie de l'Eſt de l'univers. On le repréſente couvert d'yeux, avec quatre bras, tenant en main un croc, un *Coulichon*, & monté ſur un éléphant blanc. Dévendren eut à ſoutenir contre les Géans ennemis des Dieux beaucoup de guerres qui ſont détaillées dans les livres ſacrés. Tantôt vainqueur & tantôt vaincu, il a été chaſſé pluſieurs fois du Sorgon. Ce n'eſt que par la protection de Chiven, de Vichenou & de Brouma, qu'il eſt enfin venu à bout de détruire les Géans, & qu'il eſt reſté paiſible poſſeſſeur du Sorgon.

Aguini, Dieu du feu, eſt le ſecond des Dieux protecteurs

Yamen (a), *Niroudi*, *Varounin*, *Vayou*; *Couberen* & *Isanien*; ces Êtres, au nombre de huit, sont les protecteurs des huit coins du

des huit coins du monde. Il soutient la partie du Sud-est de l'univers. On le représente avec quatre bras, tenant dans deux un crit, la tête entourée de flammes, & monté sur un bélier.

(a) *Yamen*, Dieu de la mort, Roi des enfers, est le troisiéme. Il gouverne la partie du Sud de l'univers: On le représente avec une figure terrible, tenant un bâton à la main, & monté sur un buffle.

Niroudi, Roi des démons & des génies mal-faisans, est le quatriéme. Il soutient la partie du Sud-ouest de l'univers. On le représente porté sur les épaules d'un Géant, & tenant un sabre à la main.

Varounin, Dieu de la mer, est le cinquiéme. Il gouverne la partie de l'Ouest. On le représente monté sur un crocodile, & tenant un fouet à la main.

Vayou, Dieu du vent, est le sixiéme. Il soutient la partie du Nord-ouest. On le représente monté sur une gazelle, & tenant un sabre à la main.

Couberen, Dieu des richesses, est le septiéme. Il gouverne la partie du Nord. On le représente monté sur un cheval blanc, orné de panaches.

Isanien est le huitiéme: il protége la partie du Nord-est. Il a obtenu de paroître sous la figure de Chiven. On le représente, comme lui, de couleur blanche, monté sur un bœuf, avec quatre bras, tenant en main un cerf & un *Toudi*, qui sont les attributs de Chiven.

monde : on ne leur a point élevé de temples; on place seulement leurs figures dans ceux de Chiven : on les invoque pour la progéniture.

Chourien (*a*), *Sandrin*, *Anguaraguen*; *Bouda*, *Barassouadi*, *Choucrin* & *Sani*, sont

---

(*a*) *Chourien* est le Soleil, auquel est consacré le Dimanche; *Sandrin*, la Lune, qui préside au Lundi; *Anguaraguen*, Mars, qui préside au Mardi; le Mercredi est consacré à *Bouda* ou *Boudin*, qui est Mercure; *Barassouadi* ou *Peressouadi* est Jupiter; il est le *Gourou* des Deverkels, & préside au Jeudi : quelques Auteurs l'ont nommé *Brashapeti* & *Brahaspadi*; *Choucrin* est Vénus; il est le Gourou des Achourers, & préside au Vendredi : on l'a nommé dans quelques ouvrages *Velly*, *Soucrabavagam*, *Soucrassari* & *Soura*; *Sani* est le Dieu qui punit les hommes pendant leur vie : il n'approche d'eux que pour leur faire du mal; le Samedi lui est consacré. Les Indiens le craignent beaucoup, & lui adressent des prières. Ils le représentent de couleur bleue, ayant quatre bras, monté sur un corbeau, & entouré de deux couleuvres qui forment un cercle autour de lui.

En faisant des planétes des demi-Dieux, les Indiens ne sont pas fort éloignés du sentiment de Zénon, de Platon, de Philon & d'autres qui prétendent que le soleil, la lune & les étoiles sont des animaux doués de connoissance & de sentiment.

ſept demi-Dieux ou ſept planétes, à chacune deſquelles on a conſacré un jour de la ſemaine.

Outre ces principaux demi-Dieux, les Indiens reconnoiſſent trente-trois *Couroùs* (*a*) de Deverkels, qui ſont de purs eſprits, tous fils de *Caſſiber* & d'*Adidi*, qui font leur demeure au Sorgon : ils les diviſent en Tribus.

La première comprend les *Vaſſoukels*, qu'on appelle *Achte-Vaſſoukels* (*b*), parce qu'ils ſont au nombre de huit.

La ſeconde, les *Màroutoukels*, qui ne ſont que deux.

La troiſiéme, les *Guinérers*, Dieux des inſtrumens de muſique.

La quatriéme, les *Guimbourouders*, Dieux du chant.

La cinquiéme, les *Chidders*.

La ſixiéme, les *Vitiaders*.

(*a*) Un *Courou* eſt cent lacs, & un *Lac* eſt cent mille.

(*b*) *Achte* ſignifie *huit*, *Vaſſoukels* eſt le nom de la Tribu.

La ſeptiéme, les *Guérouders* qui ſont aîlés, & dont le nez reſſemble au bec d'un aigle; c'eſt un Guérouder qui eſt la monture de Vichenou.

La huitiéme, les *Grandouvers*, renommés par leur beauté; ils ont auſſi des aîles, & voltigent dans les airs avec leurs femmes.

La neuviéme, eſt celle des *Pidourdéva-dégals*, c'eſt-à-dire, protecteurs des morts; cette dernière Tribu eſt la ſeule à qui les Indiens adreſſent des prières : ils ne rendent aucun culte aux autres.

Ils adorent auſſi *Mariatale*, Déeſſe de la petite vérole (*a*).

Ils ont encore les *Calis* ou *Poudaris*; ce ſont les protectrices des villes : chaque ville a la ſienne : ils adreſſent des prières à ces Divinités tutélaires, & leur bâtiſſent des temples hors des Aldées; pour l'ordinaire, elles ſe plaiſent aux ſacrifices ſanglans; il

(*a*) Voy. Liv. III, Chap. 5, *des Fêtes des Indiens.*

eſt même des lieux où elles exigent des victimes humaines. Elles ne ſont point immortelles, & prennent leur nom de l'Aldée, ou des formes ſous leſquelles on les repréſente; on les peint ordinairement de taille giganteſque, ayant pluſieurs bras, & la tête entourée de flammes; on met auſſi quelques animaux féroces à leurs pieds.

Quoiqu'ils aient la plus grande vénération pour les noms des Pénitens qu'ils trouvent dans les livres ſacrés, cependant ils ne les adorent point. Quant aux Saints qui, par leurs vertus, ont obtenu le paradis, & dont la quantité eſt innombrable, ils placent les tableaux de quelques-uns dans les temples, & leur adreſſent des prières après avoir adoré Dieu.

Les Indiens ont encore fait une diviſion de Géans (*a*) ou mauvais Génies.

(*a*) Quelques Auteurs les ont appellés indiſtinctement *Ratsjasjas*, nom qui ſe rapproche de *Rak'ader*, & qui ne conviendroit alors qu'à ceux de la ſeconde tribu.

La

La première Tribu comprend lès *Achourèrs*, dont quelques-uns ont gouverné le monde ; grace qu'ils ont obtenue par leurs pénitences.

La ſeconde les *Rachaders*, qui pluſieurs fois ont ſoumis le monde ſous la conduite de quelques-uns de leurs Rois ; mais ces derniers, abuſant du pouvoir que leur avoient donné les grands Dieux, en furent punis par Chiven & Vichenou.

La troiſiéme, eſt celle des *Bouders* ou *Boudons* ; ce ſont les ſerviteurs & les gardes de Chiven.

La quatriéme, celle des *Çaléguéjers* ; cette race de Géans eſt la plus terrible & la plus puiſſante : ils habitent le *Padalon*.

La cinquiéme, celle des *Guinguérers*, doués d'une force extraordinaire ; ils ſervoient les Achourers en qualité de ſoldats : ils habitent auſſi le Padalon.

Pluſieurs de ces Génies mal-faiſans condamnés à errer dans le monde après leur

mort, à cauſe de leurs mauvaiſes actions, ne peuvent en ſortir qu'en ramaſſant les prières que les Indiens font aux Dieux ; de manière qu'ils s'approchent de ceux qui prient, & tâchent de leur cauſer des diſtractions, afin de leur faire omettre quelques-unes des cérémonies preſcrites par leurs rits : ce n'eſt que par ce moyen, & non par eux-mêmes, qu'ils peuvent mériter devant Dieu. Quand ils ont ramaſſé la quantité ſuffiſante de prières, il leur permet de changer de nature ; pour lors de Génies errans & malheureux, ils deviennent ames, paſſent dans le corps d'un homme, & par cette mutation, jouiſſent de la béatitude promiſe à ces derniers. C'eſt pour éviter cette ſurpriſe, que les Indiens, en commençant le ſervice divin, récitent une oraiſon, & jettent trois fois de l'eau par-deſſus l'épaule, du côté gauche, ſeul endroit par lequel ces Génies puiſſent les aborder.

Ils reconnoiſſent encore des Eſprits, dont

cependant aucun de leurs livres ſacrés ne fait mention. Ils leur attribuent les qualités que nous donnons aux eſprits folets. On les nomme *Mouni* ou *Catéri*; on les déſigne auſſi ſous le nom collectif de *Pichache*. Ils n'ont point de corps; mais ils prennent la forme qui leur plaît : c'eſt ſur-tout la nuit qu'ils rodent pour nuire aux hommes : ils tâchent de faire tomber les voyageurs égarés dans des précipices, des puits ou des rivières, en ſe transformant en lumière, maiſons, hommes ou animaux, & cachant le péril où ils les conduiſent. C'eſt pour ſe les rendre propices que les Indiens élévent en leur honneur des ſtatues coloſſales, qu'ils vont prier.

JE n'ai donné qu'une légère eſquiſſe de la Mythologie indienne, me bornant à ce qui étoit néceſſaire pour l'intelligence de cet ouvrage; mais je me propoſe dans la ſuite d'en donner un plus complet ſur

cette matière, d'après les traductions du *Candon*, du *Bagavadam* & de quelques autres livres originaux, que je me suis procurés.

Fin du second Livre & du Tome I.

00083471

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016